



VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES

DE

SATURNIN FARANDOUL.

---

A LA RECHERCHE

DE

L'ÉLEPHANT BLANC.

---

A. ROBIDA.

















VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES  
DE  
SATURNIN FARANDOUL  

---

A LA RECHERCHE  
DE  
L'ÉLÉPHANT BLANC

---

744-S2—IMPRIMERIE D. BARDIN ET C<sup>e</sup>, A SAINT-GERMAIN.

---

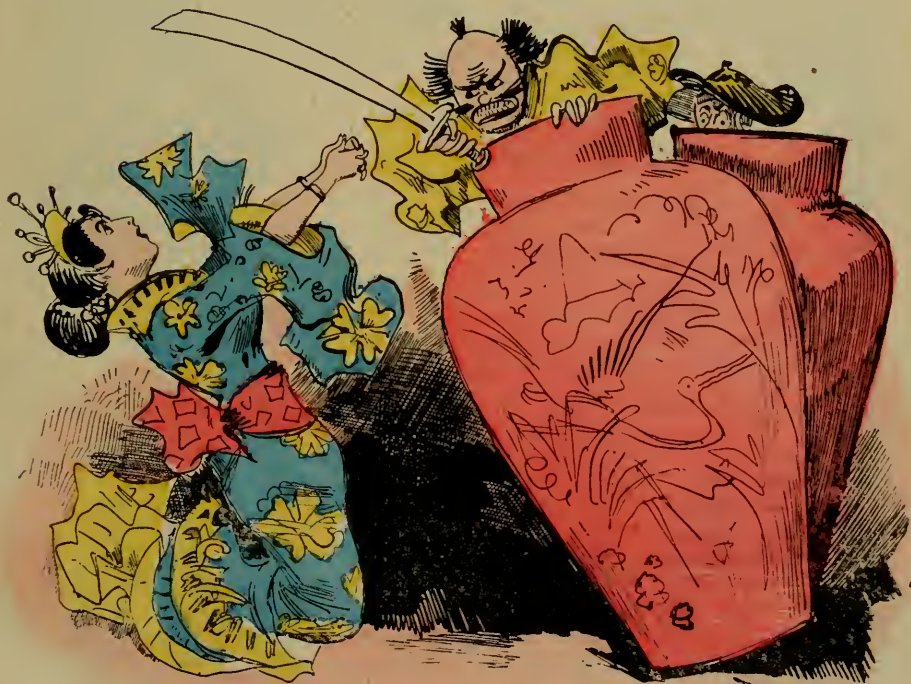
VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES DE SATURNIN FARANDOUL

A LA RECHERCHE  
DE  
L'ÉLÉPHANT BLANC

TEXTE ET DESSINS

PAR

A. ROBIDA



PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

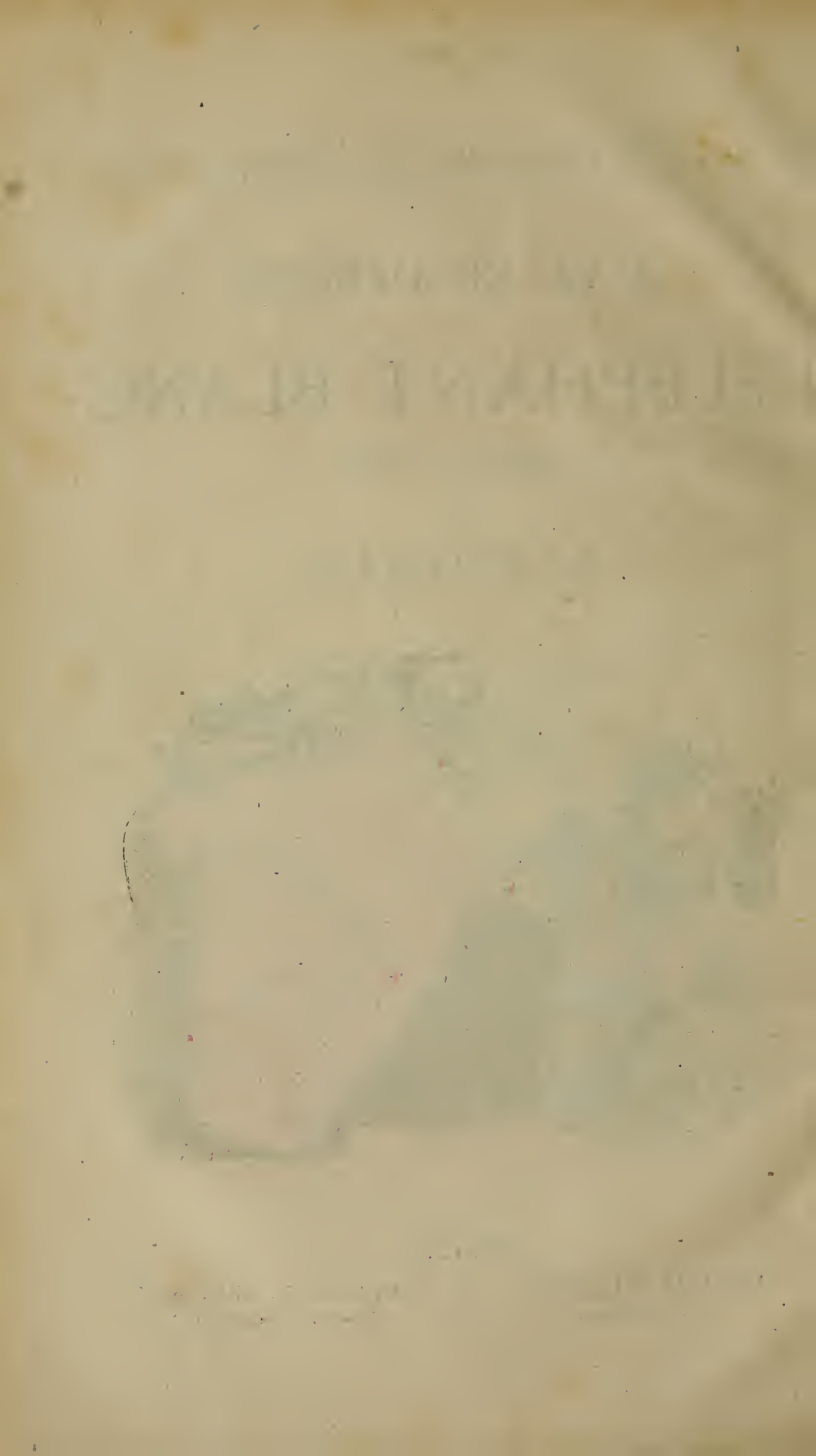
7, RUE DU CROISSANT.

LIBRAIRIE M. DREYFOUS

FAUBOURG MONTMARTRE, 13.

2252

514







Les appartements sacrés du roi de Siam envahis  
par les marins.

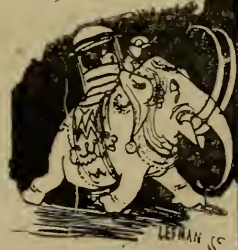
## QUATRIÈME PARTIE

### ASIE

## LA RECHERCHE DE L'ÉLÉPHANT BLANC

1

60 millions de récompense.  
Comment Farandoul et ses  
marins furent, dès leur arrivée à  
Siam, condamnés à subir 800 fois  
la décollation par le sabre  
et comment Tournesol encaissa  
une condamnation plus sévère.



Farandoul, Mandibul et les marins que nous avons laissés dans les sables  
africains occupent maintenant des cabines de première classe sur le *Pend-*

*jaub*, confortable navire des messageries anglaises, en route pour l'Indo-Chine. C'est à Bangkok, capitale du royaume de Siam, qu'ils comptent débarquer. Décidés à explorer à fond la vieille Asie, la mère du monde, nos amis se sont demandé vers quel point de l'immense continent ils porteraient d'abord leurs pas. Un numéro du *Times*, parcouru d'un œil distrait par Farandoul, a fourni la réponse.

A sa première page s'étalait l'entrefilet suivant :

#### DISPARITION MYSTÉRIEUSE DE L'ÉLÉPHANT BLANC DU ROI DE SIAM.

« Un étrange événement vient de surprendre le royaume de Siam, et de  
 « mettre en révolution tous les esprits. L'éléphant blanc du roi de Siam,  
 « l'animal sacré, incarnation suprême de Bouddha, a disparu ! Malgré les  
 « murailles et les fossés du palais, malgré les gardes et les amazones chargés  
 « de la défense, malgré les talapoins sans cesse occupés dans le temple, des  
 « malfaiteurs mystérieux ont réussi, par une belle nuit du mois dernier, à  
 « enlever l'immense idole, avec les amulettes, bijoux et pierreries dont elle  
 « était surchargée !

« Il leur a fallu tromper toutes les surveillances, endormir la vigilance  
 « des prêtres, sortir du temple, et franchir les trois enceintes du palais avec  
 « leur proie.

« Le palais consterné a voulu cacher l'événement aux populations, mais  
 « bientôt le bruit s'en est répandu dans Bangkok et dans tout le royaume. A  
 « la cour, le désarroi est immense, on craint tout de la population  
 « surexcitée ; les ministres sont inquiets, et le corps des amazones lui-même  
 « est en ébullition.

« S. Ex. Nao-ching, mandarin de la police, désespéré de l'insuccès des  
 « recherches, a émis l'avis qu'une forte récompense fût promise à qui  
 « retrouverait l'éléphant, avec pardon complet pour tout coupable repen-  
 « tant qui apporterait quelque avis utile.

« En conséquence, la gazette officielle de Bangkok a publié un décret royal  
 « promettant une récompense de

20 millions de ticaux,

ou 60 millions de francs, ou 2 millions 400,000 livres sterling,

« à qui ramenerait l'éléphant blanc au palais de Bangkok.

« La récompense est belle ; mais nous devons dire que, selon nous, les

« recherches rencontreront bien des difficultés dans ce mystérieux monde  
« asiatique, si même elles aboutissent jamais !

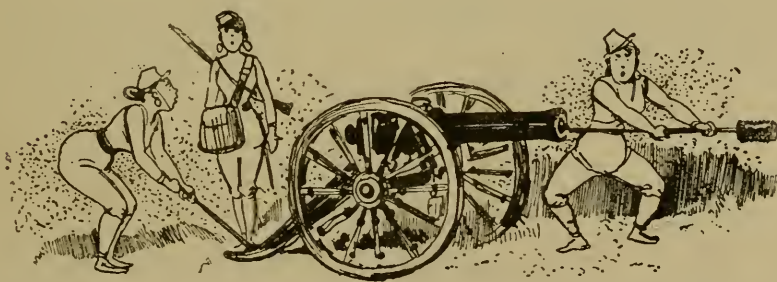
« *Correspondance spéciale de Bangkok.* »

Cette lecture achevée, Farandoul se plonge dans de profondes réflexions pendant plus d'un quart d'heure ; puis, se levant tout à coup, il appela Mandibul et les quinze marins.

— Vous vouliez savoir dans quelles contrées nous allons porter notre intelligence et notre activité, dit-il, je vais vous le dire !... nous allons à Bangkok, royaume de Siam ! Quoi faire ?... retrouver l'éléphant blanc, l'animal sacré, symbole national, volé mystérieusement ! 60 millions de prime, voilà qui convient parfaitement à des gens ruinés comme nous !

— Si nous réussissons ? fit observer Tournesol.

— Comment, si nous réussissons !... Je ne vous reconnais plus, Tournesol ; est-ce que vous baisseriez ? mon ami... Ne craignez rien, nous réussirons ! nous pouvons si bien considérer les 60 millions comme gagnés, que nous allons avec nos dernières ressources prendre passage en première classe pour Bangkok ! En avant !



Siam. — Exercices du régiment des Amazones — Artillerie.

— En avant ! s'écria Tournesol électrisé, et bagasse ! nous leur en retrouverons plutôt deux qu'un, d'éléphant sacré !

Voici comment, sans plus d'explications, nos amis s'étaient dirigés vers Suez pour y attendre le premier paquebot en destination des mers indo-chinoises.

Après quelques semaines de bonne navigation, le rapide *Pendjaub* les



débarqua légers d'argent à Bangkok, la capitale siamoise, amas inouï de pagodes étincelantes, de flèches dentelées et barbelées, de dômes fantastiquement découpés, de bâtisses extraordinaires surgissant au milieu de la verdure d'une végétation folle et empanachée.

Aux premiers pas faits sur la terre siamoise, Farandoul

de lamentations ; talapoins et talapoines, prêtres et prêtresses chargés des choses du culte, se frappaient la poitrine et poussaient le désespoir jusqu'à négliger de recueillir les offrandes des fidèles. De sourdes rumeurs couraient dans la foule réunie sur le parvis des temples, devant les autels des dieux, d'autres rumeurs plus menaçantes circulaient parmi les Siamois réunis autour des palais du premier et du deuxième roi.

Le premier soin de Farandoul fut de courir au palais de son Exc. Nao-ching, mandarin de la police. De bureaux, il n'en était pas question dans cet étrange ministère, on était reçu par des esclaves, par des gardes, par des serviteurs de harem, mais le ministre était difficile à trouver. Enfin Farandoul le découvrit en train de faire une pleine eau dans un bassin bien ombragé. Aux premiers mots de l'interprète expliquant le but de la visite, le ministre bondit hors de l'eau tout effaré.

— Retrouver l'éléphant blanc ! s'écria-t-il, mais... mais... c'est impossible ! Cela ne se peut pas...

— Comment, cela ne se peut pas ? répondit Farandoul, cela se peut très bien au contraire, et je m'en charge ; vous pouvez le considérer comme rentré au palais !

— Avez-vous donc quelque indice ?

— Rien, je viens vous demander au contraire quelques renseignements.

— Entreprise impossible !... difficultés extraordinaires, périls graves, marmotta le ministre.



*L'interprète siamois.*



*Soldat de la garde du roi.*



*Le chef des Talapoins.*

— Cela me regarde! les renseignements?...

— Mais qui êtes-vous d'abord? vous comprenez que... ma responsabilité... la gravité de la question... le respect de la religion...

Farandoul mit sa carte sous les yeux du ministre; la renommée de notre héros était parvenue jusqu'à Siam; S. Ex. Nao-ching eut un soubresaut d'étonnement, et ses joues olivâtres pâlirent. Cependant il reprit ses circonlocutions embarrassées. Farandoul crut distinguer dans ses discours une certaine gêne; évidemment l'intervention de notre héros semblait contrarier les plans du madarin de la police.



*Ronde de la colonelle des amazones.*

— J'y suis, pensa Farandoul, notre arrivée le contrarie, il veut retrouver l'éléphant lui-même et palper les 60 millions!

Et, abandonnant tout espoir de rien tirer du ministre, il prit froidement congé de lui. Mandibul et les marins attendaient au dehors.

— Nous allons voir le roi! dit Farandoul, au palais!

Obtenir une audience n'était pas chose facile. Les marins furent reçus au palais par le corps de garde des amazones; les factionnaires croisèrent la baïonnette, il fallut parlementer avec l'officière du poste, et attendre l'arrivée d'une ronde supérieure. Les marins stupéfaits tournaient autour des amazones, habillées d'un caleçon court, d'une veste et d'un képi rouge; les guerrières montaient gravement la garde; un peloton faisait de l'escrime à la

baïonnette sous les ordres d'une lieutenant à l'air martial, pendant qu'une autre escouade manœuvrait deux légères pièces de campagne sous la voûte monumentale de la grande porte.

La ronde annoncée n'arrivant pas, les marins, sans respect pour la majesté royale, parlèrent de s'offrir la distraction d'enlever le poste des amazones ; il fallut toute l'autorité de Farandoul pour maintenir le calme. Enfin la ronde parut ; les cris des factionnaires éparpillées sur les murailles, firent prendre les armes à tout le poste ; les tambours battirent aux champs sous les doigts agiles de jeunes gaillardes à brandebourgs. Il y eut des portez armes ! présentez armes ! en siamois, et la colonelle des amazones s'avança suivie de son état-major et de quelques mandarins. La colonelle adressa Farandoul aux mandarins, les mandarins promirent une audience pour le mois suivant ; ce n'était pas l'affaire de notre héros ; il insista, les mandarins le renvoyèrent à des mandarins supérieurs qui l'adressèrent à d'autres encore plus élevés. Farandoul et l'interprète, gardés par une escorte de douze amazones, passèrent six heures dans le palais à courir de mandarins en mandarins, et inutilement. On se rejetait toujours pour refuser sur les règles formelles de l'étiquette ; Farandoul distingua dans toutes les phrases poliment entortillées des mandarins les traces d'une évidente mauvaise volonté. Tout le monde était contre lui, quelques-uns même semblaient prévenus ; le ministre de la police, le jaloux Nao-ching, avait dû prendre l'avance.

La nuit était venue ; déjà les portes du palais se fermaient, Farandoul remit au lendemain pour renouveler ses tentatives, et se dirigea vers la sortie. Sous la porte monumentale, Mandibul et ses hommes attendaient patiemment. Les marins, pour se distraire, plaisantaient par signes avec les amazones et Mandibul était entré dans le corps de garde où les officières, comprenant qu'elles avaient affaire à un homme du métier, l'entouraient des plus flatteuses attentions.

On causait armement, fortification, art militaire, et la colonelle, après la ronde, était venue se délasser de ses fatigues dans une agréable conversation, par interprète.

Mise au courant par Farandoul du résultat négatif de ses démarches, elle offrit à nos amis de les tirer d'embarras et de les introduire elle-même auprès du monarque, comme sa position éminente le lui permettait. Farandoul accueillit cette faveur inespérée avec joie ; un quart d'heure après, les marins, réunis militairement, pénétraient dans le palais sur les pas de la colonelle.



Le palais, silencieux dans le jour, semblait s'être animé soudain à l'arrivée de la nuit. Des bruits de musique venaient de tous côtés, sous les colonnades circulaient des essaims d'esclaves et de servantes; la colonelle conduisit nos amis dans une grande cour centrale entourée de portiques et brillamment éclairée par des flambeaux et des lanternes que reflétait l'eau murmurante des bassins.

— Attendez ici le passage du roi, avait dit la colonelle, je vais prendre mon service auprès de lui, je le préviendrai.

Les marins, tranquilisés, attendirent patiemment pendant trois quarts d'heure sous cette colonnade féerique où des ondes de musiques étranges et de chaudes bouffées de parfums passaient par moments. Tourne-sol et quelques matelots, natifs des contrées brûlantes du Midi, sentaient un certain trouble monter à leur tête, Farandoul attendait, calme et froid.

Tout à coup un homme parut qui fit, à la vue des marins, un brusque mouvement de surprise. Au vaste portefeuille de maroquin rouge où le ministre serrait sa pipe, son bétel et ses papiers, Farandoul reconnut S. Exc. Nao-ching, ministre de la police.

Cependant Nao-ching, remis de son émotion, s'approcha des marins et dit négligemment :

— Vous attendez Sa Majesté?

— Oui, répondit Farandoul.

— Eh bien! entrez là, Sa Majesté va venir vous y rejoindre!

Et le ministre de la police indiqua de la main, sous la galerie, une grande porte ornée de délicates sculptures d'ivoire rehaussées d'or et piquées de pierres.

— Merci, Excellence.

Sur ce mot, Farandoul fit un signe à ses marins et tous défilèrent sous la porte indiquée. Farandoul et Mandibul, aux premiers pas derrière la porte, reconnurent les parfums enivrants qui leur étaient arrivés par instants dans la cour.

— Oh! oh! fit Mandibul.

Tout ce qu'ils avaient déjà vu dans le palais n'était rien auprès de la magnificence de la salle qu'ils traversaient; partout étincelaient des plaques d'or, de nacre, de malachite, un superbe escalier occupait le fond de la salle



*Nao-ching, mandarin de la police.*

et semblait conduire à d'autres appartements plus merveilleux encore. Les marins montèrent lentement les degrés de cet escalier; en haut de l'escalier Farandoul souleva une portière tissée de fils d'or et poussa un cri d'étonnement...

Mandibul et les matelots, se pressant sur les pas de leur chef, avancèrent la tête sous les lambrequins d'or et, comme lui, restèrent cloués au sol par la stupéfaction...

Les murs de l'immense salle à ciel ouvert, entrevue sous le rideau, ruisselaient d'or, de perles et de lumières; au milieu de ces splendeurs inouïes, plusieurs centaines de femmes, plus étincelantes encore, se livraient aux douceurs du repos, mollement étendues sur des coussins, ou dansaient aux accords des harpes et des guitares siamoises.

Nos amis n'eurent pas le temps d'en voir davantage, un immense tumulte éclata soudain comme un tonnerre et roula dans les salles, en haut et en bas. Vingt gongs résonnèrent épouvantablement sous des coups redoublés, dans les autres parties du palais d'autres gongs leur répondirent, et deux coups de canon retentirent du côté du poste des amazones.

Des pas précipités et des cliquetis d'armes s'entendaient dans les cours, des voix s'interrogeaient, les clairons des amazones sonnèrent l'alarme, pendant que les roulements de leurs tambours accompagnèrent de la lugubre générale l'effroyable tocsin des gongs.

Dans la salle, toutes les femmes échevelées criaient à perdre haleine, la plupart d'entre elles sans même connaître le sujet de cette chaude alarme, et des esclaves à face glabre cherchaient vainement à rétablir l'ordre. Plusieurs de ces esclaves, armés de sabres recourbés, s'étaient jetés avec des gestes furibonds au-devant des marins, mais devant l'allure ferme de ceux-ci, leur audace n'avait pas été jusqu'à faire usage de leurs armes.

— Alors, c'est pour nous tout ce vacarme? murmura Mandibul à l'oreille de Farandoul.

— Je le pense, répondit celui-ci, nous devons nous être fourvoyés dans le harem.

Et il se retourna pour interroger l'interprète qui les avait suivis. Le jeune Siamois se roulait sur le sol, les bras étendus, avec des gémissements désespérés.

— Eh bien? Eh bien? demanda Farandoul en le remettant sur ses jambes, qu'est-ce qu'il y a?

— Les femmes du roi! Les femmes du roi! murmura l'interprète, nous





REPAS DE L'ÉLÉPHANT BLANC AU ROI LE SIAM.



sommes morts, nous avons pénétré dans les appartements... crime irrémissible!... c'est fini, nous devons périr dans les supplices...

— Périr dans les supplices ! s'écria Mandibul, halte-là, pour une erreur... car enfin qu'avons-nous fait ? Nous nous sommes trompés de porte tout bonnement !... il n'y a pas de quoi...

— Les supplices ! la mort !... sanglota l'interprète.

Au dehors, le tumulte croissait toujours ; les cours étaient pleines de monde ; on avait pénétré dans la pièce d'en bas et l'on se préparait à monter l'escalier.

Farandoul, en se penchant, aperçut dans la salle un homme couvert de



*Les esclaves à facé glaore*

pierreries que l'interprète lui dit être le roi, et derrière lui une foule de gardes et de grands dignitaires, parmi lesquels Nao-ching, la figure illuminée d'un infernal sourire.

Le roi, élevant la voix, donnait des ordres aux esclaves d'en haut.

— Que dit-il ? demanda Farandoul.

— Que l'on nous prenne vivants et que l'on nous enchaîne, balbutia l'interprète.

— Un instant ! dit Farandoul, ne nous laissons pas prendre.

Les marins, en un tour de main, entassèrent quelques meubles devant la porte. Chacun d'eux avait mis le revolver au poing, ce qui n'avait pas peu contribué à augmenter la terreur des dames.



— Rassurez-les! ordonna Farandoul à l'interprète, pendant que nous allons désarmer les esclaves.

Les grands sabres recourbés avaient été jetés sur le plancher et les esclaves glabres se prosternaient devant les marins. Les dames, toujours un peu émues, cessèrent leurs cris.

— Maintenant, nous pouvons causer avec Sa Majesté. Ouvrons la conférence, dit Farandoul.

A la vue de l'attitude prise par les marins, le roi et les grands dignitaires avaient évacué la salle et se tenaient dans la cour, au milieu d'une multitude de gardes et d'amazones armés jusqu'aux dents. On pérorait, on gesticulait; le plus remuant de tous était sans contredit le ministre de la police, qui portait fréquemment la main à son cou par un geste significatif.

Quand Farandoul parut à la fenêtre avec quelques hommes, les Siamois d'en bas poussèrent d'immenses exclamations d'horreur et le tapage des gongs redoubla. Farandoul attendit qu'un silence relatif se fût établi et traîna de force à la fenêtre l'interprète fou de terreur.

— Explique à Sa Majesté notre erreur, présente-lui nos excuses et rejette toute la faute sur le ministre de la police. Allons, vite!

Le malheureux Siamois commença en bégayant. Le roi ne condescendit pas à répondre lui-même et donna la parole à Nao-ching, le mandarin de la police. Le dialogue dura près de deux heures, au milieu du plus grand tumulte; à la fin, l'interprète se laissa choir dans les bras de Mandibul.

— Eh bien? demanda celui-ci.

— Eh bien, voilà tout ce que j'ai obtenu: Sa Majesté veut bien ne pas nous faire mourir tout de suite, mais elle exige que nous livrions nos personnes pour être jugés suivant les lois.

— Ah! grand merci de la faveur... enchanté... Voyons cependant, explique au roi le but de notre visite, dis-lui que nous venions lui proposer de nous mettre à la recherche de l'éléphant blanc?

L'interprète obéit.

Ses paroles furent accueillies avec un redoublement de cris dans la cour. Le mandarin Nao-ching eut un sourire méprisant et ne répondit que par ces seuls mots:

— Votre crime doit être puni!

— Ah! c'est comme cela, s'écria Farandoul, qu'ils viennent nous prendre! Nous sommes entrés dans les appartements des femmes du roi, eh bien, restons-y! la place est bonne, nous nous défendrons à outrance.

Sous la colonnade, le roi et les grands dignitaires tenaient conseil, les gardes et les amazones organisaient une sorte de campement pour la nuit. Farandoul passa l'inspection des appartements sacrés et reconnut qu'ils donnaient de tous côtés sur des cours intérieures; ils étaient tout à fait isolés des autres bâtiments du palais et à peu près défendables. Il aperçut dans toutes les cours des postes de gardes bloquant étroitement toutes les issues; sans perdre de temps, il mit quelques marins en observation et revint avec les autres dans la salle centrale.

— Attendons les événements, dit-il avec philosophie; notre début est mauvais à Siam, mais nous tâcherons de nous en tirer tout de même.

Vers le matin, après un repos de quelques heures, il revint aux fenêtres avec Mandibul et l'interprète. La situation n'avait pas changé, gardes et amazones étaient à leurs postes, seuls le roi et les grands dignitaires avaient disparu.



Affaire Farandoul. — Le tribunal des Talapoins.

— Ah çà ! pourquoi n'attaquent-ils point ? demanda Mandibul.

— Que le dieu des enfers m'épargne ! s'écria l'interprète, vous ignorez

donc que les prescriptions de la religion sont formelles ! Le roi est une émanation de Bouddha, ses 800 femmes participent à sa sainteté et sont considérées comme une parcelle de la divinité, émanation de l'émanation suprême ! Tout être humain qui pénètre dans les appartements est criminel de lèse-divinité et doit périr dans les tourments. Voilà pourquoi personne n'ose venir nous arrêter...

— Alors, comme nous n'avons pas du tout l'intention de livrer nos personnes en expiation du crime de lèse-Bouddha, la chose peut durer longtemps. Soit ! nous ne sommes pas pressés.

— Et des vivres ! s'écria Mandibul.

— Des vivres ? Eh bien, et les épouses sacrées ? nous partagerons leurs repas, quand il y en a pour 800 il y en a bien pour 820. — Allons ! interprète, demandez aux femmes du roi à quelle heure on déjeune !

— Bravo ! Nous n'avions qu'un pied dans le crime, nous allons nous y enfoncer tout à fait ! Ce sera bien fait pour Siam !...

Les 800 épouses, à peu près rassurées depuis la veille, se pressaient dans la grande salle, Farandoul leur fit demander la permission de s'inviter sans façon à leurs repas, ce à quoi elles acquiescèrent d'un commun accord. Les esclaves, en voyant les préparatifs de ce nouveau sacrilège, tremblèrent de la tête aux pieds et s'attendirent à l'intervention de Bouddha lui-même. Mais les vivres étant arrivés des cuisines royales comme à l'ordinaire, ils virent les marins, assis par terre auprès des épouses du roi, avaler sans trouble cette nourriture sacrée.

Comme, même parmi les émanations de Bouddha, on observe une certaine hiérarchie, les 800 femmes du roi de Siam se divisaient en épouses de première classe, épouses de seconde et épouses de troisième classe. Farandoul et Mandibul furent seuls admis à la table des cinquante épouses de première classe, le reste des marins partagea le repas des épouses de second rang.

Les factionnaires ne furent pas oubliés, quelques dames, doucement émues, leur portèrent quelques petits plats et des bouteilles de vin de coco léger et mousseux.

Seul l'interprète refusa de prendre part au déjeuner et se nourrit exclusivement de perspectives de supplices variés. A chaque plat, c'est-à-dire en se remémorant tour à tour chacun des supplices usités à Siam, il poussait un sombre gémissement.

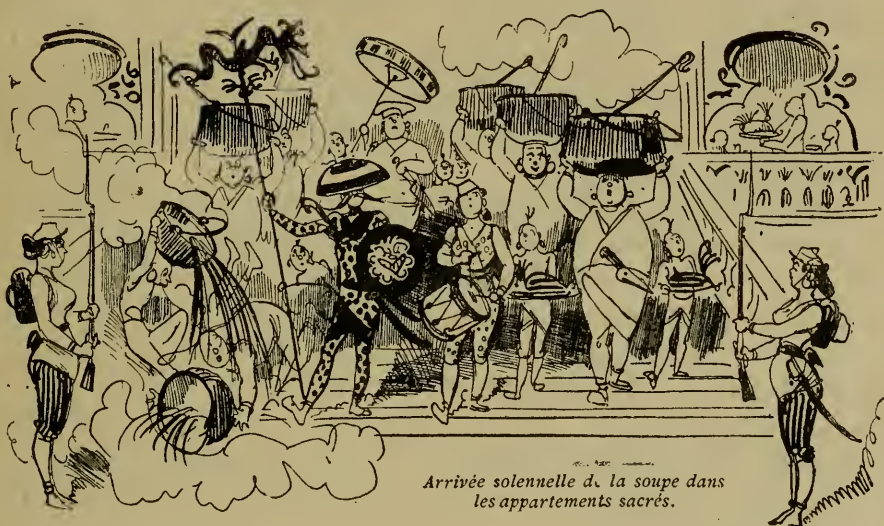
Dans l'après-midi de ce jour, un grand bruit sous la colonnade attira les marins aux fenêtres. Le roi venait d'arriver abrité sous le fameux parasol à



sept étages, insigne de la royauté ; les mandarins le suivaient sous des parasols à trois étages seulement. Derrière la cour, s'avancait, entre deux haies d'amazones, un long cortège de bonzes et de talapoins. Le roi était allé s'asseoir sur un siège préparé pour sa personne sacrée, et mandarins et bonzes s'étaient accroupis autour de lui.

— On dirait un commencement de cérémonie, dit Farandoul.

L'interprète traîné aux fenêtres n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître de quelle cérémonie il s'agissait.



*Arrivée solennelle de la soupe dans les appartements sacrés.*

— Les bonzes de la grande pagode de Wat-chan ! s'écria-t-il, on va nous juger ! ô Bouddha, sauve-moi !

En effet, tout semblait s'organiser pour une audience solennelle. Farandoul et ses marins allaient fournir à Siam une belle et bonne cause célèbre, et la gravité des assistants, l'air solennel et indigné des bonzes, tout enfin indiquait que cette cause célèbre devait se terminer autrement que par l'acquittement des accusés.

Le procès commença bientôt selon toutes les règles de la justice siamoise. Les accusés furent d'abord sommés de se livrer au tribunal, mais sur leur refus on se contenta de leur présence aux fenêtres pour ouvrir les débats.

L'interprète eut besoin d'être porté à une fenêtre et calé par quatre vigoureux marins pour avoir la force d'écouter sans s'évanouir le réquisi-

toire du ministre de la police. Farandoul dut lui administrer quelques doses de courage sous forme de bourrades, pour le décider à élever la voix devant l'auguste tribunal. En dernier ressort, l'application d'un sabre dans les reins le réconforta tout à fait. Il prit la parole et expliqua aux bonzes que les marins n'étaient venus au palais qu'avec l'intention de mettre leur courage et leurs forces au service de Sa Majesté le roi de Siam et spécialement pour lui offrir de se mettre à la recherche de l'éléphant blanc disparu. Enfin il ajouta en terminant que les marins regrettaient profondément d'être entrés par erreur dans les appartements sacrés, mais ne se considéraient pas comme criminels pour cette inadvertance.

Une foudroyante réplique du mandarin de la police terrassa littéralement l'interprète. Nao-ching développa l'accusation, montra l'horreur du crime commis contre les lois religieuses et somma encore une fois les marins de se livrer à la justice.

Farandoul dédaignant de répondre à l'invitation, le chef des bonzes se leva et déclara les marins et l'interprète convaincus du forfait.

Après une courte délibération entre les bonzes et les ministres, l'assemblée condamna les coupables à *avoir la tête tranchée par le sabre, pour le crime atroce, inouï et à jamais exécrable d'avoir pénétré dans les appartements sacrés de la première épouse de première classe Lang-lo-chang.*

Le verdict de la justice traduit par l'interprète fut très mal accueilli par les marins; ils poussèrent un cri de colère et brandirent sabres et revolvers.

— Venez donc les cueillir, nos têtes! s'écria Tournesol, venez donc un peu pour voir!

— Bah! bah! calmons-nous, fit Mandibul, qu'est-ce que ça nous fait puisqu'on ne peut pas venir nous arrêter! nous sommes bien ici, restons-y!

— Bravo! Sultans à perpétuité!

— Silence! s'écria Farandoul, ce n'est pas fini, nos juges reprennent la séance.

En effet les bonzes avaient repris leur attitude sévère pour écouter un deuxième discours du mandarin de la police Nao-ching. L'interprète, un peu plus calme depuis sa condamnation, reprit ses fonctions; le discours de Nao-ching était un second réquisitoire à peu près conçu dans les mêmes termes.

Les bonzes délibérèrent encore une fois et enfin le président du tribunal condamna encore les marins « *à avoir la tête tranchée par le sabre pour le crime atroce, inouï et à jamais exécrable d'avoir pénétré dans les appar-*





*Le régiment des amazones en ébullition.*

*tements sacrés de la seconde épouse de première classe Kailaa. »*

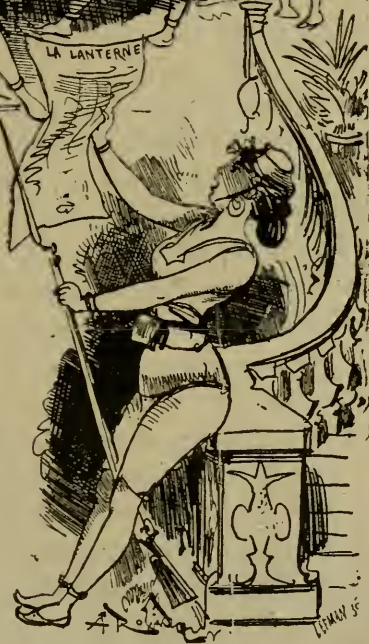
— Comment, encore une fois? murmura Mandibul, c'est un peu fort!

— Attendez! attendez! fit l'interprète.

Le mandarin Nao-ching reprit la parole pour un troisième réquisitoire, et les bonzes, après une troisième délibération aussi longue que les deux premières, condamnèrent les marins « à avoir la tête tranchée par le sabre pour avoir pénétré dans les appartements sacrés de la troisième épouse de première classe Mith-ta. »

— Comment, toujours alors? s'écria Mandibul, quelle cruauté chez ces Asiatiques!

En deux heures, les marins furent encore condamnés à avoir la tête tranchée pour avoir pénétré dans les appartements sacrés de la quatrième,



de la cinquième, de la sixième et de la septième épouse de première classe.

Cette fois Mandibul quitta la fenêtre et retourna s'informer auprès des épouses sacrées de l'heure du dîner.

— Condamné à avoir sept fois la tête tranchée! murmurait-il, je sens que j'ai besoin de forces...

Et pendant qu'il dégustait avec les femmes du roi les douceurs d'une petite collation, les juges restés en séance le condamnèrent avec les autres à subir encore cinq fois la décapitation par le sabre. A la treizième condamnation au supplice du sabre, Tournesol impatienté causa un scandale en interpellant la cour par la fenêtre.

— Ça ne m'intéresse plus, votre décapitation par le sabre, s'écria-t-il, tâchez de trouver autre chose de plus soigné, nous valons mieux que ça!

Séance tenante, le tribunal le condamna personnellement pour offenses graves à la Majesté Royale au supplice du *pal grave précédé de trois cents coups de bâton sur la plante des pieds*. L'interprète lui ayant expliqué la chose, Tournesol s'en alla tout fier de cette flatteuse distinction.

L'audience suspendue de midi à trois heures pour le repas et la sieste des juges, se rouvrit avec la même solennité. De trois heures à huit heures du soir, les marins furent condamnés dix-huit fois à être décollés, ce qui faisait avec les treize condamnations de la matinée trente et une condamnations à la décapitation, plus une particulière pour Tournesol.

Les marins, condamnés à perdre trente et une fois la tête, dinaient avec les femmes du roi quand les juges levèrent la séance; ils ne se dérangèrent pas; seuls, Farandoul et Mandibul coururent aux fenêtres pour saluer le tribunal et lui souhaiter une bonne nuit.

La soirée se passa très agréablement dans les appartements sacrés; les huit cents épouses du roi avaient repris leurs petites habitudes, les unes faisaient des dinettes de sucreries et de confitures; les autres, aux sons des pianos et des harpes, se livraient aux danses des bayadères: Farandoul et Mandibul étaient l'objet d'attentions délicates de la part de tout le clan des épouses de première classe; on les servait, on leur offrait des rafraîchissements, on agitait au-dessus de leurs têtes d'immenses éventails de plumes.

Mandibul mit toutes les épouses sacrées dans la joie, en organisant une gigantesque partie de colin-maillard qui dura jusqu'à minuit.

Les esclaves gabres se faisaient aussi petits que possible pour ne pas contrarier leurs terribles hôtes. Farandoul était tranquille; les barricades établies aux portes rendaient toute invasion des Siamois impossible, précau-

tion inutile d'ailleurs, puisque les prescriptions solennelles de la religion défendaient sous peine de mort d'entrer dans les appartements sacrés.

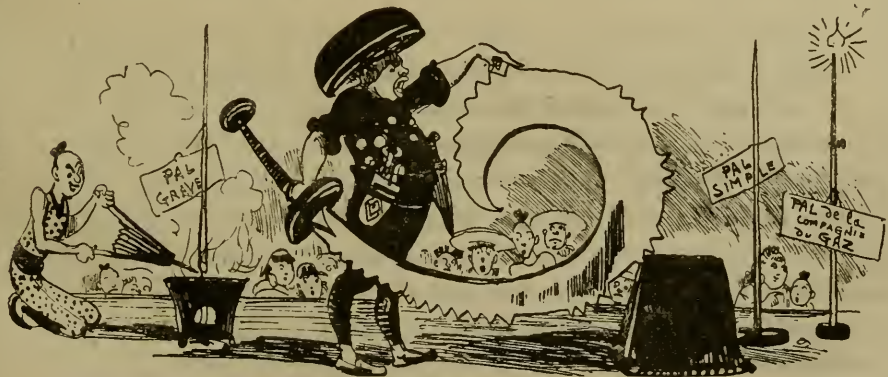
Le lendemain matin, à la même heure que la veille, arrivèrent les bonzes de la grande pagode, les ministres et le parasol du roi chargé de représenter le monarque et de présider à sa place.

Avant de commencer, le mandarin de la police rappela les trente et une condamnations à mort prononcées la veille et demanda, parmi les gardes, des hommes de bonne volonté pour aller appréhender les condamnés dans les appartements sacrés, en avertissant toutefois les volontaires que l'on serait obligé de les décapiter aussi dès leur retour, pour obéir aux lois religieuses.

Il n'y eut aucune hésitation pour les gardes, on ne se consulta même pas et, d'un accord unanime, tout le régiment resta muet devant la proposition.

Le mandarin Nao-ching commença son trente-deuxième réquisitoire. Les bonzes délibérèrent et prononcèrent une trente-deuxième condamnation pour le crime d'avoir pénétré dans les appartements sacrés de la trente-deuxième reine.

Nous n'avons pas l'intention de donner tout au long le compte rendu de ce célèbre procès, cela nous entraînerait trop loin; les lecteurs, désireux de suivre les débats pas à pas, pourront consulter à la Bibliothèque la *Gazette officielle de Bangkok*, organe du gouvernement siamois; ils y trouveront relatés un à un les incidents d'audience, avec les réquisitoires du mandarin de la police et les plaidoiries de l'interprète (siamois, seul défenseur des accusés).



Préparatifs d'exécution. — Le sabre et les pals simples et grave  
(d'après un croquis du consul britannique).



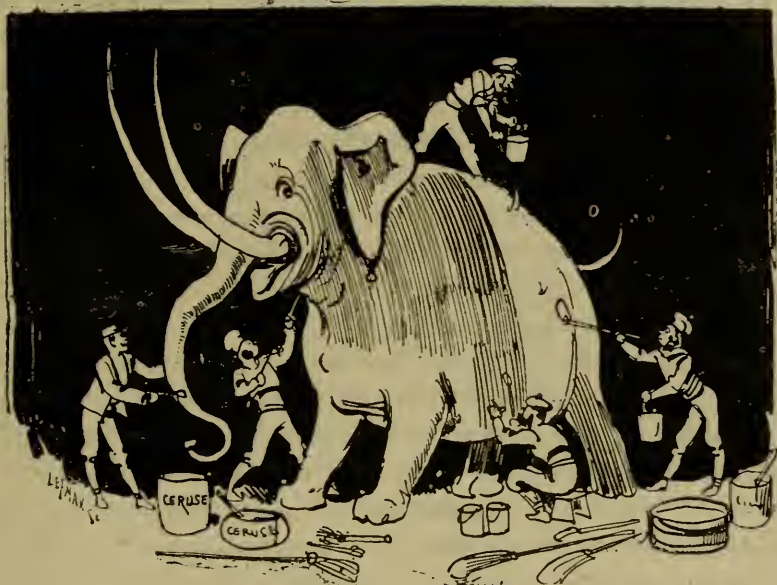
Les débats durèrent vingt-quatre jours pleins sans interruption aucune; le roi de Siam s'était dès le second jour fait représenter par son parasol, mais les marins l'aperçurent bien des fois, caché dans les galeries en face des appartements sacrés, et tentant d'entrer en correspondance par signes avec quelqu'une de ses huit cents femmes. Farandoul veillait, il avait interdit sévèrement toute espèce de communication avec le monarque pour l'amener à des idées plus douces. Cet époux infortuné s'ennuyait profondément dans la solitude; tout l'accablait décidément, son éléphant blanc lui avait été volé, ses peuples murmuraient et, pour comble de malheur, ses huit cents femmes étaient séquestrées par des ennemis cruels !

Le vingt-quatrième jour, au soir, le mandarin de la police, exténué, après le dernier réquisitoire et la dernière condamnation, fit le résumé des débats. Les nommés Farandoul et Mandibul, leurs dix-sept marins et l'interprète siamois, ayant mérité huit cents fois la mort, étaient condamnés à subir huit cents fois la décollation par le sabre; de plus le marin Tournesol, pour manquement grave à la majesté des juges, devait, préalablement à l'exécution des autres arrêts, recevoir trois cents coups de bâton et subir le supplice du *pal grave*.

Le mandarin termina, comme il l'avait fait d'ailleurs au commencement de chaque audience, en demandant des volontaires pour extraire les condamnés des appartements sacrés. Inutile de dire qu'à part un jeune garde poussé au suicide par de cruels chagrins d'amour, personne ne se présenta.

Au moment où le tribunal allait lever la séance, Farandoul prit la parole.

— Merci, huit cents fois merci, honorables bonzes! je ne veux pas abuser de votre temps, mais je dois, avant de vous laisser partir, vous soumettre une petite observation. Nous sommes condamnés à subir huit cents fois la décollation, plus quelques bagatelles pour l'un de nous, c'est très-bien. Mais l'exécution de vos sentences va rencontrer quelques difficultés : 1° vous ne pouvez venir nous appréhender au corps sous peine d'encourir les mêmes châtimens, et 2° nous n'avons pas du tout l'intention de nous livrer nous-mêmes! Nous allons donc nous installer dans les appartements sacrés, y organiser notre vie le plus agréablement possible; les distractions ne nous manqueront pas; pendant ce temps, votre éléphant blanc, que nous voulions retrouver, aura tout le temps de disparaître à jamais, et votre monarque sera plus gêné que nous! j'ai dit.



Séance de peinture.

## II

**L'Éléphant faux teint. Nouveaux embarras.**

Le cœur de la colonelle du régiment des amazones bat à coups précipités !  
Trois cents éléphants excités à la débauche.

Farandoul avait raison. Le monarque siamois, errant comme une âme en peine, cherchait depuis vingt-quatre jours un moyen de sortir d'embarras ; la situation n'était pas gaie, il comprenait bien que plutôt que de s'exposer à avoir une seule fois la tête tranchée, les marins préféreraient rester toute leur vie dans les appartements sacrés. Et ses huit cents épouses ? O tristesse ! Et son éléphant blanc qui courait peut-être toujours ?

Toutes ces idées troublaient le monarque, d'autant plus que l'horizon politique s'assombrissait visiblement ; la perte de l'éléphant blanc avait bouleversé les populations, et voilà qu'un procès extraordinaire venait encore surexciter les esprits dans la capitale. On connaissait au palais les rumeurs étranges circulant en ville ; sous la pression de l'opinion publique, une crise

ministérielle intense venait d'éclater; tous les ministres étaient en suspicion, sauf le mandarin de la police, qui, par son énergique attitude, pendant le cours des débats, était devenu l'idole de la population.

Le roi, après huit jours de réflexion, ne vit plus qu'un moyen pour terrasser l'hydre de l'anarchie et reconquérir la tranquillité de son intérieur. Il fallait négocier avec les audacieux marins envahisseurs de son palais, il fallait leur offrir leur grâce et les lancer à la poursuite de l'éléphant sacré. De cette façon, il retrouvait ses huit cents épouses et son éléphant blanc! L'ordre renaissait dans la capitale!

L'affaire, portée au conseil des ministres, donna lieu aux plus orageuses discussions; le mandarin Nao-ching surtout se montra hostile à toute conciliation, mais la majorité l'emporta, et les négociations furent ouvertes.

Les choses, rapidement menées, aboutirent bien vite à une entente. Le plus difficile fut de faire comprendre l'interprète siamois dans l'amnistie, le roi refusait; vaincu enfin, il demanda comme compensation que Tournesol, gracié de ses huit cents condamnations à la décollation par le sabre, subît au moins la peine du pal simple pour la satisfaction du tribunal.

Enfin, Tournesol lui-même eut sa grâce. De solennelles lettres d'amnistie pleine et entière dûment scellées furent remises à Farandoul. Celui-ci descendit alors suivi de quelques marins, pour prendre avec le roi les derniers arrangements concernant la recherche de l'éléphant.

Le roi conduisit Farandoul au temple désert de l'éléphant blanc, il lui expliqua dans quelles circonstances le rapt avait dû être commis, et lui remit une photographie grandeur naturelle de l'animal sacré, pour servir aux constatations d'identité.

Bien entendu le chiffre de la récompense était maintenu; Farandoul promit au roi de lui ramener l'éléphant blanc mort ou vif ou d'y perdre son nom, et reçut pour les premiers frais une petite délégation sur la récompense.

Il fallait maintenant songer au départ. Les marins avaient fait presque à regret leurs adieux aux huit cents épouses sacrées; quelques-uns emportaient comme souvenirs des photographies avec dédicace en langue siamoise; quant à Tournesol, plein de fureur contre Siam, il fallut toute l'influence de Farandoul pour le décider à quitter les appartements sacrés où il prétendait rester seul.

Cependant tout n'était pas fini, un nouvel orage s'amassait au-dessus du palais. Le mandarin de la police ayant par de sourdes menées soulevé les



passions de la populace, une formidable émeute avait éclaté en ville. Déjà le palais était cerné par des masses tumultueuses demandant à grands cris le renversement du ministère et l'exécution des arrêts de la justice. Le régiment des amazones, si fidèle autrefois, faisait cause commune avec l'émeute; sa colonelle, dans de violentes harangues, parlait de dénouer la crise ministérielle en pendant les ministres, si l'éléphant blanc n'était pas retrouvé sur l'heure.

La situation était grave; les portes du palais, défendues par des esclaves timides, pouvaient être forcées rapidement. Farandoul, mis au courant de la situation, demanda pleins pouvoirs au roi pour la défense. Pour commencer, il envoya Mandibul mettre en batterie les deux canons de la grande porte, et répartit ses marins aux postes aventureux. On avait ainsi quelques heures devant soi, il fallait en profiter. Mais que faire? Farandoul eut bien vite une idée; il rallia quatre marins, visita les remises et les hangars du palais, et découvrit ce qu'il cherchait dans un kiosque en réparation. Les esclaves



*Le régiment des amazones rentre dans le devoir.*

ayant été sévèrement repoussés au loin, Farandoul et ses marins, à l'abri des regards indiscrets, s'enfermèrent avec le roi dans les écuries royales pour une œuvre mystérieuse.

A la grande porte, Mandibul veillait, mèche allumée. Aux petites portes, crénelées et barricadées, les marins se tenaient avec un arsenal de fusils chargés à leur disposition. Au dehors, l'émeute grondait sans oser s'approcher trop près des fusils reluisant aux créneaux.

Que faisaient, pendant ce temps, Farandoul et ses quatre marins dans les écuries royales ? Préparaient-ils quelque mine, creusaient-ils quelque souterrain pour une évasion ? Non, ils faisaient tout simplement de la peinture sous les yeux du monarque.

Des pots de blanc de céruse étaient disposés sur le sol ; armés de gigantesques pinceaux, ils s'escrimaient à couvrir de peinture un éléphant de grande taille en train de manger du sucre dans la main du roi de Siam. Leur œuvre avançait, déjà l'éléphant était aux trois quarts transformé en éléphant sacré. La tête seule restait, c'était le plus difficile ; Farandoul s'en chargea, et pendant que l'on achevait les jambes, il badigeonna le crâne et la trompe de l'intelligent animal avec un art infini et un souci des nuances à rendre jaloux un miniaturiste.

Enfin l'œuvre d'art, complétée par quelques touches brillantes, parut digne d'être livrée à l'admiration des Siamois dans le temple et à la place de l'éléphant blanc disparu.

En conséquence, on le fit mystérieusement sortir de l'écurie, et on le conduisit au temple sans avoir été aperçu. Le monarque, pleinement satisfait, déclara qu'à dix pas l'illusion était complète, et que, n'était une odeur de peinture assez prononcée, tout Siamois non prévenu devait prendre l'éléphant faux teint pour le véritable éléphant blanc. Pour remédier à l'odeur de peinture, Farandoul fit brûler une grande quantité d'encens dans des cassolettes disposées devant l'éléphant.

Tout était prêt ; les esclaves, prévenus du retour miraculeux de l'éléphant blanc, accoururent et se livrèrent à des transports d'adoration. La nouvelle courut bientôt aux portes ; lorsque le roi vint lui-même à la grande porte haranguer le régiment des amazones et lui apprendre le retour de l'éléphant sacré, les amazones se jetèrent à ses genoux avec les marques du plus vif repentir.

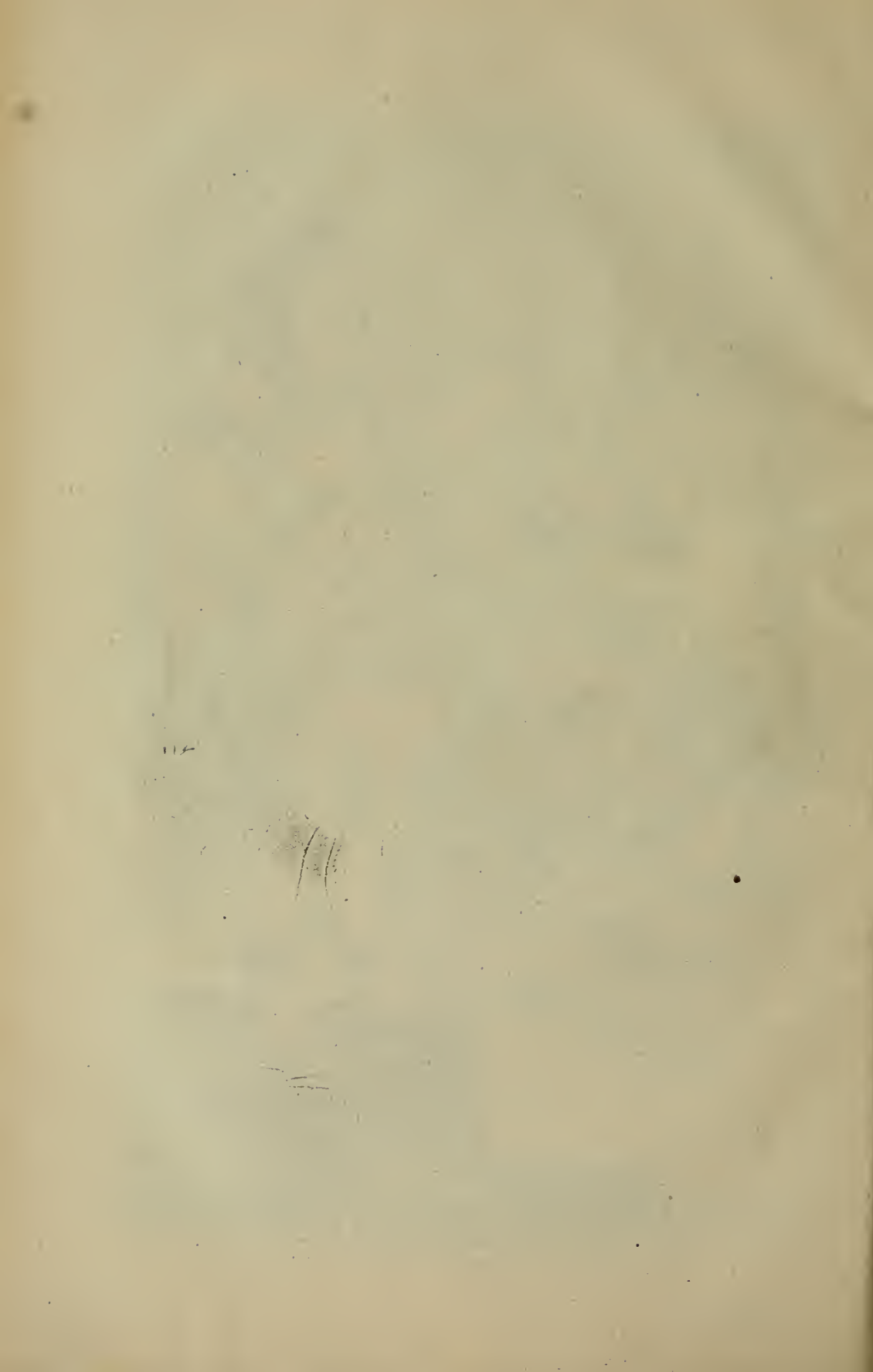
La révolte était apaisée. Une longue file de population, contenue par les amazones, s'en vint dans le plus grand ordre présenter ses hommages à l'éléphant sacré, ainsi retrouvé par un miracle de Bouddha.

Farandoul et ses marins, armés et équipés, se préparaient à quitter le palais, après avoir reçu les félicitations et les encouragements du roi. Abandonnant définitivement les appartements sacrés, ils se croisèrent sous les portiques avec le régiment des amazones. Cette fois le régiment tout entier les accueillit avec les marques du plus vif enthousiasme ; l'opinion publique leur attribuait l'honneur d'avoir retrouvé l'éléphant blanc. Ils eurent beau



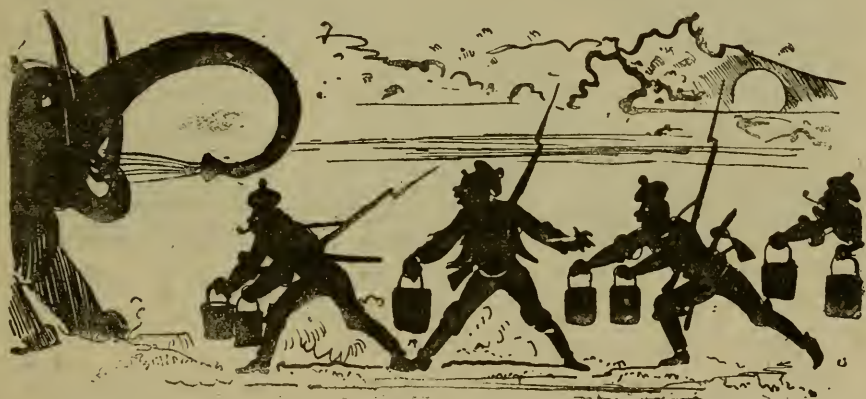


LA COLONNELLE DU RÉGIMENT DES AMAZONES DE SIAM.



se défendre par modestie, ou voulut les porter en triomphe, et, bon gré mal gré, il fallut faire trois fois le tour du temple de l'éléphant sur les épaules des amazones au comble de la joie.

Une longue procession de fidèles défilait dans l'intérieur et se prosternait devant l'éléphant immobile dans le fond au milieu des vapeurs d'encens. Au moment où, pour la troisième fois, Farandoul et ses marins passèrent devant le temple toujours portés par les amazones en délire, deux personnages descendirent rapidement les marches et se jetèrent au milieu du cortège. C'étaient le ministre de la police Nao-ching et la colonelle des amazones. La colonelle et le ministre prononcèrent quelques mots brefs ; soudain les clameurs de joie se changèrent en cris d'horreur, et les marins, jetés à terre, se trouvèrent étouffés sous la masse des assaillantes.



*La chaîne au coco fermenté.*

Avant qu'ils pussent se reconnaître, on leur enleva leurs armes, on leur lia les bras et les jambes avec des cordes solides ou des courroies, et on les bâillonna !

Fatalité ! Sans l'accès d'enthousiasme des amazones, nos amis quittaient le palais et se mettaient hors des griffes de leurs ennemis ! Que s'était-il donc passé ? Quelle circonstance avait ainsi changé la joie des Siamois en colère furieuse ? Rien que l'on pût prévoir. Les Siamois auraient très bien pu rester quelques semaines ou quelques mois avant de découvrir la fraude, mais le ténébreux Nao-ching, le mandarin de la police, ne s'était pas contenté d'honorer de



quelques genuflexions à distance l'éléphant sacré; il avait, en sa qualité de haut personnage, dépassé la balustrade chargée de maintenir à portée respectueuse les gens du commun, et, s'approchant doucement de l'incarnation de Bouddha, il avait promené un doigt soupçonneux sur sa croupe... Horreur! le doigt était revenu tout plein de blanc de céruse! Nao-ching, appelant alors la colonelle des amazones, lui avait fait promener la main sur le dos de l'éléphant. La colonelle avait bondi en arrière; ses cinq doigts étaient distinctement marqués sur le dos sacré...

Tout était découvert; les respects des fidèles s'adressaient à un éléphant blanc en imitation. A cette nouvelle, une immense clameur avait éclaté dans le temple et... on sait le reste!

Jetés dans un coin sous la garde d'un peloton d'amazones, Farandoul, Mandibul et les marins faisaient de désolantes réflexions; Tournesol surtout regrettait infiniment les appartements sacrés. L'aventure, décidément, tournait mal; n'allait-on pas exécuter séance tenante les arrêts de la justice siamoise? Comme la populace envahissait la place et menaçait de terminer avec rapidité les incertitudes des condamnés, la colonelle des amazones accourut et donna l'ordre de les transporter à la caserne monumentale établie entre la deuxième et la troisième enceinte du palais.

Les malheureux chargés sur quelques éléphants arrivèrent bientôt à la caserne et furent déposés rudement dans la salle de police des amazones, absolument vide ce jour-là. Farandoul qui n'avait que les yeux de libres dans toute sa personne chercha vainement Mandibul parmi ses compagnons de captivité, l'infortuné Mandibul n'était pas là.

La colonelle se réservant de l'interroger elle-même l'avait fait mettre dans une salle à part dont elle avait gardé la clef. La nuit était venue sur ces entrefaites; un poste d'amazones resta dans la caserne, pendant que les autres s'en allaient prendre la garde du palais encore plongé dans le désarroi le plus complet.

La colonelle, restée dans la caserne, arpenta fiévreusement son cabinet de travail; une préoccupation terrible assiégeait son esprit; cela se voyait à ses gestes furibonds. Vers dix heures du soir, elle parut prendre une détermination et sortit brusquement avec une lanterne et un trousseau de clefs. Où allait-elle? et pourquoi ces regards défiants jetés autour d'elle?

Le silence régnant dans la caserne n'était troublé que par le pas cadencé de la factionnaire au dehors et par des ronflements sonores partant de la grande salle, où Mandibul était enfermé. Ce fut vers cette salle que la colo-

nelle dirigea ses pas. Sans doute elle allait procéder à l'interrogatoire de notre ami. Brusquement elle ouvrit la porte, Mandibul, bras et jambes liés, bâillonné fortement, dormait sur le sol.

La colonelle le contempla pendant quelques minutes et se baissant tout à coup, déposa un baiser sur son front serein ! Le ronflement cessa subitement, Mandibul ouvrit les yeux, son bâillon lui interdisant tout cri d'étonnement, il ne cria point, mais parut évidemment interloqué.



*La colonelle des amazones dans la prison de Mandibul.*

La colonelle crut lire un reproche amer dans les yeux de Mandibul, elle tira son sabre et le délivra de son bâillon.

— Ouf ! fit Mandibul.

La colonelle déposa la lanterne et s'assit sur le sol à côté de Mandibul. Toute sa fierté avait disparu ainsi que ses allures martiales ; sous l'uniforme de la colonelle un cœur de femme battait à coups redoublés. Ne l'a-t-on pas déjà deviné ? Dès leur première entrevue sous la grande porte du palais, Mandibul avait fortement impressionné la colonelle, et le retrouvant dans le malheur et sous le coup de huit cents condamnations à mort, elle avait voulu lui adoucir l'amertume des derniers instants.

La conversation commença en siamois que Mandibul n'entendait pas du tout ; il répondit dans un français aussi incompréhensible pour elle. Que lui dit-elle ? Que lui répondit-il ?

Il est supposable qu'elle lui fit de brûlantes déclarations, mais nous ne pouvons l'affirmer, ayant été, ainsi que Mandibul, élevé dans l'ignorance de la langue siamoise.

Il lui répondit en français que les liens qui garrottaient ses bras le faisaient trop souffrir pour prêter à ses discours toute l'attention qu'ils méritaient, et que peut-être il comprendrait mieux les bras déliés.

La colonelle comprit à peu près, l'esprit des femmes est si fin ; elle hésita un peu, puis sur un battement plus accentué de son cœur, elle fit ce que désirait notre ami. Mandibul avait recouvré l'usage de ses bras. Le premier usage qu'il fit de sa liberté relative fut de saisir les mains de la colonelle...

Sans doute il allait pour la remercier déposer un baiser sur chacune d'elle... du moins la colonelle le crut et ferma les yeux. Mandibul, toujours galant, toujours chevalier français quand même, ne manqua point à ce devoir tout indiqué ; mais après avoir effleuré de ses lèvres l'épiderme velouté de la guerrière, il saisit les deux mains d'une poigne solide et les ficela bien vite avec les cordes détachées de ses poignets.

Ce fut au tour de la colonelle de paraître interloquée. Mandibul la laissa s'abîmer dans la stupeur et tira le sabre pour couper les attaches de ses jambes.

Il était libre !

Un quart d'heure après, une colonelle des amazones, munie de la lanterne et du trousseau de clefs sortait de la salle à pas de loup. Cette colonelle, c'était Mandibul.

La vraie colonelle était dans la salle basse soigneusement garrottée et Mandibul revêtu de son uniforme se mettait à la recherche de ses amis. Heureusement il les avait vu enfermer dans la salle de police et savait où les retrouver.

Le plus difficile fut de découvrir dans le trousseau la clef de la prison ; enfin Mandibul mit la main dessus et pénétra dans la salle où ses amis gisaient en proie à de cruelles angoisses.

Un immense étonnement se peignit dans les yeux des prisonniers à la vue de Mandibul transformé en amazone. Celui-ci ne perdit pas une minute et trancha rapidement tous les liens.

Le pauvre Tournesol était le dernier, Mandibul prit plaisir à le tourmenter.

— Mon pauvre Tournesol, préparez-vous à subir votre peine, nous



n'avons pu obtenir des facilités pour notre évasion qu'à la condition de vous laisser pour la satisfaction des juges.

Tournesol et l'interprète délivrés avec les autres, il s'agissait de quitter la caserne. Mandibul avait son plan. Il avait aperçu tout à l'heure le magasin du capitaine d'habillement du régiment des amazones, il y conduisit ses amis et les engagea à revêtir comme lui l'uniforme siamois. Pendant que les marins s'habillaient, Mandibul et son trousseau de clefs continuèrent leurs recherches; dans la chambre de la colonelle, notre ami eut le bonheur de retrouver les armes de toute la troupe; il redescendit avec les revolvers et les cartouches et trouva tout le monde prêt.

— Et maintenant filons! dit-il.

— Un instant, s'écria Farandoul, il nous faut des éléphants, pour nous soustraire aux poursuites.

— Le grand parc est à côté, nous aurons le choix dans les trois cents éléphants de guerre de la garnison.

— Marchons!

On sortit sans encombre de la caserne. La sentinelle, reconnaissant la



*Ce fut au tour de la colonelle de paraître interloquée.*

lanterne et l'uniforme de la colonelle, présenta les armes aux marins qui se faisaient aussi petits que possible.

Le grand parc aux éléphants était sur la gauche, la petite troupe se présenta bravement devant le poste à moitié endormi qui le gardait, enleva le factionnaire et fit mettre bas les armes au reste.

Six éléphants furent bientôt choisis parmi les plus beaux. Les marins allaient s'installer dans leurs palanquins, lorsque Farandoul les arrêta.

— Au point du jour, dit-il, nos ennemis vont s'élancer à notre poursuite sur les éléphants que nous laissons ici. Les chemins nous sont inconnus, nous pourrions être rattrapés. Il ne faut pas risquer d'avoir demain toute l'armée siamoise sur le dos.

— Mais comment faire?

— Il y a un moyen : les éléphants aussi ont des vices ! Ce sont ces vices qui vont nous donner la sécurité...

— Mais quels vices?

— L'ivrognerie ! le goût effréné des liqueurs fortes ! ce vice se rencontre chez toutes les créatures supérieures, comme l'homme, le singe, l'éléphant... C'est triste, mais que voulez-vous, c'est comme cela ! Les éléphants sont bons, honnêtes et surtout laborieux, mais ils aiment à être récompensés de leurs travaux par quelques petites douceurs ; en promettant aux éléphants quelques pintes de cognac ou de coco fermenté, on obtient une plus grande somme de travail, on accélère leur marche.

— Eh bien !

— Eh bien, ici, dans ce parc, il doit y avoir quelque part une réserve de lait de coco fermenté, il faut la découvrir, et nos ennemis ne nous poursuivront pas demain.

L'officier du poste interrogé indiqua la remise aux liqueurs alcooliques. La porte fut bientôt enfoncée et Farandoul découvrit avec plaisir de grandes cuves pleines de liqueurs alcooliques.

— Excellent ! fit Mandibul après y avoir goûté.

— Vite ! des seaux de cette liqueur à chaque éléphant ! Nous n'en gardons que quelques bouteilles pour les nôtres.

Les marins comprenant que leur salut en dépendait, se hâtèrent d'exécuter les ordres de Farandoul, on organisa une chaîne comme pour un incendie et les seaux pleins de liquide furent portés aux éléphants. Ceux-ci enchantés de la bonne aubaine se montraient pleins de déférence pour leurs bienfaiteurs, ils prenaient poliment les seaux avec leur trompe et se les vidaient dans l'intérieur avec des frémissements de volupté. En pareille circonstance, devant une distribution gratuite de liqueurs fortes des hommes se seraient rués en masse sur les distributeurs et n'auraient pas manqué de gâcher une bonne partie du liquide, mais les éléphants, êtres graves et pleins de raison même dans leurs petites parties de débauche, n'agissaient





pas ainsi; la distribution s'opérait dans le plus grand ordre, aucun d'eux ne cherchait à boire avant son tour. C'est à peine si, par quelques petites tapes amicales sur la trompe, les voisins de ceux qui sirotaient un peu longuement les priaient d'accélérer leur ingurgitation.

Bientôt chacun des trois cents ou trois cent dix éléphants eut avalé ses trois seaux de liquide. Quelques-uns même chargés de famille en avaient eu cinq ou six; en pères prudents, ils n'avaient pas voulu permettre plus de deux mesures à leurs enfants et s'étaient attribué le surplus.

Un seau par tête fut encore distribué; déjà bien des éléphants s'endormaient béatement ivres morts ou se livraient à mille excentricités, ce dernier seau les acheva. Le camp tout entier perdit la tête, l'ordre disparut, la gravité s'évanouit, les vieux eux-mêmes sentirent tout à coup des idées de gambades folâtres leur trotter dans le cerveau.

On pouvait maintenant partir sans crainte, les éléphants,



*Les éléphants plongés dans l'ivresse.*

abominablement gris, en avaient pour deux ou trois jours à caver le coco fermenté.

Les six éléphants que Farandoul s'était réservés, un peu allumés par les vapeurs alcooliques, regardaient cette scène avec envie. Pour leur donner des jambes, Farandoul fit distribuer à chacun d'eux un quart de seau et donna le signal du départ.

Les agiles marins escaladèrent les hautes croupes de leurs montures et s'installèrent à trois sur chaque animal, un sur le cou pour servir de *mahout* ou de conducteur et deux dans le palanquin. Farandoul, Mandibul et l'interprète prirent les devants, et toute la troupe partit dans le direction du nord-ouest.

Farandoul, sur son éléphant, étudiait à la clarté de la lanterne la carte de la péninsule siamoise. Son intention était de courir droit sur Ayuthia, l'antique capitale du royaume de Siam, maintenant ruinée; de remonter le grand fleuve le Me-Nam, la *mère des eaux*, jusqu'à Bank-Ta, où l'on pourrait passer à gué pour se diriger ensuite vers la Birmanie.

Quelques mots saisis par l'interprète dans une conversation entre le mandarin de la police et la colonelle des amazones et rapportés à Farandoul l'avaient déterminé à prendre cette direction.

— L'éléphant blanc, si les rapports de mes agents ne me trompent pas, avait dit le mandarin, doit avoir été vendu par les voleurs à l'empereur des Birmans; on prétend l'avoir vu dans une des pagodes d'Amarapoura...

Amarapoura, ville située sur l'Ira-wa-dy, le grand fleuve birman, à deux cent cinquante lieues de Bangkok, était donc le but du voyage de nos amis. Il s'agissait d'arriver là incognito, de chercher dans les temples, d'y découvrir l'éléphant et de l'enlever pour le ramener à son légitime propriétaire. La chose était simple, sinon facile.

Inutile de dire que nos amis ne furent aucunement poursuivis par l'armée siamoise. Le mandarin de la police, pourtant, s'était fait un vrai plaisir de vaquer pendant la nuit aux préparatifs de l'exécution; les bourreaux étaient prêts, et dès le matin le pal destiné à Tournesol se trouvait entouré d'une foule émue. Ne voyant pas arriver les condamnés à l'heure prescrite à la colonelle des amazones, le mandarin n'avait fait qu'un saut jusqu'à la caserne, où il était arrivé juste à point pour délivrer la colonelle en proie à de violentes attaques de nerfs.

Échappés! les coupables s'étaient échappés! Vite la générale avait battu pour appeler les troupes aux armes et l'armée s'était élancée vers le parc aux

éléphants. Quel spectacle ! tout le parc plongé dans un état d'ivresse indescriptible ! Il fallut trois jours pour ramener les éléphants à la raison, mais après trois jours une poursuite était inutile, les condamnés ayant sans doute une avance de plus de cent lieues.

La colonelle paya pour eux et fut cassée. Bientôt cependant, sur la nouvelle que les condamnés arrivés en Birmanie visitaient toutes les pagodes à



*Essayage préparatoire sur de simples esclaves du pal préparé pour Tournesol.*

la recherche de l'éléphant blanc, un revirement se fit dans l'opinion et les esprits, plus calmes, mirent tout leur espoir dans les braves marins que l'on avait voulu décoller huit cents fois. Seul, le mandarin de la police était parti derrière eux avec quelques hommes sur des éléphants à lui.

Nos amis, voyageant à toute vitesse, ne mirent que douze jours pour franchir la distance entre Bangkok et les villes birmanes de l'Ira-wa-dy. Ce ne fut certes pas sans difficultés, mais depuis longtemps ils s'étaient habitués à mépriser tous les obstacles et à ne jamais reculer. Les temples d'Amapoura furent tous visités sans résultat, l'éléphant blanc n'y avait pas même paru.



A Ava on fut plus heureux, quelques indices du passage de l'animal sacré y furent recueillis; enfin des renseignements absolument sûrs apprirent à Farandoul que l'éléphant se trouvait à la grande pagode de Pagam.

L'ordre de départ fut immédiatement donné. On touchait au but. Farandoul et quatre marins entrèrent en éclaireurs dans Pagam pendant que le reste de la troupe restait caché dans la jungle. Dès leur entrée en ville, les marins remarquèrent une surexcitation extraordinaire, une désolation inexprimable en tous points semblable à l'état où se trouvait plongé Bangkok à leur arrivée. Il fallut s'informer; un négociant européen rencontré par hasard donna le mot de l'énigme à Farandoul; l'éléphant blanc, acheté



*Les habitants des jungles.*

par l'empereur des Birmanes quelques jours auparavant quatre millions à des pirates siamois et solennellement placé dans la grande pagode de Pagam, venait de disparaître, revolé sans doute par ces mêmes Siamois.

Farandoul et le négociant européen se dirigèrent vers la pagode où le vol avait été commis

pour tâcher de recueillir quelque indice. Les bonzes et les mandarins birmanes consentirent à leur laisser visiter la pagode dans tous ses détails et donnèrent tous les renseignements désirables. Après deux heures de minutieuses investigations, Farandoul quitta le temple sans avoir rien découvert. L'enlèvement de l'éléphant avait été opéré comme à Bangkok avec une habileté prodigieuse, les prêtres et les esclaves chargés de le garder avaient dormi cette nuit-là d'un inexplicable sommeil, personne n'avait rien vu ni entendu!

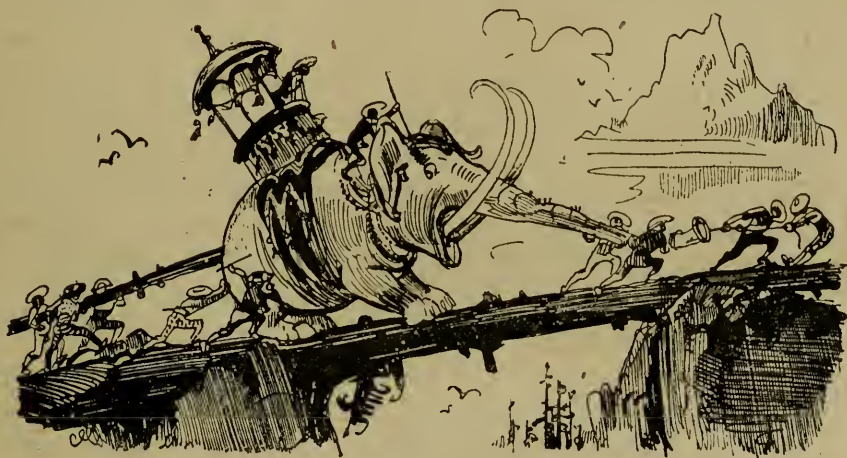
Ce ne fut qu'après huit jours de battues dans les environs de Pagam et de courses sur l'Ira-wa-dy, que nos amis découvrirent une trace du passage de l'éléphant blanc; dans la jungle, à quinze lieues au nord de la ville, Farandoul ramassa une perle bleue semblable en tous points à celles que le



roi de Siam lui avait montrées dans le trésor du temple. Cette perle devait s'être détachée des colliers ornant le cou de l'animal sacré.

Il n'y avait pas de doute possible, les voleurs et leur capture se dirigeaient vers l'Inde, ils avaient dû passer le Thala-wa-dy et prendre la route de Manipour, la première ville hindoue. Farandoul et ses marins mirent leurs éléphants au galop.

L'interprète siamois les suivait toujours; alléché par l'espoir de toucher sa part de la récompense promise, il avait voulu continuer ses fonctions, prétendant avoir appris la plupart des langues asiatiques au grand collège des Talapains de la pagode Wat-chan à Bangkok.



*Fatigues dans la montagne.*

Les marins atteignirent Manipour en deux journées, et ne découvrant aucun indice, continuèrent leur voyage à toute vitesse. A Djwntiapour, même absence de renseignements.

Il fallut s'enfoncer dans les sauvages monts Langau, contreforts de la grande chaîne de l'Himalaya et remonter le Brahma-poutra jusqu'au premier gué.

Les voleurs de l'éléphant blanc se dirigeaient-ils vers le Thibet pour vendre leur capture au Grand-Lama, ou bien avaient-ils obliqué dans l'Ouest vers les grandes cités religieuses de l'Inde? L'interprète siamois, toujours

courant et toujours s'informant, ne recueillit aucun renseignement. Il allait falloir se lancer au hasard sur l'une ou l'autre piste.

La rencontre de bandes de pèlerins se rendant à Kifir, une des villes saintes de l'Inde dans les États indépendants, décida tout.

A Kifir, de grandes solennités religieuses étaient annoncées, il devait y avoir promenade du char de la pagode Chattiram, rivale de celles de Djagernat, et de tous les points de l'Inde des gens de toutes castes accouraient, alléchés par l'espérance de figurer au nombre des heureux mortels sur le dos desquels passeraient les roues de pierre du char, façon prompte et infaillible, comme on sait, pour gagner une place de première classe dans le paradis d'Indra.

Farandoul n'hésita pas.

— C'est à Kifir, dit-il, que nous trouverons notre éléphant! en route pour Kifir!

Encore quatre cents lieues à faire et les trois quarts de l'Inde à traverser.

Le voyage dans les possessions anglaises n'était pas sans danger pour Farandoul et ses hommes, on se souvient de la conquête de l'Australie effectuée par eux sur les bimanés anglais. Aussi Farandoul dès son arrivée dans les possessions anglaises s'était-il fait passer pour un artiste photographe voyageant avec ses aides. Son incognito faillit pourtant être plusieurs fois percé à jour par la rencontre inopinée d'officiers ayant servi contre lui aux deux sièges de Melbourne.

La caravane suivait les rives du Gange, le fleuve sacré des Hindous, elle traversa les grandes villes de Patna, Benarès, Allahabad et quittant les possessions anglaises entra dans le Bundelkund.

Maintenant Farandoul ne conservait plus aucun doute sur la présence de l'éléphant blanc à Kifir. Dans la dernière semaine de leur voyage, le bruit s'était répandu dans toutes les localités hindoues que Kifir la sainte venait d'être favorisée par l'arrivée dans le temple d'un éléphant sacré, émanation directe du Grand Bouddha.





*Le radjah empaillé*

### III

Les fêtes de l'Inde. — Fakirs et bayadères.

Encore des condamnations ! Écorchés vifs avec une sage lenteur.

Cas remarquable de longévité observé sur le Radjah de Kafir.

Quarante veuves à brûler !

Et d'abord, disons-le bien vite, il serait inutile de chercher Kafir sur la carte de l'Inde la plus complète, même sur les cartes de l'état-major anglais : il n'existe pas de ville de ce nom.

Des raisons majeures, des motifs de la plus haute gravité nous ont forcé de taire le vrai nom de la ville où vont se dérouler de si terribles événements. Cette ville est bien connue, trop connue ; si nous l'écrivions ici, ce nom qui brûle notre plume, le sang coulerait là-bas ; les glaives et les pals des exécuteurs feraient leur besogne, et quarante femmes, la plupart charmantes, monteraient sur le bûcher !

On comprend notre réserve, nous ne voulons avoir aucune exécution sur la conscience. — Cependant, comme l'histoire a ses droits, le nom de cette ville a été déposé sous enveloppe cachetée chez un notaire dont nous ne dirons pas le nom davantage pour ne pas l'exposer à recevoir la visite de



quelques thugs. Cette enveloppe ne sera ouverte que dans cinquante ans, lorsque tout danger aura disparu.

Les fêtes de Kifir avaient attiré une masse énorme de fanatiques campés pêle-mêle dans les faubourgs et le long de la rivière, sur une esplanade dominée par les splendides palais du vieux radjah Nana-Sirkar. Les fidèles des castes supérieures habitaient en ville, avec de nombreuses bayadères et d'innombrables fakirs, attirés par la réputation de sainteté de la grande pagode de Chattiram.

Parmi ces gens se faisait surtout remarquer une troupe étrange de fakirs, amenée, disait-on, de l'autre bout de l'Inde sur six éléphants par un riche seigneur siamois. Ces fakirs, sortis des hautes castes hindoues, avaient fait vœu de ne jamais prononcer une seule parole de leur langue maternelle et s'étaient fait une sorte de langage à eux qu'ils n'employaient que dans de rares circonstances; jamais un mot hindou ne sortait de leurs lèvres, ils s'étaient tellement abîmés dans le néant pour obéir aux prescriptions de Brahma qu'ils avaient oublié tout à fait cette langue.

Seul, le chef vénéré de ces fakirs, vieillard à longue barbe blanche, prononçait encore parfois quelques mots hindous, mais ce n'était qu'une phrase en l'honneur de Brahma, Indra, Sourma, Wichnou, et répétée comme prière.

Ces fakirs, dont tout Kifir admirait la sainteté, n'étaient autres, on l'a déjà deviné, que Farandoul et ses marins; l'interprète tenait le rôle du riche seigneur siamois. Le radjah Nana-Sirkar avait défendu aux Européens de pénétrer à Kifir pendant les fêtes, sous peine de la vie. D'ailleurs il était connu qu'un Européen surpris au milieu de cette population fanatisée eût été instantanément mis en pièces sans qu'il fût besoin pour cela des soldats du radjah.

Mais Farandoul et ses marins étaient admirablement grimés et costumés. Farandoul, le vénérable chef de la troupe, vêtu d'un costume en lambeaux, coiffé d'un haut turban, portait autour du cou un cercle de fer surchargé de toutes sortes d'objets, balles, plumes, morceaux de marbres recueillis dans tous les temples de l'Inde.

Mandibul, transformé en *sâpwallah* ou charmeur de serpents, portait en bandoulière sur les lambeaux couvrant son torse herculéen, une petite corbeille pleine de serpents nagas et de cobras à la morsure mortelle.

Dans le bungalow où ils s'étaient logés, il leur fallut donner quelques heures, dès le premier soir, à la foule pieuse des Hindous attirée par la répu-





MANDIBUL, CHARMEUR DE SERPENTS.



tation de sainteté que l'interprète leur avait faite. Les marins réunis dans la cour centrale prenaient tous des poses de fakirs abimés dans la contemplation du néant, les uns avec les bras en l'air, les autres accroupis sans en avoir l'air sur des talons préparés à leur chaussure; c'était fatigant, mais indispensable.

Tournesol et le Breton Trabadec, la tête en bas et les jambes en l'air, s'étaient adossés au mur et regardaient les assistants de l'air le plus grave, sans qu'un muscle de leur face vint à bouger. Le seigneur siamois, interrogé par la foule, fit adroitement courir le bruit que ces deux fakirs vivaient dans cette position incommode et dormaient même la tête en bas depuis plus de trente années sans interruption.



*Les faux fakirs.*

Le bruit seul des fêtes de Kifir avait pu les décider à user de leurs jambes pour voyager, encore avaient-ils fait près de la moitié de la route la tête en bas et s'y remettaient-ils tous les soirs dans leur chambre pour prendre du repos.

Le maigre Escoubico, par la faconde du Siamois, devint un anachorète qui ne mangeait comme les autres hommes que pendant un mois tous les dix ans; à l'occasion du voyage, il s'était accordé cette fois-ci deux mois de nourriture.

Il n'est pas jusqu'à l'Anglais Kirkson, gros et gras mangeur de biftecks, qui ne fit bonne figure, transformé en fakir végétalien, vivant depuis son enfance enterré jusqu'aux épaules dans un champ près de Calcutta et se nourrissant seulement des herbes poussant à la portée de son bras.



Bien entendu, il avait, comme les autres, quitté son trou pour assister aux fêtes de Kifir.

Mandibul le sapwallah dut, à la lueur des torches, faire sortir les cobras et les nagas endormis dans son panier. Il n'eut pas besoin, comme les autres charmeurs de serpents, d'une jatte de lait pour réveiller les dangereux reptiles; sans hésitation aucune, il introduisit la main dans la corbeille et tira brusquement trois superbes serpents qu'il agita au-dessus de sa tête.

Le cercle s'était bien vite agrandi, personne ne se souciant d'approcher trop près des reptiles que le sapwallah maniait avec une incroyable audace, sans aucune des précautions de ses confrères.

Une troupe de bayadères, logée aussi dans le bungalow, s'était mêlée à la foule; ses musiciens, joueurs de flûtes et de tambourins, accompagnèrent les exercices de Mandibul, de leur musique tour à tour monotone et furieuse.



*Le musicien des bayadères.*

A la fin, Mandibul, dans un accès de verve, jeta en l'air ses serpents, les rattrapa, les enroula autour de son cou, les fit descendre dans ses vêtements et sortir par ses manches; les mouvements saccadés des reptiles trahissaient leur fureur, l'assemblée haletante reculait toujours, mais, d'un geste rapide, Mandibul les réintégra dans la corbeille et reprit sa première posture et son air détaché des choses d'ici-bas. Inutile de dire que les terribles cobras et nagas étaient de simples imitations données comme souvenir à Mandibul par une des habitantes des appartements sacrés.

Farandoul, le vieux fakir à barbe blanche, n'avait pas bougé; comme tous les regards étaient portés sur lui, il pensa que le moment était venu d'entrer en scène à son tour :

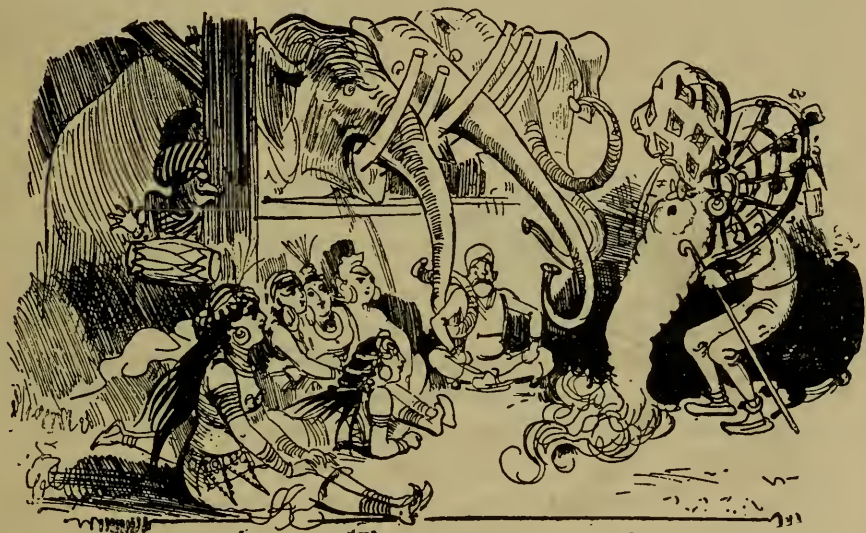
— *Le monde étant mort, dit-il, Brahma et Wichnou voulurent le recréer; les Devas et les Danvas transportèrent le mont Mandara au milieu de l'Océan sur le dos de la reine des tortues; alors, avec l'aide du serpent de Wichnou, ils procédèrent au barattement de la mer. Bientôt les eaux de l'Océan se changèrent en lait, puis en beurre. Enfin de ce beurre naquit la lune qui s'envola au firmament comme une bulle d'air,*



*puis la vache Surabhi, la fontaine de lait, le cheval et l'éléphant d'Indra, Dhanwaukari, et Soura, la déesse du vin!*

Farandoul se tut; c'était d'ailleurs tout ce qu'il savait de la langue hindoue, un fragment de discours théologique que l'interprète lui avait fait apprendre par cœur et que les fidèles hindous accueillirent avec respect et componction.

Pendant les bayadères réunies dans un angle de la cour commençaient à faire voltiger leurs écharpes; les tambourins et les flûtes reprirent leur concert sur un mode rapide, et la foule s'écarta pour laisser le champ libre aux danseuses.



*Le fakir Farandoul et les bayadères.*

Vues ainsi tourbillonnant à la lueur des torches allumées par des serviteurs empressés, les danseuses semblaient plutôt tenir au monde des rêves et des apparitions fantastiques qu'à aucun monde réel.

De longues écharpes, des chevelures dénouées, des étoffes brillantes, des bijoux étincelants, des yeux immenses agrandis par le khol, c'était tout ce que l'on pouvait distinguer dans cette ronde vertigineuse.

Bientôt cependant le mouvement se ralentit, la danse devint plus molle, et les assistants purent admirer plus à l'aise les merveilleux costumes et les traits charmants des bayadères. Le faux sapwallah Mandibul faillit perdre son impassibilité dans les contemplations émues du premier sujet de la

troupe, grande et superbe femme aux yeux profonds surmontés d'une étoile au sourcil.

Debout et légèrement renversée en arrière au milieu du cercle des bayadères, elle faisait voltiger son écharpe au-dessus de sa tête dans une pose sculpturale : de grands anneaux pendaient à ses oreilles, des cercles d'or enchâssaient son cou au-dessus d'un petit corsage d'un rouge écarlate et d'autres cercles s'enroulaient autour de ses bras, sous l'épaule et aux poignets.

Mandibul, électrisé, reprit ses serpents et s'élança dans le groupe des bayadères pour figurer au milieu d'elles comme il l'avait jadis vu faire à Paris dans les ballets. Son entrée fut bien accueillie, la danse reprit vive et saccadée autour de Mandibul brandissant au-dessus de sa tête ses effrayants cobras.

Le lendemain de cette soirée si bien employée était le premier jour des fêtes de Kifir. Les faux fakirs et le seigneur siamois avaient passé la nuit dans une grande salle bien close, à l'abri des regards indiscrets. Leur plan était arrêté, on devait étudier les abords du temple de Chattiram où l'éléphant blanc était exposé à la vénération des fidèles, attendre la nuit et l'enlever n'importe comment.

Nos amis n'eurent pas besoin de guide pour trouver leur chemin dans Kifir. Une foule immense encombrait les rues, se rendant au temple pour assister aux premières cérémonies et à la procession du char de Chattiram. A la vue des fakirs, la foule s'ouvrit respectueusement ; un cortège se forma derrière eux ; on supposait que les saints anachorètes allaient couronner leur existence d'austérités par une austérité suprême, en se faisant dévotement écraser par les roues du char sacré.

A toutes les questions des curieux, nos amis dédaignèrent de répondre ; le seigneur siamois, trônant en avant sur un éléphant, rappela aux Hindous que les honorables fakirs avaient fait un vœu de silence éternel.

Le grand temple de Chattiram, pyramide colossale peuplée de tout un monde de statues de dieux, de démons, d'éléphants et d'animaux sacrés, parut bientôt étincelant de soleil au-dessus des toits. La foule était si compacte autour du temple qu'il fallut plus de trois heures d'efforts pour arriver à franchir l'enceinte ; ce ne fut pas sans bousculades, sans meurtrissures, que les fakirs durent supporter patiemment ; quelques *ventre de phoque* et quelques *bagasse* échappés à Mandibul et à Tournesol, méridionaux peu

patients, élonnèrent un peu ceux qui les entendirent, mais aucun soupçon ne se glissa dans l'esprit des Hindous.

L'éléphant blanc était là! A travers des nuages d'encens, Farandoul l'aperçut parmi les dieux et les déesses à huit paires de bras. Farandoul avait assez étudié la grande photographie remise par le roi de Siam pour reconnaître à première vue l'animal sacré. C'était bien lui; ses défenses, énormes, recourbées, avec une cassure au bout de celle de gauche, le faisaient suffisamment reconnaître; mais comment l'enlever au milieu de cette immense population, comment l'approcher seulement?

Farandoul résolut de passer cette première journée dans le temple et d'essayer de s'y cacher aux approches de la nuit. Armés d'une patience à toute épreuve, les marins s'établirent silencieusement en bons fakirs, le plus près possible de l'éléphant, sans souci de la foule.

Jusqu'à midi tout alla bien : l'interprète était parti pour s'informer du



*Existence ennuyeuse de l'éléphant blanc à la pagode de Chattiram.*

nombre de prêtres attachés au temple et pour tâcher de s'insinuer dans leur confiance. Il revint au moment où se mettait en marche la grande procession du char. Auprès de nos amis la foule était pressée, plus compacte que jamais, entourant les fakirs des marques de la plus grande vénération. En se frayant passage jusqu'à eux, l'interprète aux clameurs de la foule comprit la raison de ce redoublement de faveur.

Farandoul et ses amis s'étaient placés à l'entrée du temple juste au point où devait déboucher le char fatal; cette circonstance avait confirmé aux yeux des Hindous le bruit que les fakirs venaient avec l'intention de se faire escarbouiller par l'énorme masse, aussi avaient-ils été bien vite entourés par tout ce que Kifir possédait de plus fanatique, par des gens réellement décidés à forcer les portes du paradis de cette façon peu commune, et par d'autres,



envieux seulement de s'offrir l'édifiant spectacle de ces immolations héroïques.

L'interprète eut à peine le temps de parvenir auprès des marins pour les avertir de ce que la foule attendait d'eux. Farandoul était sur ses gardes ; il avait déjà remarqué discourant au milieu des fanatiques et leur montrant fréquemment les faux fakirs, une figure qui ne lui était pas inconnue. C'était un des musiciens des bayadères du bungalow. Déjà la veille, Farandoul s'était demandé où diable il avait pu le rencontrer, sans pouvoir se le rappeler.

En ce moment, une grande clameur dans le temple même annonça que la procession se mettait en marche, et derrière les colonnades on vit s'avancer une énorme pyramide découpée de mille sculptures et portée sur des roues colossales.

C'était le char de Chattiram qui déjà passait sur le corps de quelques Hindous privilégiés. Il s'avancait assez rapidement, traîné par un millier d'hommes attelés aux cordes.

Dans l'étroit passage où se trouvaient les marins un écrasement formidable était à craindre ; bien des gens devaient se trouver étouffés dans la foule ou précipités malgré eux sous les roues du char. Farandoul glissa quelques mots à l'interprète et le chargea d'avertir du danger tous les faux fakirs les uns après les autres sans exciter les soupçons des Hindous.

Il était temps. Les clameurs redoublaient, les hommes attelés aux cordes s'engageaient dans le passage. Tous les yeux se portèrent sur les faux fakirs ; le moment était venu pour eux d'accomplir leur vœu, aussi cinq ou six dévots frénétiques se glissèrent au milieu d'eux pour passer en si bonne compagnie sous les terribles roues.

— En arrière ! en arrière ! ordonna Farandoul par un geste.

Mais la chose était plus facile à dire qu'à faire, une muraille vivante composée d'énergumènes coupait toute retraite. Le char glissait à deux pas de Farandoul avec un bruit horrible, il fallait prendre un parti rapidement.

La foule voyant reculer les fakirs se répandait déjà en cris de colère et les repoussait vers le char. Farandoul se décida ; faisant un signe à ses amis, il s'élança sur une roue, posa le pied sur une saillie, accrocha la déesse Kali par un de ses bras et gagna le haut du char.

Mandibul et tous les marins avaient fait comme lui. Bondissant au-dessus des têtes, ils avaient escaladé le char et s'étaient triomphalement installés à cheval sur des éléphants de pierre ou sur les épaules des Dieux.





NANA-SIRKAR  
 SES 40 ÉPOUSES N'ONT  
 PAS VOULU  
 LUI SURVIVRE

*Quarante femmes brûlées vives.  
 Ce qui arriverait infailliblement si le lecteur  
 commettait la moindre indiscretion.*

Terrible émotion dans la foule ; quelques-uns ne virent dans l'acte des fakirs qu'un trait de folie religieuse, mais la plupart crièrent au sacrilège et proférèrent des menaces effroyables contre les profanateurs du char sacré.

Le char avançait toujours et suivait l'esplanade dans la direction du palais du radjah Nana-Sirkar. Farandoul était prévenu, l'interprète l'avait averti que le char de Chattiram devait faire une visite au vieux radjah, aussi comptait-il

profiter du brouhaha de l'arrivée au palais pour sauter en bas du char et s'esquiver incognito.

Tenter de décrire le palais de Nana-Sirkar serait inutile ; ces palais féeriques ne se décrivent pas ; le peintre ébloui peut en tracer une esquisse, mais la plume impuissante ne peut que noter les principales beautés : façades étincelantes découpées à jour, colonnades aériennes, balcons surchargés de sculptures, fenêtres miraculeuses, toits hérissés de mille pointes et clochetons à jour ! A l'entrée du palais de Kifir, devant une muraille couronnée de créneaux fantastiquement découpés, une porte très ornementée était toute grande ouverte pour livrer passage au char.

Farandoul, dominant toute la foule, embrassa d'un coup d'œil une scène étrange et grandiose.

Dans la grande cour du palais, les gardes du radjah formaient la haie jusque devant la colonnade centrale où se tenaient les dignitaires de la cour ; tout au fond, derrière une balustrade, apparaissait la tête blanche de Nana-Sirkar immobile sur un divan, au milieu de ses quarante femmes.

Le char passant rapidement sur le front des troupes vint s'arrêter juste devant la balustrade, à vingt mètres du radjah. Tous les yeux étaient fixés avec étonnement sur les faux fakirs qui n'avaient trouvé aucune occasion pour s'esquiver.

Entré derrière le char avec la foule, l'interprète put se glisser jusqu'à eux.

— Alerte ! alerte ! dit-il, l'aventure fait du bruit, on vocifère contre les fakirs profanateurs du char, il faut décamper.

En effet des cris se faisaient entendre derrière les gardes, on voyait des fanatiques se hisser sur leurs épaules et montrer le poing aux pauvres fakirs.

Parmi ces énergumènes le musicien des bayadères se montrait le plus acharné. Farandoul jeta un rapide regard autour de lui ; deux pelotons de gardes étaient venus sans bruit se ranger derrière les marins ; la retraite était coupée, il fallait faire bonne contenance et garder impassiblement son rôle.

Cependant un homme jeune et de figure agréable, debout auprès du radjah, s'était avancé jusqu'à la balustrade pour interroger la troupe des fanatiques. Ses officiers lui avaient amené le musicien des bayadères, toujours gesticulant. Au grand étonnement de Farandoul, une longue conversation commença entre le grand personnage et l'humble musicien presque sur le pied de l'égalité. Le musicien avait bien commencé par des marques d'humilité apparente, mais peu à peu les têtes s'étaient rapprochées et la conversation avait continué à voix basse !



— Le musicien des bayadères! murmura Mandibul, diable! diable! Ventre de phoque!

Farandoul parut frappé d'une idée soudaine.

— Mandibul! Mandibul! vous avez cause avec les bayadères! fatale imprudence! Vous n'êtes pas assez impassible pour un fakir... attendons-nous à tout! nous sommes découverts!

— Le grand personnage qui cause avec le musicien, dit tout bas l'interprète, est le jaghirdar Rundjet, le premier ministre du vieux Nana-Sirkar, que vous voyez là-bas au milieu de ses femmes.

— Mais il ne bouge pas?

— Le radjah ne sort plus depuis longtemps de son palais, il a plus de quatre-vingt-dix ans, sa longévité surprend tout le monde à Kifir, mais vous comprenez que ses quarante femmes ont un intérêt sérieux à conserver sa santé, il s'agit pour elles d'éviter le *sutty*, c'est-à-dire, d'être brûlées avec lui le jour de ses funérailles.

— L'usage de brûler les veuves s'est conservé à Kifir?

— Comment donc! cela se fait encore dans les possessions anglaises, à plus forte raison ici! A Kifir pas une veuve de la bonne société ne manquerait à la coutume, et les femmes du radjah, tenues par leur haute position de donner l'exemple, moins que personne; d'ailleurs, pour elles, le sacrifice ne serait point facultatif, il serait forcé!...

— Je ne voudrais pas être à leur place, le radjah est bien vieux.

— Bah! avec des soins! moi je trouve cet usage excellent pour les maris.

— Attention, dit Farandoul, voici le jaghirdar Rundjet qui vient à nous!... gare, il n'a pas une bonne figure, vous tâcherez de lui expliquer notre situation de fakirs privés de la parole par un vœu...

Le jaghirdar Rundjet, après sa conversation avec le musicien, avait été conférer avec le groupe du radjah et de ses épouses; maintenant la mine sévère et le sourcil froncé, il s'avançait du côté des faux fakirs.

Le cercle des gardes s'était resserré derrière eux, il fallait, bon gré mal gré, affronter le jaghirdar.



Le jaghirdar.

Debout sur la balustrade, à deux pas de Farandoul, il regarda fixement les faux fakirs les uns après les autres sans prononcer une parole, puis il fit aux officiers de grands signes ordonnant de serrer encore les rangs.

— Cela va mal ! murmura Mandibul, ô bayadère perfide !

Le jaghirdar prit enfin la parole en anglais :

— Vous connaissiez, Européens, les défenses faites par le radjah de Kifir, puisque vous avez pris des déguisements pour vous introduire dans la ville sainte, aux jours des solennelles cérémonies de Chattiram ! Vous saviez donc à quoi vous vous exposiez si vous étiez découverts.

— Puissant jaghirdar ! dit humblement l'interprète, ces hommes ne sont pas des Européens, ce sont de saints anachorètes de mon pays, des fakirs venus à Kifir dans une pensée religieuse.

— Silence... tu es le complice de ces hommes et tu subiras leur sort. Vous êtes sous la main du puissant radjah que vous avez bravé en vous présentant insolemment à Kifir ! Pour ce seul erime, vous mériteriez déjà la mort ; mais ce n'est pas tout : vous avez poussé l'audace jusqu'à profaner nos temples par votre présence, jusqu'à toucher de vos mains impures le char sacré de Chattiram, jusqu'à poser le pied sur les statues vénérées de Civa, de Wichnou, d'Hanouman et de Kali... Tout cela ne peut se payer que par des supplices terribles !... Nana-Sirkar, le radjah de Kirfir, vous condamne à mourir dans de longs tourments... Donc, écoutez votre sentence : le radjah Nana-Sirkar l'a ordonné, vous allez être conduits à la grande pagode de Chattiram, et là sur le péristyle qui domine Kifir, à la vue de tous les fidèles que vous avez indignés par vos profanations, vous serez écorchés vivants avec une sage lenteur, de façon telle que votre supplice dure jusqu'à la fin des fêtes, c'est-à-dire pendant trois jours ! Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?

— Pas à vous, trop aimable jaghirdar, mais au radjah lui-même ! répondit Farandoul, qui pendant tout le discours de Rundjet n'avait pas cessé de tenir les yeux sur le vieux radjah toujours immobile sur ses coussins.

Et avant que le jaghirdar Rundjet pût s'y opposer, Farandoul franchit la balustrade d'un bond qui témoignait en faveur de l'habileté des singes ses professeurs. — Il tomba sur ses pieds à dix pas derrière Rundjet et fut en trois enjambées devant le radjah au milieu des femmes de Nana-Sirkar épouvantées de son audace ; malgré leurs cris et les coups distribués par les porteuses d'éventails et de parasols, l'audacieux Farandoul posa la main sur l'épaule du radjah sans que celui-ci daignât remuer la tête ou froncer





*Les femmes de Nana-Sirkar, épouvantées de son audace...*

ses blancs sourcils! étrange! étrange! Impassible dans la majesté de sa longue barbe blanche, le vieux Nana-Sirkar n'avait pas bougé, son aigrette de diamants n'avait même pas oscillé; ses sabres et ses poignards enrichis de perles fines n'étaient pas sortis de sa ceinture...

L'audacieux Farandoul, sans souci de la majesté royale, osa porter la main sur l'auguste barbe elle-même et la tirer sans égards! pas un muscle ne tressaillit dans la figure du radjah, ses fauves prunelles ne bronchèrent pas...

Enfin le terrible Farandoul ne se borna pas à ces seules atteintes à la dignité de leur seigneur et maître, il posa le coude sur la tête du radjah et la fit se courber sur sa poitrine.

Les femmes du radjah se tordaient les mains, leur secret était découvert!

Le radjah Nana-Sirkar, dont tout Kifir admirait la longévité, était un radjah empaillé !!!...

Nana-Sirkar était mort depuis douze ans! depuis douze ans le royaume de Kifir était gouverné par un radjah embaumé! depuis douze ans personne ne s'en était aperçu ! il avait fallu l'œil perçant de Farandoul pour découvrir la fraude; depuis son arrivée devant la balustrade l'immobilité du vieux radjah l'avait frappé, il avait observé, et il avait découvert.

Comment peindre l'effarement des femmes du radjah et leur épouvante devant Farandoul menaçant ?

— Le radjah de Kifir avait des intentions cruelles! s'écria Farandoul d'une voix stridente.

— Silence! ne nous perdez pas, murmura le jaghirdar Rundjet en pressant ses mains, vous ne serez pas écorché..., je vous le promets!

— J'y compte bien, reprit Farandoul, savez-vous bien que vous risquez en ce moment de l'être autant que nous et que ces dames frisent le bûcher des veuves!

— Taisez-vous, au nom de Brahma! et faisons un pacte, je vous sauve, ne nous perdez pas!

— Faites d'abord avancer mes amis, faites repartir le char de Chattiram et nous causerons tranquillement.

Le jaghirdar obéit. Il s'avança vers la balustrade et fit un signe bienveillant aux faux fakirs. Les brahmanes étonnés regardèrent le jaghirdar, celui-ci leur déclara que le radjah Nana-Sirkar venait de reconnaître la haute sainteté des fakirs et les prenait sous sa protection; les prêtres n'en demandèrent pas davantage et firent signe à la procession de se remettre en marche. Quant aux fanatiques qui se permettaient de murmurer, les soldats tombèrent dessus à coups de manche de piques et les dispersèrent avec rapidité. Le musicien auteur de tout le tumulte avait disparu sans attendre la distribution.

L'ordre étant rétabli, le jaghirdar fit gracieusement signe à Mandibul et aux marins de franchir la balustrade pour venir présenter leurs hommages au radjah.

Les marins n'avaient fait qu'entrevoir la scène qui venait de se passer, les femmes du radjah s'étant efforcées avec leurs parasols et leurs éventails de la cacher aux yeux des grands dignitaires de la cour rangés à quelque distance.

Farandoul mit en deux mots ses amis au courant de la situation ; condamnés par le cruel radjah Nana-Sirkar à être écorchés d'une façon délicate trois jours durant, sa découverte leur sauvait la vie. Au lieu de se trouver dans un cruel péril, c'était eux maintenant qui tenaient, comme une épée de Damoclès, la terrible révélation suspendue sur la tête de leurs ennemis !

Charmantes en vérité les quarante femmes de Nana-Sirkar et rehaussant encore leur éclatante beauté par des raffinements de coquetterie hindoue. Des bagues et de la bijouterie fine ornaient leurs narines, leurs fronts et le tour de leurs yeux étaient dorés ou argentés, des bracelets entouraient leurs bras et leurs jambes.



*Mort de Nana-Sirkar - douze ans auparavant.*

Mandibul en contemplation devant le pauvre Nana-Sirkar avait perdu toute gravité dans le groupe soigneusement fermé par les quarante veuves.

— Empaillé ! empaillé ! murmurait-il, quelle imagination chez ces femmes de l'extrême Orient !

— Chut ! chut ! gémit le jaghirdar ! songez qu'il y va de notre existence à tous, la vôtre et celles des charmantes veuves du radjah Nana-Sirkar...

— Vous avez raison, la chose est sérieuse, ces dames seraient condamnées à monter sur le bûcher si l'on s'en apercevait, et nous serions... la chose est



sérieuse en effet! mais combien y a-t-il de temps que le trône de Kifir est occupé par un radjah si extraordinaire?

— Je vais tout vous dire! C'était il y a douze ans; Nana-Sirkar déjà très vieux alors,— d'ailleurs il n'a pas vieilli,—venait d'épouser vingt jeunes et charmantes femmes pour ajouter ce nouveau lustre à celui des vingt autres épouses qui brillaient déjà dans son harem comme une rivière étincelante de diamants, ou comme une immense constellation d'étoiles dans le firmament! cela faisait quarante perles dans l'écrin du radjah, quarante roses, quarante....

— Oui, oui, parfait! vous êtes un admirateur de l'éclat des perles et du parfum des roses, je commence à comprendre.

— Donc, le soir même de ses noces, Nana-Sirkar eut un accès de colère épouvantable en me voyant, moi jaghardar Rundjet de Ghapol, son premier ministre, déposer un baiser respectueux sur la main de l'une des nouvelles épouses. Nana-Sirkar sursauta, pâlit, rougit, rugit, saisit son sabre et... tomba raide sur le sol, étouffé par cette colère inconsidérée. Les quarante épouses du radjah étaient accourues éplorées. Elles étaient veuves, il allait falloir, à la fleur de l'âge, suivre les funérailles de leur auguste époux et monter sur le bûcher des *Sutties*! Cruelle perspective! Vilaine cérémonie!... un éclair de génie me passa dans la tête, personne de la cour autre que moi et les augustes veuves ne connaissait le fatal événement, je résolus de les sauver et fis transporter le corps dans une chambre reculée. Les quarante veuves s'enfermèrent aussitôt et la fête continua sans le radjah que l'on croyait rentré dans le harem... Le lendemain et jours suivants le radjah ne se montra point, car, pendant ce temps, je le faisais embaumer par des artistes habiles que, dans la crainte des indiscretions, j'eus soin de faire décapiter après leur besogne faite. Quand il fut présentable, je l'habillai moi-même de ses plus somptueux vêtements et j'appelai les augustes veuves... elles furent frappées d'admiration, le radjah était parfait! un mécanisme ingénieux lui faisait de temps en temps remuer la tête et rouler les yeux, à dix pas l'illusion était complète. Dans un *Durbar* ou assemblée générale, le radjah fut présenté à la cour, à distance respectueuse et entouré de ses femmes occupées autour de lui à balancer de longs éventails de plumes; je lus aux grands dignitaires une lettre du radjah annonçant son intention de soulager sa vieillesse en se débarrassant sur moi du fardeau des affaires. Le radjah faisant de temps en temps des signes d'aquiescement au moyen de petites secousses données à mon mécanisme, les grands dignitaires se con-





MOTENS DE TRANSPORT CHINOIS. — BROUETTES A VOILES.



fondirent en marques d'approbation et levèrent le *Durbar* sans rien soupçonner.

— Et depuis ce temps, demanda Farandoul, personne n'a rien vu ?

— Mais non, nos précautions étaient si bien prises ! je continue à gouverner pour le compte du vieux radjah Nana-Sirkar, dont toute l'Inde admire la longévité, je le montre au peuple une ou deux fois par an, aux grandes occasions, et cela suffit ; le reste du temps, le terrible radjah demeure enfermé dans une armoire secrète dont moi seul possède la clef et ainsi nous sommes tranquilles !

— Agréez le témoignage de toute notre admiration, ingénieux jaghirdar,



*Remontage du radjah.*

vous la méritez ! vous avez sauvé la vie à quarante dames charmantes ! vous mériteriez une médaille !

— Vous êtes trop aimable !

— Non, non, je suis juste ! je suis heureux, doublement heureux, de m'être aperçu de la chose, cela me permet d'admirer de près les quarante perles de l'écrin de Nana-Sirkar, les roses épanouies du jardin de Kifir, et cela nous sauve la vie à mes amis et à moi, car enfin trois jours d'écorchage, aussi délicat qu'il soit, ne doivent guère laisser d'espoir ! Voyons dites-moi, pourquoi diable le radjah de Kifir avait-il des intentions si cruelles à notre égard ?

— Ceci est une autre affaire... Vous venez pour enlever notre éléphant blanc, l'ancien éléphant du roi de Siam, n'est-ce pas ?



— Oui, mais comment le savez-vous ?

— M'avez-vous vu parler au musicien des bayadères ? c'est lui qui me l'a dit, c'est lui qui m'a révélé le secret de vos déguisements ! il connaît tous vos plans, il est au courant de votre projet d'enlever l'éléphant pour le reconduire au roi de Siam, il a juré de vous en empêcher.

— Mais quel est ce musicien ?... quel intérêt a-t-il ?

— Ce musicien est un faux musicien, c'est le chef des pirates siamois qui m'ont vendu l'éléphant blanc ! ayant reçu les quatre millions, prix de la vente, il a loyalement tenu à nous avertir du péril couru par notre achat.

Farandoul abimé dans de profondes réflexions en sortit bientôt.

— Terminons rapidement, dit-il, nous sommes tous ici dans le plus grand danger, mes amis et moi nous courons le risque d'être écorchés vifs, d'un autre côté vous avez à craindre une décapitation plus rapide mais non moins désagréable et les veuves de Nana-Sirkar devraient se résoudre au sacrifice si la fraude était découverte. Nous nous donnons la vie les uns aux autres, vous me faites grâce de notre supplice et nous vous épargnons le glaive et le bûcher en gardant le silence, donnant, donnant ! Mais je n'ai pas la fatuité de trouver la balance égale entre nos dix-huit figures masculines plus ou moins avenantes et les quarante séduisantes veuves du radjah....

— Une académie de roses... épanouies, fit Mandibul avec un sourire pour les dames.

— Non ! la précieuse existence d'une seule de ces charmantes veuves vaudrait toutes les nôtres, en conséquence comme elles sont quarante à qui nous sauvons la vie, nous ne pouvons nous contenter de dix-huit grâces, il nous faut autre chose...

— Que voulez-vous dire ? s'écria le jaghirdar inquiet, vous voulez quoi ? dites-le, vous m'épouvantez, quelques-unes des veuves de Nana-Sirkar peut-être... ou quelques millions, je dois vous prévenir que les coffres de l'État sont presque à sec... un radjah qui possède quarante femmes ne peut manquer d'avoir bien des frais...

— Rassurez-vous, ce que je veux, c'est l'éléphant blanc du roi de Siam !

— Mais il est bien à nous, nous l'avons payé ! les brahmanes de la pagode de Chattiram ne voudront plus le laisser partir...

— Je ne reprends l'éléphant blanc que pour le rendre à son légitime propriétaire, cela doit faire taire toutes les hésitations d'un homme aussi scrupuleux que vous. Voyons, je ne vous demande que de nous le laisser

enlever, je vous promets alors un silence éternel sur les causes de la longévité exceptionnelle dont le radjah Nana-Sirkar a le bonheur de jouir. Nous nous contenterons d'effleurer de nos lèvres les mains des quarante veuves non brûlées de Kifir! Est-ce entendu?



— Allons, c'est entendu, fit le jaghirdar, vous aurez votre éléphant blanc, c'est quatre millions de perdus pour moi.

*La préférée.*

— Bah, le radjah édictera quelque nouvel impôt, vous les rattraperez. Donc ce soir, à la tombée de la nuit, vous nous guiderez jusqu'à la pagode de Chattiram, vous nous aiderez à tromper la surveillance des brahmanes, et nous nous séparerons bons amis.

Pendant la fin de cette scène, les rideaux fermant la colonnade



*Quelques veuves de Nana-Sirkar (croquis d'après nature).*

avaient complètement isolé des gens de la cour le groupe formé par nos amis et les veuves du radjah! Nana-Sirkar, auguste et impassible, avait été conduit au fond de la salle et assis sur son trône.

Quand tout fut bien arrêté entre les marins et le jaghirdar, celui-ci leur demanda quelques instants pour recevoir, avec son auguste maître, les ambassadeurs des maharadjahs de Baroda, d'Oudeipoor, de Mysore et le chargé d'affaires de l'Angleterre, seul Européen admis à Kifir. Aussitôt

débarrassé de cette ennuyeuse cérémonie, il serait tout à eux pour discuter les moyens d'enlever l'éléphant blanc avec le moins de risques possible.

Farandoul fit quelques objections.

— Comment ! dit-il, vous avez l'imprudence de recevoir l'ambassadeur anglais ! mais s'il s'apercevait de la fraude ?...

— Ne craignez rien ! depuis douze ans, il a tous les trois mois des entrevues avec le vieux Nana-Sirkar, il discute longuement avec lui sur des questions épineuses. Nana-Sirkar lui répond par l'organe de son fidèle ministre Rundjet, il débat des alliances, conclut des traités, et jamais l'ambassadeur anglais ne s'est aperçu de rien.

— Vous me rassurez... Vous comprenez, maintenant que j'ai eu le bonheur de faire votre connaissance et celle des charmantes veuves du radjah, je ne voudrais pas qu'il vous arrivât malheur.

— Soyez tranquille.

En effet tout se passa bien, les faux fakirs dissimulés dans l'ombre des rideaux purent assister à la séance. Les hauts dignitaires entrés les premiers prirent place, en deux groupes, à vingt mètres du trône de Nana-Sirkar et l'on introduisit les ambassadeurs.

Magnifiquement vêtus, ruisselants de pierreries, les ambassadeurs des maharadjahs s'étaient arrêtés à distance respectueuse du trône de Nana-Sirkar, l'habit rouge du chargé d'affaires britannique vint bientôt se joindre à eux. Chaque ambassadeur, après s'être incliné devant l'impassible radjah, tira un rouleau de papier de sa poche et lut un long et pompeux discours. Sur les marches du trône du radjah, ses quarante épouses, habilement disposées pour jeter de l'ombre sur sa personne, agitaient des éventails de plumes de paon, à manches dorés longs de deux mètres.

— Pas mal, pas mal ! murmurait Mandibul, je crois le radjah de Kifir destiné à étonner encore longtemps le monde par son obstination à rester sur cette terre.

Les discours étant terminés, le jaghirdar Rundjet sembla consulter un instant l'auguste barbe blanche et descendit ensuite les marches du trône pour répondre aux ambassadeurs.

Une demi-heure après, l'assemblée se séparait avec des genuflexions infinies devant le radjah.

Le flot des grands seigneurs écoulé sous les portiques, les augustes veuves rentrèrent dans leurs appartements avec le jaghirdar et nos amis.

— En voilà encore pour trois mois ! murmura Rundjet en serrant



le radjah empaillé dans l'armoire secrète; maintenant, revenons à l'éléphant blanc... c'est donc cette nuit que vous l'enlevez !

— Cette nuit même ! dit Farandoul, sans aucun retard, car nous pourrions nous laisser devancer par d'autres. Vous ignorez peut-être que l'éléphant blanc acheté par vous l'avait été précédemment par l'empereur des Birmans et revolé une belle nuit aux Birmans probablement par le vendeur, le chef des pirates siamois.



*En soirée.*

— Je vous comprends ! Il est quatre heures, nous ne pouvons rien faire avant la tombée de la nuit, attendons patiemment et...

Le jaghirdar s'arrêta, prêtant l'oreille à une rumeur qui venait d'éclater dans le palais.

— Qu'est-ce que cela ? dit-il, on crie dans le palais... on court...

Il allait sortir pour s'informer lorsque devant son appel, un officier entra précipitamment dans la salle.

— Jaghirdar... fit l'officier haletant, un événement terrible vient de troubler les fêtes, la pagode de Chattiram...

— Oh ! fit Farandoul se levant brusquement à ce mot qu'il comprenait.

— L'éléphant blanc ? fit le jaghirdar.

— L'éléphant blanc a été enlevé !

— Courez ! s'écria le jaghirdar, réunissez toutes les troupes, lancez des pelotons de cavalerie dans toutes les directions, fouillez toutes les gorges des montagnes, battez toutes les routes, il nous faut les voleurs pour leur faire subir un châtement exemplaire... allez !

— Volé, encore une fois ! s'écria Farandoul ; ce faux musicien, ce pirate est un homme très fort ! voyant avorter la petite machination qui devait aboutir à notre écorchage, il s'est douté que nous irions dès cette nuit à Chattiram et il nous a devancés... c'est un homme très fort décidément ; il y a plaisir à lutter avec lui, il triomphe pour le moment ; mais patience, nous le rattrapons ! Nous allons vous quitter, jaghirdar, et nous lancer sur ses traces ; j'ai promis à S. M. le roi de Siam de lui ramener son éléphant, je lui rapporterai le voleur par-dessus le marché, je le jure ! A nous deux, faux musicien ! à nous deux, pirate ! Une chose m'intrigue, où diable ai-je vu sa figure ?

— Attendez les premiers renseignements de mes batteurs d'estrade, reprit le jaghirdar, de cette façon vous vous lancerez sur une piste sûre. D'ailleurs vous ne pouvez quitter le palais avant la nuit.

Les premiers rapports ne se firent pas longtemps attendre, bientôt on sut à n'en pas douter que les voleurs avaient pris la direction du nord-est. Leur passage avait été signalé dans un petit village sur la route de Luknow, mais à partir de là, leur trace se perdait dans l'épaisseur des jungles.

— Je m'en doutais ! s'écria Farandoul, ils vont droit à l'Hymalaya, ils vont en Chine. Bien, c'est là que nous les retrouverons. Allons reprendre nos éléphants et dépouiller nos haillons de fakirs... en route !

Le jaghirdar et les veuves de Nana-Sirkar se levèrent pour faire leurs adieux aux marins. Farandoul et Mandibul furent accablés de témoignages d'amitié ; on essaya de les retenir par l'offre de belles positions à la cour ou dans l'armée, puis sur leur refus gracieux mais ferme, on leur fit encore jurer sur Brahma, sur Wichnou et sur Civa de ne jamais révéler au monde les causes de la longévité du radjah de Kifir.

Tous les marins jurèrent. Tous ont tenu leurs serments, car aujourd'hui encore à X... les quarante veuves du radjah vivent en toute tranquillité. Le vieux Nana-Sirkar bientôt centenaire ne change pas ; tous les trois mois le jaghirdar le tire de l'armoire secrète et le montre à la cour.





## IV

A travers le Thibet.

Singulière demande en mariage. — Arrivée en Chine.

Voyage agréable en brouettes  
à voile et défaite de l'armée chinoise.

Suivre une piste dans la jungle épaisse était une  
entreprise peu facile; les voleurs de l'éléphant blanc,  
se lançant à corps perdu dans  
ce désert peuplé de tigres, se  
savaient à peu près introu-  
vables.

Aussi Farandoul  
n'avait-il aucune-



*Distractions dans les jungles.*

ment l'espoir de les rattraper dans la jungle; tout ce qu'il  
demandait c'était de ne pas perdre cette trace légère et de ne pas  
s'égarer sur la route des montagnes. L'énorme chaîne de l'Himalaya, se



dressant comme une muraille entre l'Inde et la Chine, offre peu d'ouvertures pour passer de l'une dans l'autre de ces contrées; il ne fallait pas manquer de suivre la même passe que les voleurs de l'éléphant pour tomber derrière eux dans la même province.

En arrivant aux premiers chaînons de l'Himalaya, les éléphants des marins n'en pouvaient plus; outre les fatigues, la route avait présenté bien des dangers, il avait fallu subir l'assaut d'une bande de tigres affamés, et les pauvres éléphants ne s'en étaient pas tirés sans de cruelles blessures. Les pirates, marchant droit devant eux, avaient gagné une avance de trois jours sur les marins; ce fut avec beaucoup de peine que Farandoul tira des renseignements certains de quelques sauvages, habitants des antiques rochers, berceau de nos pères.

L'éléphant blanc, conduit par une troupe d'hommes à cheval, s'était engagé dans la passe de Bala-tchats qui conduit dans le Thibet. Il ne fallait pas songer pour nos marins à pénétrer dans les montagnes avec leurs éléphants, ils se décidèrent vite à les abandonner pour continuer la route à pied.

Quelle marche! Les pirates se sachant poursuivis, s'étaient jetés dans le chaos de rochers et de précipices au travers duquel circulait l'étroit passage. Les marins, toujours lancés, les dépassèrent et s'aperçurent au sortir de la passe qu'ils avaient perdu la piste.

Il n'y avait pas de doute pour Farandoul, les pirates devaient chercher à vendre leur éléphant blanc, soit au grand Lama dans son palais de L'hassa, la capitale du Thibet, ou bien aux couvents de Lamas, fabuleusement riches, de la grande île du lac Palté, *le lac étendu des turquoises*. Aussi abandonnant la poursuite directe, impraticable dans les montagnes, descendit-il dans le Thibet pour aller se placer sur les bords du Dzang-lei-tchou, nom thibétain du Brahma-poutra, à cheval sur les deux routes du lac et de la ville.

Mais il avait affaire à forte partie. Les pirates avaient détaché des éclaireurs en avant; voyant leurs ennemis en bonne position pour les saisir au passage, ils renoncèrent à toute idée de vendre l'éléphant au Daï Lama et se dirigèrent à marches forcées vers la Chine proprement dite.

Les marins campés sur les bords du fleuve étudiaient ce pays si peu connu. Ils trouvèrent là, à l'état d'institution, une coutume qui les étonna beaucoup. Voici à quelle occasion eut lieu cette découverte: non loin de leur campement s'élevait un gros village avec lequel on vivait en bons rapports; un beau jour une cavalcade brillante sortit de ce village et se dirigea vers le

camp des marins. En tête marchait une superbe jeune fille à côté d'un vieux chef aussi blanc que la tête du Gaurisankar, le plus haut pic du pays.

Farandoul et Mandibul les reçurent avec une politesse exquise et leur demandèrent ce qu'ils désiraient. On eut beaucoup de peine à s'entendre, l'interprète siamois connaissait très-peu la langue; enfin on se comprit.

Le vieux chef venait au nom de sa fille demander pour elle les mains de Farandoul, de Mandibul, des quinze marins et celle de l'interprète lui-même!

— Comment! tous?... pour elle seule?...

Le vieux chef fit un signe de tête affirmatif, puis voyant l'étonnement des étrangers, il leur apprit que tout au contraire des pays turcs, où les hommes possèdent un nombre indéfini d'épouses, les femmes, dans le Thibet, pouvaient avoir plusieurs maris, et qu'en conséquence sa fille, éprise de la belle prestance des étrangers, demandait à les épouser tous.

La demande était excessivement flatteuse. Farandoul le déclara au vieux chef, mais il ne crut pas devoir accepter la proposition; il fit au nom de tous ses excuses à la jeune fille, qui fronçait les sourcils et paraissait fortement contrariée.

Sans mot dire, le vieux chef et sa troupe quittèrent le campement. Trabadec courut après eux et proposa en bas-breton que, par ses affinités avec le sanscrit les Thibétains comprirent, de revenir l'année suivante offrir sa main et son cœur.

— Seul? demanda la jeune fille.

Trabadec l'entendait bien ainsi; la brune Thibétaine, humiliée, lui tourna le dos. Encore une occasion de manquée pour le pauvre Trabadec!

Cependant, quelques jours après cette originale demande en mariage, Farandoul ne voyant pas venir les pirates, commença à craindre qu'ils n'eussent changé d'idée. Mandibul et quatre hommes lancés en éclaireurs battirent toutes les routes pendant huit jours sans découvrir aucune trace.

A leur retour, Farandoul n'hésita pas, il leva le camp et s'enfonça directement dans le Katzi pour passer dans les provinces chinoises par le Mimiats, entre la chaîne de Baigau-Kharat et les monts du Khangau.



*Demanae en mariage.*

Là encore surgirent des difficultés terribles. Par suite du manque absolu de fourrage, les chevaux achetés dans le Thibet périrent tous, et après un mois de fatigues, après avoir supporté quelques attaques des bandes de *Sipan*, brigands thibétains très redoutés, les marins arrivèrent démontés dans la province chinoise de Sou-tchouan ou des Quatre-Vallées.

Il s'agissait d'avancer le plus rapidement possible, car l'interprète, dans ses conversations avec les Chinois rencontrés en route, avait appris le passage de l'éléphant blanc, quinze jours auparavant, à Tching-Tou, capitale de la province.

Comment faire? Dans ce coin éloigné de l'immensité qui s'appelle la Chine, le cheval était inconnu, c'est à peine si de mémoire de Chinois on se souvenait d'avoir vu jadis quelques mandarins montés sur des petits chevaux du Sud. Et pourtant il fallait marcher et regagner l'avance prise par l'éléphant. Avancer à pied était impraticable, on risquerait de perdre tout à fait la piste.

Heureusement, comme nos amis cherchaient un moyen de transport quelconque, Farandoul aperçut un étrange véhicule s'avancer sur une route assez bien entretenue. C'était une brouette, et une brouette à voile! L'esprit imaginaire des Chinois avait trouvé ce moyen de locomotion plus que bizarre; c'était baroque, mais suffisant.

La brouette porte sur une seule roue placée au milieu; le voyageur s'installe sur un des côtés et place ses paquets de l'autre pour faire contrepoids. Un petit mât à l'avant supporte une grande voile qui s'enfle au souffle de la brise et triple la vitesse. Mais, comme condition première, il faut de la brise.

Heureusement pour les brouettes, sur ce haut plateau dépourvu de chevaux, la brise souffle presque constamment et parfois même avec trop de violence. La brouette que nos marins admiraient portait une jeune Chinoise de la classe supérieure, gracieusement assise, l'éventail à la main, les jambes allongées sur la planche. Le conducteur, emporté par le vent, courait à perdre haleine. La race de ces cochers de brouettes à voiles est, comme celle des coureurs de l'Inde ou du Japon, parvenue à un développement de poumons extraordinaire; ils peuvent courir pendant six heures sans s'arrêter une seconde et reprendre après un court repos pour six heures encore.

Farandoul loua les services de vingt-cinq brouettes à voile à raison de quarante centimes par jour sans marchander. Sur l'annonce d'un fort pour-





*Navigation sur les routes de terre.*

boire à la fin de leur service, les braves Chinois promirent dévouement et rapidité.

Chacun s'installa sur la sienne comme il l'entendit, avec un poids équivalent de bagages sur le côté, et les armes chargées à portée de la main en cas de mauvaise rencontre; les sept brouettes supplémentaires suivirent comme réserve.

Justement une belle brise s'élevait, les conducteurs hissèrent la voile à la grande joie des marins, qui n'avaient pas navigué depuis longtemps. Hourrah! le vent s'engouffra dans les voiles et les vingt-cinq brouettes partirent avec la rapidité d'une flèche.

Farandoul et Mandibul marchaient de conserve à la tête de l'escadre, étudiant le pays la lorgnette à la main, et discutant sur la route à suivre.

Jusqu'au soir on vogua vent arrière avec la même rapidité. Le lendemain fut aussi bon; mais le troisième jour le vent ayant tourné, il fallut louvoyer



*Un accident.*

nord nord-est et courir des bordées comme en mer pendant une partie de la journée.

Cette navigation sur les routes de terre en brouette à voile ne manquait pas d'agrément; on était un peu plus secoué que sur l'élément humide, mais on devait être, du moins nos marins le pensèrent, à l'abri des redoutables surprises de la vraie navigation. On faisait vingt-cinq lieues par jour en moyenne. Les marins, familiers avec l'usage de la voile, aidaient considérablement à la manœuvre. Pas un pouce de toile n'était perdu, on ne marchait pas, on volait, et souvent lorsque le véhicule était lancé, le conducteur trouvait moyen de s'asseoir pendant quelques minutes sur les brancards.

Pendant huit jours la marche continua tantôt vent arrière et tantôt par bordées. On arriva ainsi en vue de Tching-tou; l'interprète prit langue dans une auberge de la route avant d'entrer ville. Bien en prit à nos amis, car il apprit que le mandarin de la ville, averti sans doute par les voleurs de l'éléphant blanc, n'était pas bien disposé pour les voyageurs; son intention était de les laisser entrer en ville et de les retenir sous une prétexte quelconque.

Quant à l'éléphant, il avait continué sa route. Où allait-il? Prenait-il la direction de Pékin par le Nord en passant par la province de Kan-sou ou de la *Crainte salutaire* et de *Chan-si à l'occident des montagnes*? Descendait-il au Sud pour gagner Canton par le *Yun-nan* ou *Midi nuageux* et le *Kouang-si, l'occident étendu*?

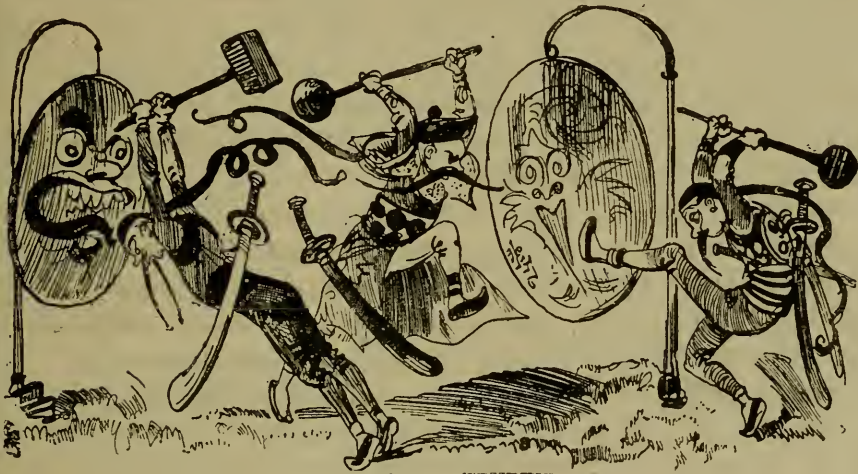
Ou bien, enfin, allait-il vers Nankin par les provinces du centre? Problème! Une précaution du mandarin de Tching-tou fournit la réponse. En tournant autour de la ville à la recherche d'une trace quelconque, nos amis virent que toutes les routes étaient libres, sauf celle de Nankin qu'un peloton de soldats chinois avait la ridicule prétention de garder. C'était celle-là qu'il fallait suivre.

Le poste chinois prit les armes et agita ses boucliers d'une manière effroyable à l'approche des marins; ceux-ci continuèrent d'avancer. Le poste inquiet fit résonner ses gongs sans plus de succès; alors jugeant la défense suffisante, l'officier fit sonner la retraite et la route fut libre.

En trois jours les marins gagnèrent la route du Yang-tsé-kiang, le célèbre fleuve bleu, le Mississippi chinois, qui décrit à travers le céleste empire un cours de 4,200 kilomètres. Le vent soufflant en forte brise enlevait les brouettes à voiles; quelques heures après avoir aperçu le fleuve, le vent se changea en bourrasque et les brouettes volèrent littéralement sans l'aide des conducteurs entraînés malgré eux.

On aurait pu carguer les voiles et attendre la fin de la tempête, mais Farandoul voulut profiter de ce coup de vent pour gagner une douzaine de lieues ; bientôt le tonnerre et la pluie se mirent de la partie. De leurs demeures les habitants des villages riverains voyaient avec épouvante les vingt-cinq brouettes filer comme l'éclair sur la route balayée par l'ouragan.

Ce fut bien pis, en arrivant sur un plateau dépouillé où nul obstacle n'arrêtait les bonds furieux de la tempête ; malgré l'habileté des marins, il y eut un abordage entre trois brouettes. Les voiles crevèrent, une roue fut brisée, une quatrième brouette cherchant à virer de bord pour éviter une nouvelle collision présenta le flanc à la bourrasque et fut en moins d'une



*Le poste fit résonner les gongs.*

seconde jetée dans le fleuve coulant à soixante pieds au-dessous de la route.

On stoppa pour porter secours aux naufragés. C'était le pauvre Tournesol qui prenait ce bain forcé. Ce fut avec beaucoup de peine qu'il regagna la rive avec son conducteur. Quant à la brouette et aux bagages le fleuve les avait engloutis.

A part ce petit accident la journée était bonne, on avait fait trente-cinq lieues et gagné la province de *Kiouei-tcheou*, nom poétique qui signifie *l'arrondissement distingué*.

Pour éviter des accidents dangereux dans l'obscurité, on relâcha de bonne heure dans une auberge des environs de Thoung-ting. Justement l'éléphant blanc, caché par les voleurs sous une couche de vermillon, y avait logé dix jours auparavant ; on était dans la bonne voie !



La tempête avait pris fin quand on se remit en marche le lendemain, mais une bonne brise promettait encore une navigation rapide.

Le pays étant assez peuplé, Farandoul résolut d'éviter toutes les villes et tous les gros bourgs que l'on rencontrerait. Ce fut une sage mesure de précaution, car une certaine agitation se remarquait dans la contrée ; dans les villages on s'attroupait autour des voyageurs sans manifester assez d'étonnement, ce qui semblait indiquer que l'arrivée des Européens était prévue.

A deux journées de Thoung-ting de mauvaises nouvelles attendaient nos amis.

Le gouverneur de la province, et le puissant mandarin du cinquième point cardinal des Chinois, le centre, autrement dit général des provinces centrales, gagnés sans doute par les pirates, avaient convoqué les milices pour barrer le passage « aux barbares ; » le mot barbares s'appliquait évidemment à nos amis. Des proclamations affichées jusque dans les moindres villages décrivaient d'ailleurs avec un grand luxe de détails les hommes barbus de l'Occident, leurs costumes et leurs armes.

Cependant, nonobstant l'hostilité flagrante des habitants, on pu avancer pendant huit jours encore sans se heurter à de véritables obstacles, on rencontra plusieurs bandes de milice, allant sous les ordres de quelques vieux officiers rejoindre l'armée, mais ces braves militaires feignirent de ne pas reconnaître les « barbares » pour n'avoir pas à s'opposer à leur passage.

Les conducteurs des brouettes, sur la promesse d'une haute paye supplémentaire, consentaient à continuer leur service jusqu'au moment où l'on trouverait des chevaux pour toute la troupe. Cependant ils eurent un moment d'hésitation, lorsqu'à Sou-Kiou, première ville de la province de Hou-pé, ils apprirent que l'armée chinoise occupait, à deux lieues plus loin, un passage resserré entre le fleuve bleu et les montagnes Tapaling.

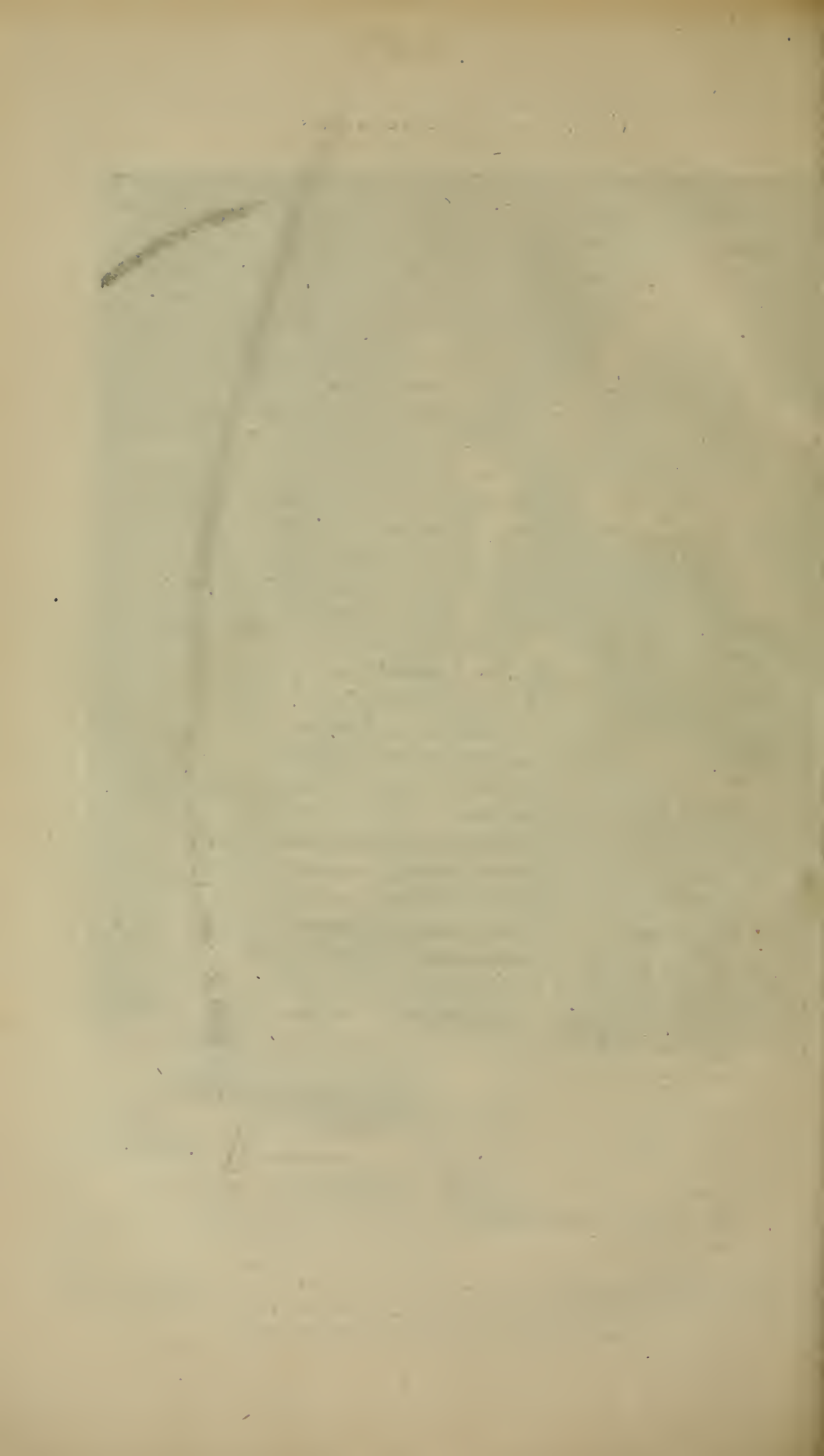
Mandibul, parti en éclaireur avec quatre hommes, dut reconnaître la gravité de la situation.

La milice de trois provinces, des régiments de ligne et un régiment de tigres de guerre de la garde impériale, sous les ordres du mandarin du cinquième point cardinal, vieux général bien connu par ses exploits dans les guerres des taé-pings, se préparaient à recevoir bravement l'attaque des barbares.

Leur position avait été bien choisie : il fallait pour pénétrer dans les provinces centrales faire un long détour par les montagnes et l'affreux désert de Gobi ou bien leur passer sur le corps.



PRÉPARATIFS DE COMBAT DE L'ARMÉE CHINOISE.





L'arrivée des barbares avait été signalée, les avant-postes chinois se jugeant trop exposés s'étaient repliés sur le gros de l'armée. Les milices sur les ailes occupaient une série de petits mamelons arides ; le fond du défilé et la route elle-même étaient gardés par la ligne et les tigres de guerre.

Sou-Kiou était abandonnée par la population. Nos amis trouvèrent les portes ouvertes et gardées seulement par de vieilles paires de bottes suspendues aux mâchicoulis. Farandoul expliqua cet usage à ses hommes : en Chine lorsqu'un mandarin quitte la ville confiée à ses soins, la population, si elle est contente de son administration, lui remet une paire de bottes d'honneur et lui enlève ses vieilles, pour les suspendre en témoignage solennel au-dessus de la principale porte.

Nos amis profitèrent de la solitude de la ville pour se préparer par un bon repas et une bonne sieste à affronter l'armée chinoise. Les conducteurs de brouettes ne voulant pas se risquer, on les grisa, on leur promit encore un supplément de solde mirifique et enfin, pour calmer leurs angoisses, on s'occupa de les mettre à l'épreuve des balles et des flèches par un blindage formé de quatre grands boucliers attachés par devant, par derrière et sur les côtés.



Un conducteur de brouettes.



Aut. e conducteur

Quand tout fut prêt, profitant de l'accès de bravoure des conducteurs, on monta en brouette, on hissa les voiles et l'on partit rapidement sous l'impulsion d'une belle brise.

A deux kilomètres de Sou-Kiou, un bruit infernal frappa les oreilles des marins, c'était l'armée chinoise qui se mettait en train pour l'attaque attendue. Il fallut un peu plus d'un quart d'heure pour arriver en vue de l'ennemi. Sur les hauteurs, les Chinois de la milice frappaient avec rage sur leurs boucliers, brandissaient des sabres terribles, les gongs et les tams-tams résonnaient comme le tonnerre ; aux postes avancés les tigres de guerre et

les braves de la ligne agitaient des images de dragons flamboyants et se livraient avec des rugissements à une fantasia terrifiante.

Heureusement les conducteurs de brouettes sous leur blindage ne pouvaient guère apercevoir toutes ces choses, sans quoi le cœur leur eût peut-être manqué; la brise soufflait, on allait comme l'éclair, les marins préparaient leurs armes, haches et revolvers.

— En avant! cria Farandoul quand on fut à cent mètres de l'ennemi.

Les soldats de la ligne armés de leurs fusils à rouet attisaient depuis une demi-heure la flamme de leur mèche — Le moment était venu.

— Feu! crièrent les officiers.

Les rouets grincèrent, tournèrent enfin, les mèches s'abattirent et pan! pan! pan! les détonations éclatèrent — mais les brouettes étaient passées et déjà les marins étaient aux prises avec les tigres de guerre de la garde.

Le mandarin du cinquième point cardinal était là excitant les tigres au carnage. Quelle mêlée! lancées avec violence, les brouettes à voiles avaient enfoncé les premiers-rangs et traversaient le régiment de part en part. Nos amis debout sur la brouette abattaient, à coups de hache, les sabres, les piques, et les lances à six pointes des braves tigres. Ils n'avaient qu'à suivre le sillon que Farandoul et Mandibul traçaient dans les rangs chinois; le conducteur de Mandibul, saisi par les piques recourbées, était tombé au pouvoir des tigres, mais Tournesol avait pu le recueillir et le jeter sur sa brouette à peu près sauf.

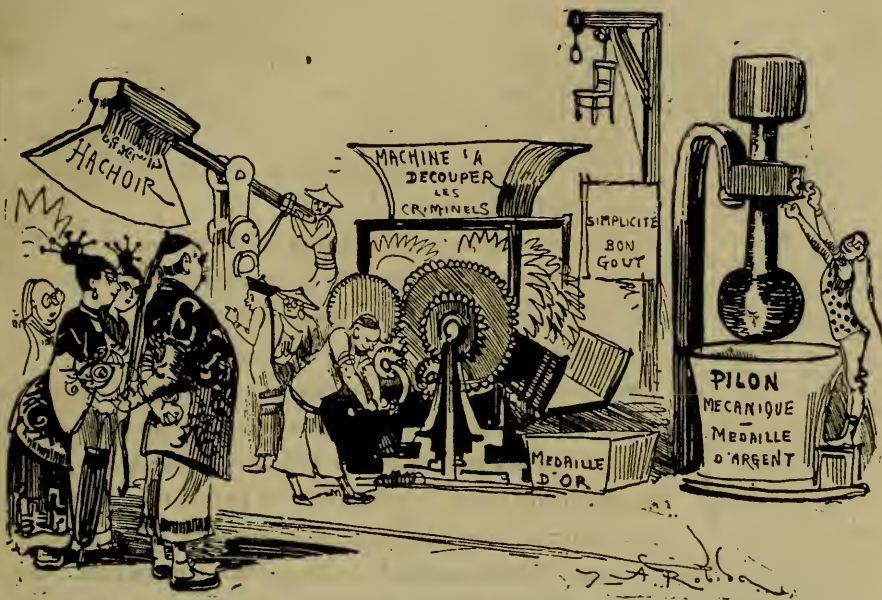
Le mandarin du cinquième point cardinal voyant les choses tourner mal pour les tigres de guerre fit sonner le ralliement et lança à la rescousse les braves de la ligne pour essayer de la fusillade en flanc et par derrière.

Planter les piques en terre, charger, amorcer, appuyer les arquebuses, allumer la mèche, souffler et faire tourner le rouet, tout cela fut pour les braves de la ligne l'affaire d'un moment qui dura sept minutes!

— Feu! feu! cria le mandarin en agitant ses sabres.

Trop tard! les brouettes étaient hors de portée, une balle perdue vint seule frapper le dernier conducteur dans le bouclier qui protégeait son dos.

Le passage était forcé! l'armée chinoise en arrière continuait d'agiter ses boucliers et de battre ses gongs; les braves de la ligne exécutaient encore quelques décharges sur la route et les tigres de guerre pansaient leurs blessures. Le mandarin du cinquième point cardinal considérant qu'après tout il était resté maître du champ de bataille se hâta d'expédier une dépêche triomphante à Pékin.



Concours de bourreaux. — Exposition des projets.

## V

Comment les marins cassèrent par imprudence la tour de porcelaine de Nanking.

Concours régional de bourreaux.

Le supplice des quatre-vingt-dix-huit mille morosiaux !

Les cangues des condamnés.

La nouvelle de l'extermination des barbares par le mandarin du cinquième point cardinal ayant circulé en Chine, le voyage de nos amis ne fut plus troublé par aucun incident. Ils descendirent tranquillement les rives du fleuve Bleu sur la piste de l'éléphant blanc, bien facile à suivre, car les pirates croyant, comme tout le monde, les marins exterminés par les tigres de guerre, ne se gênaient plus maintenant. Le pays possédait des chevaux, mais comme les brouettes à voiles avaient fait leurs preuves, on préféra continuer la route sur ce genre de véhicule tant que le vent ne tournerait pas.

Où gagnait du terrain sur les voleurs de l'éléphant. Ils n'avaient plus que cinq jours d'avance sur les braves marins, encore quelques jours de fatigue et le but était atteint !

— Où vont-ils ? se demandait Farandoul. Aux grands temples de Nankin



sans nul doute pour vendre aux bonzes cet éléphant qui leur a déjà tant rapporté. — Tâchons de les rattraper avant.

Et toujours voguant en brouettes à voiles, nos amis après cinquante-cinq jours de course arrivèrent à quelques lieues de Nankin, avec quelques heures seulement de retard sur les pirates. — Mais, au dernier moment, comme il n'était plus besoin que d'un effort pour toucher au but, le vent sauta brusquement sud-sud-ouest.

En moins d'un quart d'heure le compte des conducteurs de brouettes fut réglé et tous nos amis, pourvus de bons chevaux, purent continuer la route. — Le soir venait. La cavalcade lancée à toute bride dévora le chemin ; l'ardeur fiévreuse qui animait tout le monde fut communiquée aux chevaux par des coups d'éperons persuasifs. Cette course haletante durait depuis deux heures quand tout à coup Farandoul poussa un grand cri.

A moins de cinq cents mètres en avant une masse confuse d'hommes et de chevaux se distinguait à la clarté des premiers rayons de la lune. Cette troupe paraissait arrêtée sur les bords du fleuve.

Farandoul fit signe à ses amis de s'arrêter, les cacha dans un pli de terrain et partit à pied à la découverte, avec l'interprète siamois seulement.

Leur absence fut de courte durée. Cette troupe était bien celle des pirates ; cachés dans les hautes herbes, ils avaient pu s'approcher assez près des bandits, pour entendre leur conversation.

Vainement nos amis s'efforcèrent de percer l'obscurité pour distinguer parmi les chevaux et les tentes l'éléphant tant cherché ; vainement ils firent le tour du bouquet d'arbres abritant les pirates, l'éléphant blanc n'était pas là.

La conversation de deux escogriffes leur apprit la raison de cette absence. Déjà les bandits avaient conclu un marché, l'éléphant venait d'être acheté par les bonzes d'une grande pagode de la rive opposée du fleuve Bleu, et une jonque de la bonzerie était venue en grande cérémonie chercher l'animal sacré, ainsi que le chef des pirates pressé de toucher le prix de la vente.

En effet, Farandoul et l'interprète aperçurent encore les grandes voiles de la jonque à un quart de lieue sur le fleuve. Sans perdre une minute, ils revinrent à l'endroit où les marins les attendaient. — Le plan de Farandoul était simple, il fallait gagner la rive sans être vus, s'emparer de quelques barques et suivre la jonque.

Le fleuve Bleu dans les environs de Nankin n'a pas moins de sept ou

huit kilomètres de largeur ; sur les deux rives, semées de villes et villages très-rapprochés, s'élèvent aussi de nombreuses et riches bonzeries. C'était vers l'une des bonzeries de la rive droite que voguait la jonque de l'éléphant blanc. L'important était de savoir immédiatement laquelle, pour enlever l'animal sacré dans la nuit même, sans laisser aux pirates le temps de recommencer leur manœuvre de Kifir.

Trois grands bateaux découverts dans une petite baie reçurent tous les marins, on mit le cap dans la direction prise par la jonque et bientôt on eut la joie de l'apercevoir. Déjà elle avait parcouru les trois quarts de la traversée, il fallait se hâter !

Une superbe pagode flanquée d'une haute tour de douze à quinze étages s'élevait sur la rive droite, c'était le but du voyage. Les marins virent tout à



*Une... aux... trois..*

coup des signaux s'échanger entre la jonque et la pagode ; toute la rive parut en joie, des fusées éclatèrent en l'air, et l'on vit accourir au loin des centaines de lanternes.

Les marins, harassés, abordèrent enfin non loin de la pagode, ce fut juste à temps pour voir l'éléphant blanc faire processionnellement le tour des bâtiments aux sons d'une musique aussi peu harmonieuse et aussi sacrée que possible ; après des stations devant tous les coins de la bonzerie, l'éléphant toujours avec le même cérémonial fut conduit dans la grande tour et enfermé soigneusement.

Puis la foule s'écoula et la pagode rentra peu à peu dans le silence.

Les marins cachés sur un petit monticule dominant la bonzerie n'avaient pas perdu un détail de la scène.

Vers deux heures du matin, quand toutes les illuminations furent éteintes, quand l'obscurité parut assez profonde à Farandoul, les marins sortirent un à un de leur cachette et se glissèrent avec des précautions infinies jusqu'aux murs de la pagode.



Il y eut un fossé à franchir, une haute muraille à escalader, cela fut bientôt fait ; aussitôt descendus dans l'enceinte sacrée, les marins ouvrirent une porte pour préparer leur retraite.

Un observateur placé aux fenêtres de la tour eût alors pu voir dans les grandes herbes se dérouler deux longs serpents noirs, l'un à droite et l'autre à gauche.

À gauche c'était Farandoul et ses hommes qui rampaient vers la tour ! qu'était-ce le serpent de droite ?

Les hommes qui le composaient s'arrêtèrent tout à coup brusquement, ils avaient aperçu Farandoul et ses marins ; — ceux-ci tranquilisés par le silence de la pagode n'avaient rien vu.

Arrivés près de la porte, cachés à tous les regards par l'ombre de la tour, ils se levèrent d'un même mouvement, ils avaient avec eux une longue pièce de bois, une poutre ramassée dans les fossés, ils la soulevèrent avec ensemble, la brandirent comme un bélier et se lancèrent sur la porte cadennassée par les bonzes.

L'effraction de la porte devait, il est vrai, réveiller le couvent, mais une fois en possession de l'éléphant, les marins comptaient gagner rapidement la campagne.

Les hommes du deuxième serpent, à la vue des préparatifs, s'étaient vivement jetés en arrière et se tenaient cachés sous un des pavillons de la pagode.

L'instant était solennel.

— Une... deux... trois ! dit Farandoul d'une voix claire.

Au mot trois, la poutre balancée par trente-six bras frappa violemment sur la porte, un craquement terrible se fit entendre, la porte ébranlée gémit sur ses gonds.

— Une... deux... trois !

La poutre revint avec une force effroyable, enfonça presque un des panneaux et démonta un gond. Une grande rumeur s'entendait dans le couvent, des lanternes couraient, il fallait finir vite.

— Allons ! dit Farandoul, un dernier coup ! une... deux... trois !... Cette fois il sembla qu'une secousse de tremblement de terre venait d'ébranler le sol, un craquement semblable au déchirement d'une montagne retentit, accompagné des sifflements de l'air, la tour entière, avec ses balcons, ses toits ventrus, ses dragons en gouttières, ses colonnettes, avec ses quinze





*Bris de la Tour de porcelaine.*

étages enfin, s'écroutait tout d'une pièce sur les dos de ses envahisseurs et sur l'éléphant sacré!!!...

Un gigantesque monceau de décom-  
bres couvre la terre à la place de la  
superbe tour. Les bonzes, revenus de leur  
première terreur, poussent des lamenta-  
tions devant les ruines de ce qui fut la  
gloire de leur pagode, la foule se presse,  
les soldats accourus essayent vainement  
d'établir un peu d'ordre dans la bagarre.

Mais comment, sous les coups d'une  
poutre manœuvrée par une vingtaine  
d'hommes seulement, une tour aussi mo-  
numentale a-t-elle pu s'écrouter ?

Quelle est la raison de cet effondre-  
ment inexplicable ?

Hélas, nos malheureux amis arrivant  
de nuit n'avaient pu reconnaître le monu-  
ment auquel ils s'attaquaient, sans quoi  
ils eussent employé un autre moyen  
qu'une brutale effraction pour pénétrer  
jusqu'à l'éléphant !

Le monument à quinze étages, main-

tenant éparpillé sur le sol en informes débris, n'était autre que la célèbre Tour de porcelaine, la gloire des environs de Canton, la merveille de la Chine !

Cela seul suffit à expliquer la fureur des Chinois. Événement épouvantable, sacrilège monstrueux ! la tour de porcelaine cassée par les barbares ! gisant en menus morceaux comme un milliard d'assiettes brisées !

Hélas ! les auteurs de cet acte de vandalisme involontaire, nos pauvres amis, sont morts sans doute écrasés sous les décombres !... l'éléphant blanc doit aussi avoir péri !

Les Chinois travaillent avec une ardeur fébrile à déblayer la place pour retrouver les cadavres des coupables et se venger sur eux du dégât.

Ce ne fut qu'après dix-huit heures d'efforts continuels que les sept ou huit cents travailleurs arrivèrent à un premier résultat. Le corps d'un marin et le bout de la poutre qui avait servi à consommer le crime, apparurent sous les débris. Le mandarin à globule bleu qui dirigeait les recherches fit transporter le corps sous un hangar, où des médecins s'aperçurent que l'homme n'était qu'évanoui avec des contusions sans gravité sur tout le corps.

— Qu'on l'enchaîne, dit le mandarin.

Les travailleurs ouvrirent une tranchée pour suivre la direction de la poutre.

Il suffit de seize heures pour aller jusqu'au bout et recueillir les corps inertes de tous nos amis.

Successivement les marins, l'interprète, Mandibul et Farandoul furent apportés sur des planches dans le hangar où des docteurs à lunettes les attendaient.

Tous étaient vivants ! Leur évanouissement n'était causé que par le manque d'air et les contusions.

Quand ils ouvrirent les yeux, ce fut pour se voir garrottés par de lourdes chaînes et gardés par des tigres de guerre à l'air farouche.

Cependant les Chinois piochaient toujours vainement pour retrouver le corps de l'éléphant blanc...

— Et... l'éléphant blanc... murmura Mandibul d'une voix faible.

— Je l'ai vu... il doit s'être sauvé, répondit Farandoul, notre poutre, en enfonçant la porte, est venue le frapper dans le train de derrière et l'a lancé dans la muraille opposée... la tour s'écroulait... peut-être l'éléphant a-t-il passé à travers la muraille... avant la chute ! peut-être s'est-il sauvé...

En effet, les Chinois commençaient à désespérer de retrouver l'animal sacré.

Farandoul avait raison dans ses inductions, l'éléphant blanc, lancé par un violent coup de poutre, avait traversé la muraille comme un boulet, juste une seconde avant la chute, quand la tour se balançait avant de tomber; éperdu, furieux, il allait s'élancer droit devant lui, lorsque les hommes de la seconde troupe, qui n'étaient autres que les pirates, surgissant brusquement, l'avaient saisi au passage et s'étaient enfuis avec lui avant l'arrivée des bonzes.

Cependant lorsque le mandarin à globule bleu, Tsi-tsang, après quarante



*Le mandarin et ses officiers.*

heures de travaux, eut constaté la disparition absolue de l'éléphant blanc, il donna l'ordre de transporter sous bonne escorte les auteurs du crime à la prison de Nankin.

Farandoul et les marins commençaient seulement à se remettre de leur long évanouissement, ils souffraient beaucoup des contusions dont ils étaient couverts, mais dans la situation terrible où ils se trouvaient jetés, ces petits désagréments ne comptaient pas. L'interprète siamois possédait une certaine teinture de la langue des lettrés, et leur avait répété certaine conversation du mandarin avec ses officiers qui ne présageait rien de bon.

Les officiers penchaient pour une exécution immédiate sur le théâtre du crime, mais le mandarin avait annoncé l'intention de procéder régulièrement



et judiciairement pour faire payer d'abord le dégât s'il était possible, et régler ensuite l'affaire en grande cérémonie.

Ce n'est point par les douceurs du confort que brillent généralement les prisons dans aucun pays du monde, aussi ne sera-t-on pas surpris d'apprendre qu'à leur arrivée dans la prison de Nankin, nos amis se trouvèrent très mal logés, très désagréablement traités, et enfin si ridiculement nourris que tous leurs cerveaux ne roulèrent bientôt plus que des plans d'évasion.

On leur avait pourtant fait les honneurs d'un bâtiment spécial au fond d'une cour, et l'honneur non moins grand d'une garde de tigres de guerre, sans parler des autres attentions du mandarin Tsi-tsang, savoir : dix kilos de ferraille aux pieds, et sur les épaules une cangue de première classe, c'est-à-dire une énorme pièce de bois pourvue d'une ouverture pour la tête. Le mandarin, jugeant ses précautions suffisantes, leur avait laissé une liberté relative, ils pouvaient à leur gré se promener dans la cour avec leur ferraille, ou dormir assis avec leur cangue appuyée sur quelques pierres.

Ce ne fut qu'après huit jours de cette existence dépourvue de charmes, que nos amis comparurent devant le terrible mandarin à globule bleu. Leur affaire déjà si noire avait encore pris des teintes plus sombres depuis huit jours, la politique s'y était mise ; les ennemis de Tsi-tsang à la cour de Pékin avaient profité du désastre de la tour de porcelaine pour accuser de faiblesse l'administration du mandarin et pour blâmer l'imprévoyance de sa police.

Aussi Tsi-tsang était-il décidé à tirer du crime une vengeance effroyable pour faire taire ses détracteurs par un de ces supplices éclatants qui surprennent et captivent l'imagination.

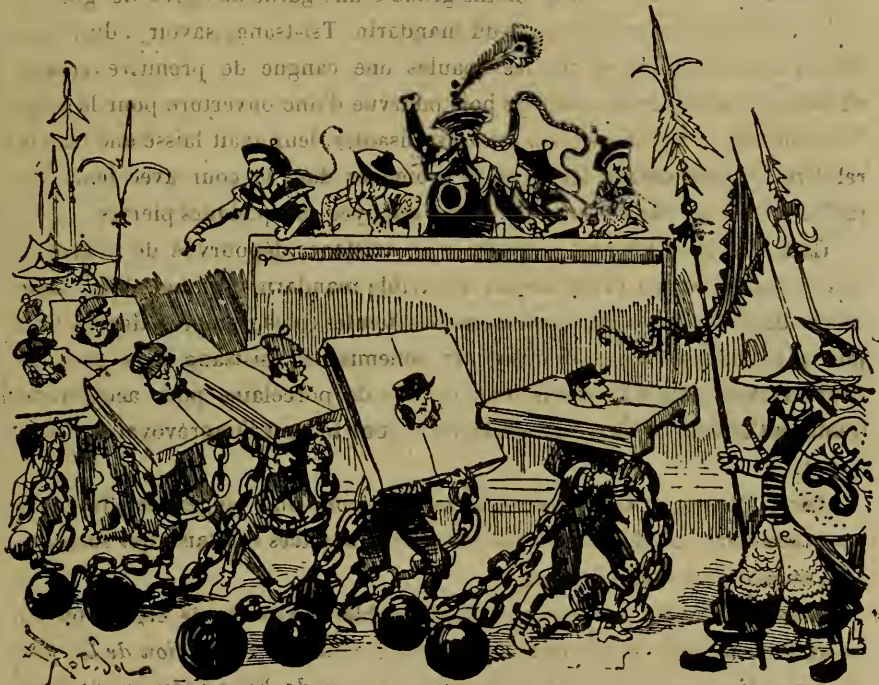
Malgré toutes les recherches, l'éléphant blanc n'avait pas été retrouvé ; les accusés avaient donc à répondre de l'épouvantable démolition de la tour de porcelaine, ornement de la province fleurie de Kiang-sou, et de l'enlèvement avec effraction caractérisée d'un animal sacré dans une pagode trois fois sainte, crimes non prévus jusqu'ici par les lois du céleste empire.

Le mandarin Tsi-tsang était, à son audience solennelle, assisté de quatre autres mandarins à globules jaunes et rouges, de quatre officiers et de quatre lettrés faisant office d'avocats greffiers. Une garde de tigres de guerre maintenait la populace aussi loin que possible des nobles juges.

Bien entendu, nos marins interrogés en chinois ne purent répondre ; Farandoul voyant les mauvaises dispositions du tribunal, défendit à l'inter-

prête siamois de rien dire. La besogne des juges étant ainsi abrégée, cela n'empêcha point le procès de durer deux semaines, au grand chagrin de Farandoul, pour qui les journées passées à l'audience étaient du temps perdu, car aucune occasion de tenter une évasion ne pouvait s'offrir au milieu d'un prétoire assiégé par la foule et gardé par trois cents hommes.

Enfin les accusés n'ayant pas voulu répondre aux questions, n'ayant rien dit sur leur situation ni sur les circonstances qui les avaient amenés en Chine,



Affaire de la Tour de porcelaine. — Les accusés devant le tribunal.

le mandarin aborda la question des dommages et leur demanda si en réunissant toutes leurs ressources, ils ne pourraient pas payer la somme de cent soixante-quinze millions, chiffre approximatif des dégâts, s'engageant, si le dommage matériel était réparé, à ne leur faire donner la mort qu'avec une douceur relative.

Devant le silence obstiné des accusés, il ne restait plus au tribunal qu'à prononcer le jugement. Après six heures de consultations avec les bourreaux



les plus intelligents, appelés pour un concours solennel de toutes les provinces de l'empire, le tribunal rentra en séance au milieu des murmures haletants de l'auditoire.

L'interprète à demi mort de peur tendit une oreille désolée pour écouter l'arrêt lu d'une voix sévère par le mandarin Tsi-tsang. Après un nombre considérable de considérants et d'attendus, les coupables étaient condamnés à subir, sous trois jours, le terrible supplice des *quatre-vingt-dix-huit mille morceaux!!!*

Un frémissement courut dans la foule, le supplice des quatre-vingt-dix-huit mille morceaux, réservé jadis aux criminels de lèse-majesté, n'avait pas été appliqué depuis huit cents ans. Aussi, séance tenante, l'auditoire demanda-t-il un sursis de huit jours pour avoir le temps de prévenir les parents et amis des autres provinces de la solennité qui se préparait.

Nos pauvres amis, certains maintenant de leur sort, furent immédiatement reconduits en prison. Comme ils étaient passés du rang des prévenus à celui de condamnés, il fallut accomplir à leur arrivée certaines formalités. On les débarrassa de leurs chaînes et de leurs cangues pour les revêtir de la cangue des condamnés à mort, plus lourde du double; les deux chefs, Farandoul et Mandibul, devinrent l'objet d'attentions spéciales, on ne les revêtit point de la cangue des condamnés, mais on les introduisit tout enchaînés dans un tonneau, percé comme les cangues d'une ouverture pour la tête.



L'aimable bourreau.

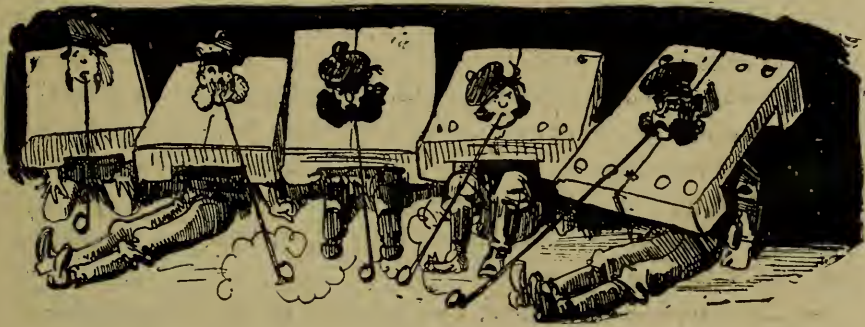
Dans ce tonneau, épouvantable aggravation de peine, on ne pouvait se tenir que sur les genoux ou accroupi sur les talons. Farandoul et Mandibul firent une effroyable grimace quand ils se virent ainsi traités; comment nourrir le plus faible espoir d'évasion avec cet infernal tonneau sur les épaules? Le mandarin Tsi-Tsang pouvait sans crainte dormir sur ses deux oreilles, sa proie ne lui échapperait pas!

La première visite que reçurent nos amis après leur réintégration dans la prison fut celle du bourreau (primé dans le concours), qui avait retrouvé, à force de recherches dans les bibliothèques, la tradition exacte du curieux supplice des quatre-vingt-dix-huit mille morceaux. Il venait offrir poliment ses services aux infortunés qui lui fournissaient l'occasion d'asseoir sa réputation artistique. Au premier moment ses avances furent mal reçues par les marins, mais Mandibul ayant appris sa qualité et curieux de connaître à



l'avance en quoi consistait l'intérêt du fameux supplice, pria l'interprète d'interroger le brave bourreau.

En vérité, le supplice des quatre-vingt-dix-huit mille morceaux n'avait rien de vulgaire; l'instrument, remarquablement ingénieux, laissait bien loin en arrière le sabre, la corde ou le simple découpoir sempiternels et routiniers; d'abord il marchait à la mécanique, une bonne chose déjà, et pouvait être mis en mouvement par la main d'un enfant; une simple roue à tourner, et tous les rouages se mettant en train, la machine découpait proprement en six heures un criminel en quatre-vingt-dix-huit mille petits copeaux. Le bourreau, sur les objections de Mandibul, tira de sa poche les plans de sa machine et entra dans une longue série d'explications; l'interprète siamois s'était évanoui dans sa cangue; le bourreau lui jeta complaisamment quel-



*L'opium.*

ques gouttes d'eau à la figure pour le faire revenir. Avant de partir, il avertit nos amis que leur qualité de condamnés à mort leur donnait droit à certaines douceurs, un supplément de nourriture par exemple, et quelques pipes d'opium.

— Eh bien, dit Mandibul après le départ du bourreau, vous avez entendu? dans huit jours nous serons partagés en quatre-vingt-dix-huit mille petits copeaux! plus d'espoir!

— Vous avez raison, répondit Farandoul, plus d'espoir! eh bien, fumons pour nous étourdir; nous avons droit à de l'opium, je veux de l'opium, et vous en voulez tous...

— Ma foi, non, je n'ai pas le cœur à la pipe...

— Je vous dis que si, vous voulez de l'opium, vous en voulez tous et beaucoup... Rappelez le bourreau, c'est un brave homme!

Le bourreau n'était pas loin, un tigre de guerre courut après lui et le ramena.

— Bourreau, fit dire Farandoul par l'interprète, vous êtes un homme intelligent, nous sommes flattés de passer par les mains d'un artiste, au lieu de tomber entre celles d'un vulgaire égorcheur; nous avons le droit de fumer quelques pipes, avez-vous dit? Comme je ne veux rien demander à d'autres qu'à vous, vous seriez bien aimable de nous procurer de l'opium et des pipes? J'ai là quelques pièces d'or cachées dans ma ceinture, prenez-les et rapportez-nous de l'opium... le plus possible, car nous sommes dix-huit, tous fumeurs.

— Comptez sur moi! répondit le bourreau flatté de la confiance, je reviens avec tout ce qu'il faut dans un quart d'heure.

— Pourquoi tenez-vous tant à l'opium? demanda Mandibul.

— Mais pour le fumer! nous fumerons tous pendant cinq minutes, puis quand le bourreau sera parti, nous déclarerons que l'opium n'est qu'une drogue bonne seulement pour des Chinois, et... Silence, voici le bourreau!

Le brave homme entra avec une belle collection de pipes et un fort paquet d'opium acheté sur ses économies, il distribua lui-même les pipes aux condamnés et les bourra de grains d'opium.

— Tâchez seulement de ne pas casser les pipes, fit-il dire par l'interprète, je les garderai en souvenir de vous!

— Merci, répondit Farandoul, en récompense de votre bonne action, je veux seulement vous donner un petit avis pour votre machine. C'est parfait, je ne vois qu'une petite amélioration, à votre place je la ferais marcher par la vapeur...

— J'y ai déjà songé vaguement, répondit le bourreau, mais vous savez, en Chine, on n'aime pas les novateurs, je me ferais des ennemis... cependant j'y songerai, et je ne désespère pas, avec le temps, de faire triompher votre idée. Allons! il faut que je vous quitte, je reviendrai dans huit jours, vous avez de quoi fumer jusque-là!

Le bourreau était à peine parti que les dix-huit condamnés se mettaient à tirer les premières bouffées de leurs pipes; sur un signe de Farandoul, ils s'arrêtèrent après cinq minutes avec des grimaces de dégoût. Les tigres de guerre les regardaient et clignaient de l'œil vers la provision d'opium que Mandibul avait eu l'air de mettre prudemment de côté.

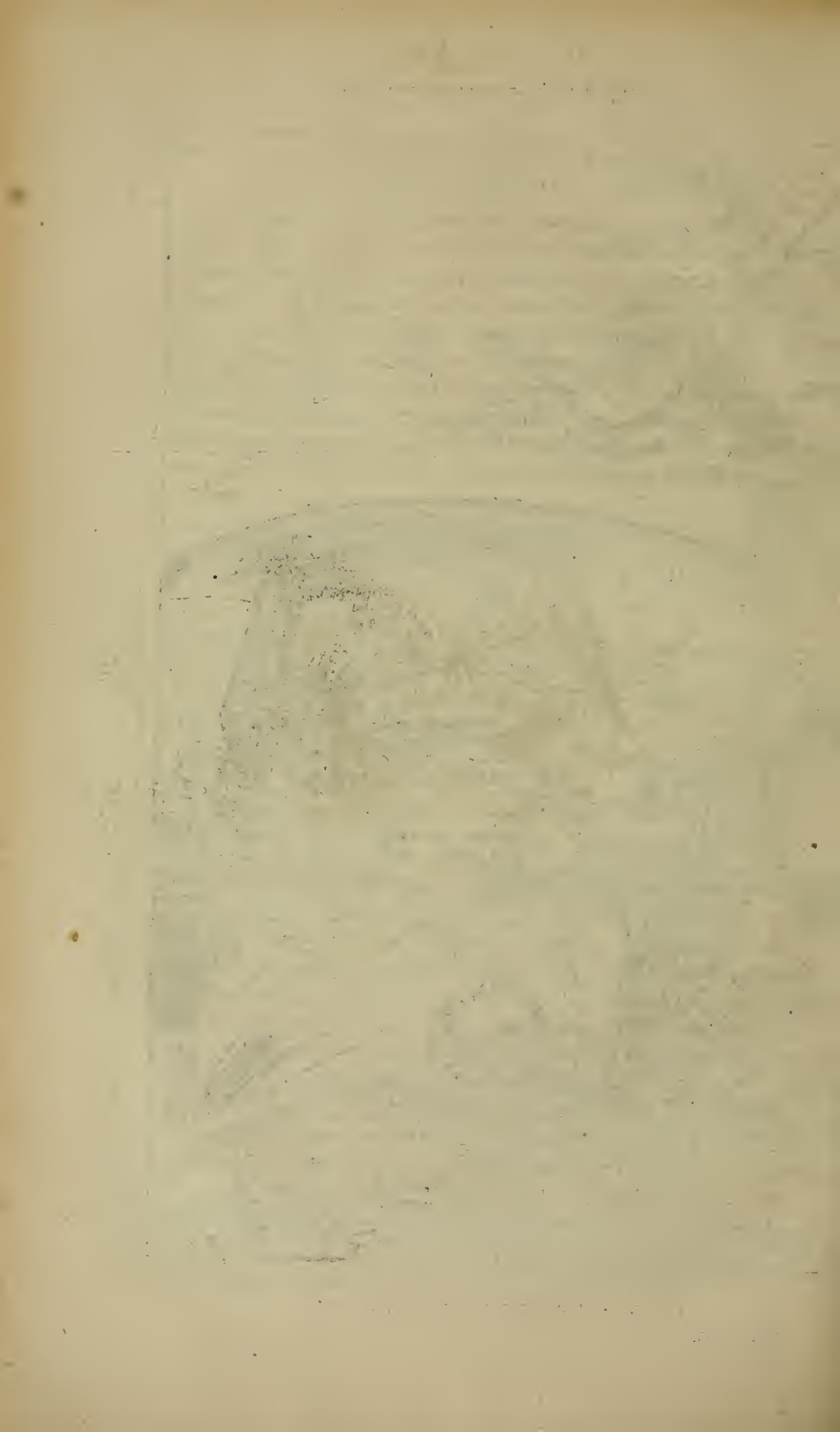
— Pôuah! quelle drogue! s'écria Farandoul après cinq autres minutes de grimaces.





JAPON. — LA PRINCESSE YAMIDA EN VOYAGE.





Les dix-huit condamnés jetèrent leurs pipes.

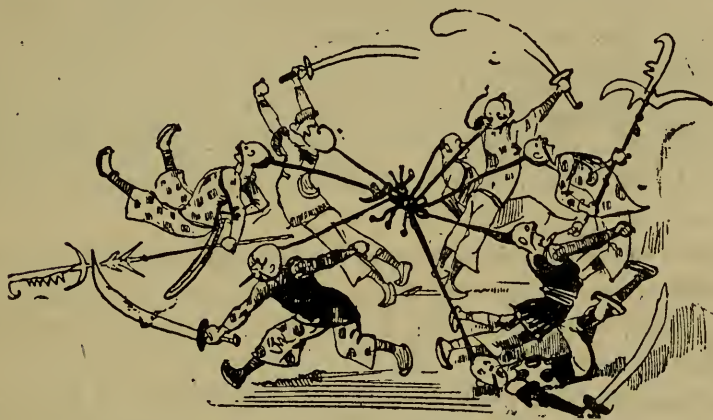
— Si vous n'en voulez pas? fit en s'avançant le chef des tigres.

— Prenez l'opium si le cœur vous en dit, répondit Farandoul, mais à une condition, vous nous laisserez respirer hors de notre tonneau.

— C'est dit, vous y rentrerez au moment des rondes d'officier.

En exécution de cette convention, Farandoul et Mandibul furent sortis de leur tonneau, et les tigres de guerre, sautant sur l'opium, se perdirent délicieusement dans des nuages de fumée odorante.

Les marins avaient compris l'idée de Farandoul; immobiles et muets, ils appelaient de leurs vœux l'heureux moment où ces farouches gardiens, per-



*Les tigres s'étaient redressés.*

lus dans une extase divine, ne donneraient plus aux choses de cette terre qu'une attention peu soutenue.

Couchés au fond de la pièce, les tigres de guerre suivaient d'un regard voilé les spirales de fumée qui commençaient à prendre pour eux les formes vagues de petites femmes au sourire aimable et au pied imperceptible. Le chef des tigres, plongé dans l'ivresse, oubliait tout, même l'arrivée prochaine de la ronde de nuit, et les coups de bambou qui s'ensuivraient pour lui s'il était surpris dans cet état de béatitude somnolente.

Farandoul ne l'oubliait pas, profitant de l'obscurité croissante, il s'était glissé avec des précautions infinies derrière les fumeurs; que faisait-il par là? Les Chinois, de temps en temps, remuaient la tête et portaient la main à leurs longues tresses nattées, comme si quelque chose les gênait.

Tout à coup Farandoul se leva d'un bond et saisit, malgré ses chaînes,

quelques-uns des sabres des tigres de guerre. Les marins couraient déjà, malgré le poids de leurs cangues. Les tigres de guerre, ahuris d'abord, avaient fait un effort pour secouer les fumées de l'opium, ils s'étaient redressés, mais ce ne fut que pour rouler en un fouillis inextricable.

Farandoul avait pris ses précautions, il les avait attachés tous ensemble avec leurs longues queues entrecroisées et pouvait rire maintenant de leurs efforts.

— Vite, vite, les clefs des cangues, s'écria-t-il en étranglant quelque peu le chef des tigres pour les lui faire donner plus vite.

Le tigre protestant avec chaleur, l'interprète comprit à ses explications que les clefs des cangues étaient entre les mains de l'officier de ronde.

— Attendrons-nous la ronde? demanda Farandoul aux matelots.

— Non! non! c'est un peu lourd, mais partons tout de même.

Les marins se précipitèrent au dehors après avoir bâillonné les tigres; Farandoul, dans le trajet de l'audience à la prison, ayant étudié les localités, dirigea sa troupe sans hésitation vers le mur d'enceinte donnant sur la rive du fleuve Bleu.

Comme on atteignait le mur, on se jeta dans un factionnaire. Tournesol et Escoubico, sans lui laisser le temps de pousser un cri, le saisirent entre leurs cangues, serrèrent un peu et le laissèrent tomber aux trois quarts étranglé.

La route était libre. Il fallait escalader la muraille avec des cangues de vingt kilos sur les épaules; on en vint à bout cependant, et aussitôt de l'autre côté, on gagna la campagne avec rapidité, pour mettre pendant la nuit le plus de distance possible entre l'ingénieuse machine aux quatre-vingt-dix-huit mille menus copeaux et les malheureux chargés de l'inaugurer.

— Ouf! ouf! répétait Mandibul en courant, qu'il est bon d'être libre, qu'il est bon de se promener entier au lieu de se sentir subdiviser en petits copeaux... Ouf! ouf! quand diable aurons-nous quitté la Chine?

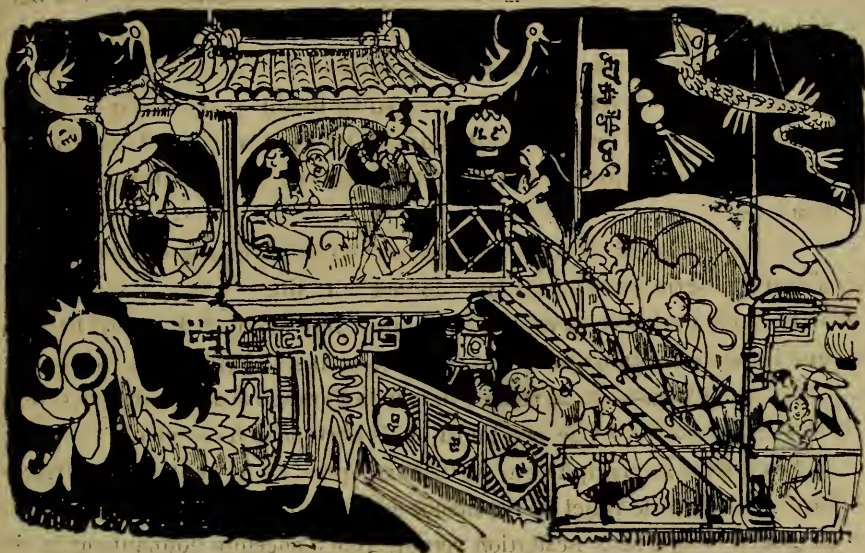
— Quand nous aurons retrouvé l'éléphant blanc! répondit Farandoul.

Lorsque le jour parut, vers quatre heures du matin, force fut à nos amis de chercher un refuge quelque part pour se dérober à tous les yeux. Nulle forêt ne se distinguait à l'horizon.

Farandoul commençait à être fortement inquiet, lorsqu'un champ de roseaux bordant le fleuve sur une grande étendue se présenta à ses regards.

— Il n'y a pas à hésiter, dit-il, c'est là dedans qu'il faut nous cacher jusqu'au soir. C'est humide, mais cela vaut encore mieux que la prison!





Un bateau de fleurs sur le fleuve Bleu.

Enlèvement d'un bateau de fleurs, et navigation accidentée vers le Japon.

Fatale prédiction relative au prince de Milko.

Comment Farandoul épousa par erreur, le jour de son arrivée,

la fiancée du farouche prince Kaïdo.

Nos amis s'établirent au centre du champ de roseaux, bien abrités, mais avec de l'eau jusqu'aux genoux. Pour occuper leurs loisirs ils s'efforcèrent de briser les charnières de leurs cangues sans parvenir à aucun résultat.

Comme les heures leur parurent longues dans leur bain forcé, de quel œil d'envie ils contemplaient les Tankadères, les jolies batelières chinoises qui passaient en chantant sur le fleuve, ou cuisinaient sur la rive à deux cents mètres de leur cachette ; sauf quelques grenouilles imprudentes, ils n'eurent rien pour calmer les colères de leur estomac, débilité déjà par la nourriture de la prison.

Vers le soir, les bateaux et les batelières se firent plus rares ; nos amis frémissants d'impatience n'attendaient que le moment de se remettre en route. La nuit tombait, ils allaient partir ; soudain une grande jonque rasant le champ de roseaux les fit se rejeter dans leur cachette ; Farandoul

bondit ; à l'avant de la jonque, un homme la lanterne à la main se penchait sur le fleuve...

Ainsi que Farandoul, Mandibul avait fait un mouvement en avant.

— C'est lui ! c'est lui ! dit-il d'une voix étouffée.

— Oui ! répondit Farandoul, c'est lui, c'est le musicien des bayadères, c'est le voleur de l'éléphant blanc... enfin ! nous le tenons ! l'éléphant doit être à bord, il descend le fleuve et se dirige vers la mer... tâchons de trouver une barque et suivons-la jonque... En avant et pas de bruit !

La jonque des pirates avait repris le large et voguait à deux cents mètres de la rive, les marins se firent aussi petits que possible et la suivirent au pas gymnastique, malgré leurs cangues.

Après deux heures de course la jonque et ceux qui la suivaient entrèrent dans une zone plus animée. La rive du fleuve étincelait au loin de milliers de lumières, une ville était là. Immense accumulation de dangers pour nos amis, danger d'être pris, danger de perdre la jonque !

La ville était Si-po-si, la ville de plaisirs où les négociants de Nankin vont se délasser de leurs affaires dans les maisons de thé ou sur les bateaux de fleurs. En avant se distinguaient, enguirlandés de lanternes, plusieurs de ces cafés flottants où l'on est toujours sûr de trouver une cuisine et une musique exquises, des cabinets particuliers et de charmantes petites Chinoises aux yeux fendus en amande.

Déjà la jonque avait dépassé la ville et se perdait au loin dans l'obscurité. Les marins n'avaient encore trouvé qu'une méchante barque sans rames.

— Plus d'hésitations ! s'écria Farandoul, descendons le fil de l'eau dans ce sabot, et la première embarcation que nous rencontrerons, enlevons-la à l'abordage !

Et serrés les uns contre les autres au fond de la barque, les marins se laissèrent dériver. Bientôt à quelque distance se dressa la haute poupe blanche et bleue d'un bateau ancré près d'une petite île ; des lanternes se balançaient joyeusement aux mâts et aux vergues, des bruits de musique folâtre, s'échappant par toutes les ouvertures, indiquaient clairement que l'on avait affaire à quelque pimpant bateau de fleurs.

— Abordons-nous ? demanda Mandibul, nous allons gêner...

— Tant pis, répondit Farandoul, abordons !

Et la barque alla donner violemment dans l'arrière du bateau de fleurs. Personne à son bord n'y fit attention ; les marins escaladèrent silencieusement le haut bordage du bâtiment et sautèrent sur le pont.



La musique cessa brusquement, un cri terrible s'éleva dans le bateau à la vue de ces inconnus portant la cangue des criminels; quatre ravissantes Chinoises qui dansaient au milieu d'un cercle de bons vivants, se laissèrent choir sur les genoux de leurs admirateurs. Les marins brandissaient les sabres enlevés aux tigres de guerre d'une si belliqueuse façon que toutes les velléités de défense tombèrent d'elles-mêmes.

Les petites Chinoises sortant échevelées de toutes les parties du bateau eurent beau pousser des clameurs désespérées, aucun des Chinois présents ne brigua l'honneur de mourir pour elles.



*Un cri terrible s'éleva dans le bateau.*

Pendant que Farandoul tenait la population du bateau en respect, Mandibul et quelques hommes avaient couru sur la plate-forme de l'avant jusqu'au mât terminé par des oriflammes et des figures d'oiseaux en baudruche; quelques minutes leur suffirent pour hisser la grande voile bariolée, et le bateau sous l'influence de la brise se balança bientôt prêt à voler sur le fleuve.

— Coupez les cordes de l'ancre! cria Farandoul, hardi, garçons!

A la vue des préparatifs, les Chinois sautèrent par-dessus bord comme un troupeau de moutons et nagèrent vers la petite île, sauf les moins ingambes et la partie féminine de l'équipage qui restèrent à bord.



— Nous n'avons pas de temps à perdre, nous vous débarquerons plus loin, leur fit dire Farandoul, en attendant, tenez-vous tranquilles.

Les quelques Chinois restés à bord et les vingt-cinq jolies dames formant l'ornement du bateau de fleurs furent réunis à l'arrière sous la garde de deux hommes.

On approchait de Si-po-si; les marins gagnèrent le milieu du fleuve pour éviter autant que possible les lumières des autres bateaux de fleurs; on fut cependant hélé plusieurs fois par des bandes de viveurs désireux de souper en belle compagnie; une seule de ces bandes réussit à accoster le bateau, quatre Chinois apportant un cadeau de fleurs et des petits cochons rôtis pour les dames escaladèrent l'escalier de bâbord avec des éclats de rire et des chansons, mais leur joyeuse humeur s'évanouit quand ils se virent tout à coup saisis par des hommes chargés de la cangue bien connue des condamnés à mort.

Dejà Mandibul furetait dans les cabines de l'équipage pour y découvrir quelque instrument propre à briser les charnières des cangues, pour délivrer les marins. Cela fut difficile à trouver, mais enfin, après quelques heures d'efforts, les marins débarrassés des appareils qui pesaient sur leurs épaules purent respirer à l'aise. Comme ils se sentaient légers et comme ils défiaient maintenant tous les régiments de tigres de guerre!

Les jeunes Chinoises un peu moins effarouchées regardaient avec étonnement les braves matelots; de leur côté, ceux-ci n'étaient pas assez absorbés par les manœuvres pour ne pas risquer de temps en temps quelques œillades vers leurs élégantes captives. Ces fleurs du Céleste Empire étaient vêtues de longues robes collantes aux couleurs les plus fraîches décolletées en forme de fleurs et mollement retenues par une écharpe.

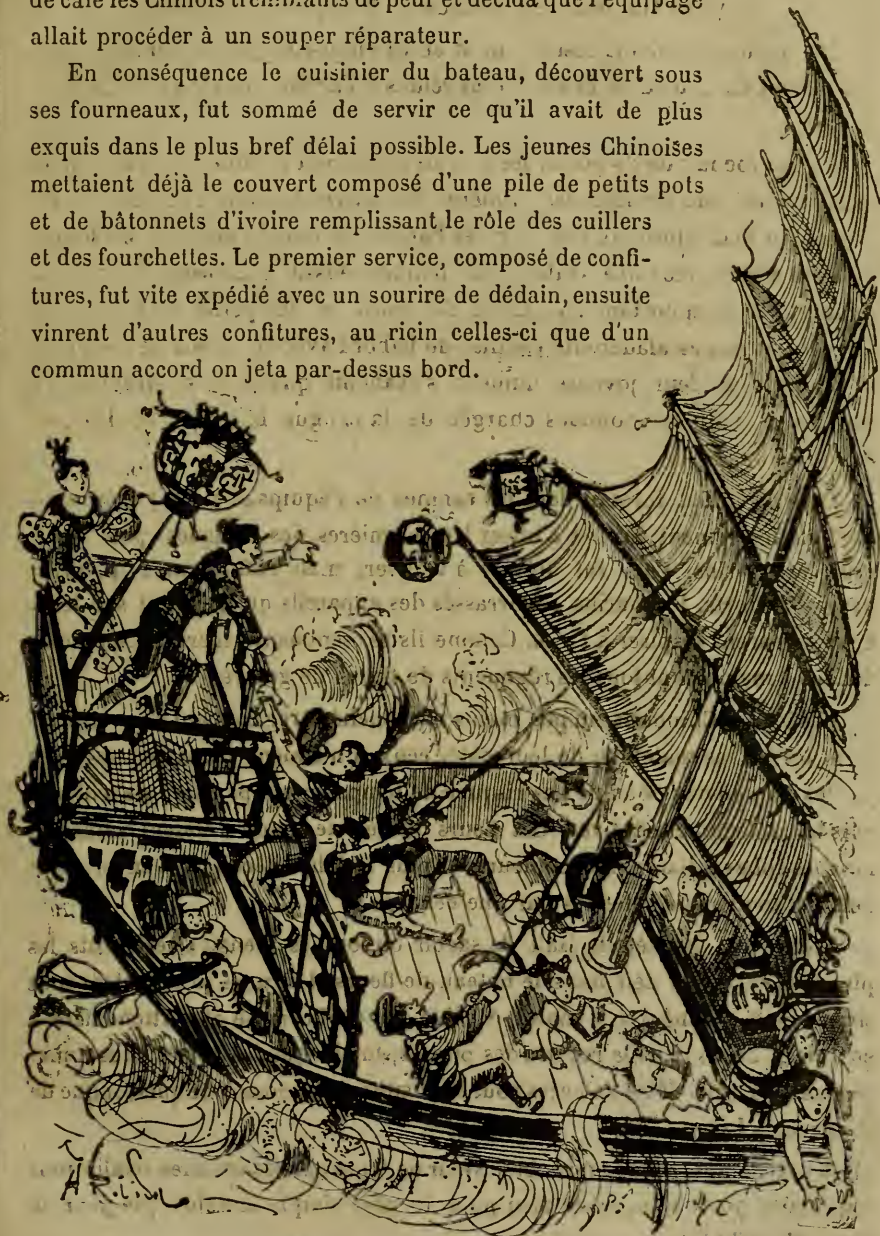
Toute leur inquiétude était de savoir où on les menait; les bruits les plus fous couraient déjà dans le bateau de fleurs. Les unes se croyaient tout simplement tombées aux mains des bandits de Formose et s'attendaient à en voir de belles dans le repaire des pirates, tandis que les autres, plus romanesques, pensaient être enlevées pour le compte d'un monarque quelconque de la lointaine Europe.

En attendant, pour se faire bien venir de leurs ravisseurs, elles rivalisèrent d'attention pour tous, aussi bien pour le plus simple matelot que pour le digne Mandibul.

La faim commençait à se faire sentir à bord. Farandoul fit ranger à fond

de cale les Chinois tremblants de peur et décida que l'équipage allait procéder à un souper réparateur.

En conséquence le cuisinier du bateau, découvert sous ses fourneaux, fut sommé de servir ce qu'il avait de plus exquis dans le plus bref délai possible. Les jeunes Chinoises mettaient déjà le couvert composé d'une pile de petits pots et de bâtonnets d'ivoire remplissant le rôle des cuillers et des fourchettes. Le premier service, composé de confitures, fut vite expédié avec un sourire de dédain, ensuite vinrent d'autres confitures, au ricin celles-ci que d'un commun accord on jeta par-dessus bord.



*Navigation accidentée du bateau de fleurs.*

— Les plats de résistance tout de suite! commanda Farandoul, en regardant.



dant le cuisinier d'un œil si terrible qu'il faillit répandre dans le dos de Mandibul tout un plat de sauce gluante et pommadée, où nageaient quelques petites pieuvres. Vite le pauvre cuisinier revint avec deux chiens rôtis, dressés tout entiers au milieu d'un immense plat de pommes cuites à l'huile.

— Bah! fit Mandibul avec philosophie, j'ai toujours aimé les chiens; goûtons à ceux-ci.

Enfin vinrent les nids d'hirondelles, attendus avec impatience, puis un potage aux vers de terre et de nouveaux pots de confitures.

— Ouf! fit Mandibul en se levant de table, nous n'engraisserons pas ici; quelle cuisine du diable! Ventre de phoque, il me semble que je viens de manger un fonds d'apothicaire!

Farandoul était déjà remonté sur le tillac pour inspecter le fleuve. Le soleil se levait radieux; Nankin et Si-po-si étaient bien loin; comme la brise était bonne, on devait arriver bientôt au point de jonction avec le canal impérial venant de Pékin, endroit dangereux pour nos amis, à cause du nombre considérable de jonques circulant incessamment sur le canal, entre les provinces du Nord et le fleuve Bleu.

Bientôt le fleuve s'anima; des barques, des jonques, des bateaux de la douane, des bateaux de contrebande, des bateaux de surveillance, des bateaux de fleurs sillonnèrent les douze kilomètres de largeur du beau fleuve Bleu. En approchant du canal impérial, les marins, plus ou moins déguisés en Chinois de fantaisie, pavoisèrent les trois étages du bateau et suspendirent des lanternes partout, aux vergues de la grande voile, aux saillies du tillac, aux fenêtres, aux escaliers fantastiquement sculptés. Des bannières ornées d'animaux diaboliques flottèrent à toutes les cordes, et tout au haut du mât, des boules dorées voltigèrent autour d'un dragon de baudruche, ouvrant démesurément une gueule rouge et se gonflant au souffle du vent.

Toutes les barques rencontrées jetaient des regards d'envie vers le joyeux bateau, loué sans doute par quelque mandarin, mais nul n'osa l'accoster. Les pauvres Chinois, à fond de cale, entendant les plaisanteries de leurs compatriotes, firent de tristes réflexions.

Farandoul avait reconnu au loin, à plus de deux lieues en avant, la voilure triangulaire de la jonque des pirates, et faisait tous ses efforts pour ne pas la perdre de vue. Cela n'était pas très facile, le bateau de fleurs à l'allure molle n'était pas fait pour la marche. Cependant on ne se laissa pas trop distancer, et quand vint le soir, la jonque était encore visible.

— Nous approchons de la côte, disait Farandoul; nos voleurs vont



prendre la mer, sans nul doute, mais vers quel point se dirigent-ils? Leur jonque est fine marcheuse, il s'agit de savoir comment notre bateau de fleurs se comportera en mer?

— Et nos Chinois, demanda Mandibul, les débarquons-nous?

— Impossible, nous ne pouvons pas perdre une heure sans risquer de laisser échapper la jonque, emmenons-les! Cela leur fera un petit voyage d'agrément.

Les deux jonques, séparées l'une de l'autre par quelques kilomètres à peine, arrivèrent le lendemain matin à l'embouchure du fleuve Bleu, après avoir passé au milieu de la nuit devant la ville de Tching-kiang.

Aux premières secousses du roulis les belles captives du bateau de fleurs eurent un accès d'inquiétude, mais Farandoul toujours persuasif les tranquillisa, en leur promettant seulement une simple promenade en mer.

Mandibul ayant découvert à bord une lorgnette chinoise, hocha la tête en regardant la jonque des pirates qui disparaissait au loin.

— Oui, oui, répondit Farandoul, je le vois bien, ils prennent la route du Japon. Tant mieux! nous ne sommes pas condamnés à mort là-bas.

Comme le temps était beau, personne ne songea bientôt plus à se plaindre.

— Drôle de voyage! ne cessa de murmurer Mandibul pendant les trente jours que dura leur course à la poursuite des pirates, drôle d'équipage! Cependant je ne me plains pas et si nous n'avions pas une aussi fichue cuisine, je voudrais naviguer comme cela longtemps!

La jonque des pirates s'était vite aperçue de la poursuite obstinée dont elle était l'objet, aussi essaya-t-elle de se perdre au milieu du labyrinthe des îles Lieou-Kieou, mais ce fut vainement, le bateau de fleurs la retrouvait toujours et la suivait à quelques lieues de distance. Changeant alors de tactique elle courut droit aux côtes japonaises, cherchant une occasion de débarquer sans être aperçue. Ce ne fut qu'après quinze journées de courses le



*Les plats de résistance du dîner.*

long des côtes, que la jonque put se perdre à la faveur d'une belle nuit de tempête.

Le bateau de fleurs fortement secoué eut beaucoup de peine à tenir la mer, il fallut toute l'habileté de son équipage pour lui éviter un échouage dangereux sur les récifs; au matin Farandoul inquiet eut beau fouiller l'horizon, la jonque des pirates avait disparu. Pendant trois jours il visita les moindres havres de la côte. Nul naufrage n'avait été signalé, la jonque de l'éléphant blanc n'avait donc pas péri. Bientôt il acquit la certitude que les pirates avaient dû débarquer dans les États du prince Miko, un des plus puissants daïmios feudataires de l'empire du Japon, prince à peu près indépendant et très hostile aux Européens.

Farandoul n'hésita pas, il mit le cap sur Yokohama, ville ouverte aux Européens dans les États du mikado, prit terre avec son bateau de fleurs, et fit ses adieux à ses ex-captives avec une rapidité qui les froissa un peu. Mais le temps pressait, après deux heures consacrées à des achats en ville, il prit passage avec tous ses hommes sur une barque de pêche qui les débarqua secrètement la nuit suivante dans les États du prince de Miko.

Il convient ici de tracer un léger crayon de ce prince de Miko, connu seulement en Europe pour ses difficultés éternelles avec le mikado.

Ce prince, nommé Si-kamito-kaïdo, était alors un jeune homme un peu mûr de trente-cinq à trente-six ans, rouge de visage, irascible de caractère, turbulent comme tous les grands seigneurs féodaux de l'empire et même un peu plus que les autres. Ses ancêtres avaient vécu indépendants, se contentant d'envoyer de temps à autre un léger tribut au taïcoun ou au mikado, à l'empereur spirituel ou bien à son maire du palais. Lui-même le seigneur Kaïdo ne demandait qu'à suivre l'exemple de ses aïeux et à se soustraire le plus possible à l'autorité suzeraine, mais hélas les temps étaient changés, le mikado avait ressaisi le sceptre d'une main ferme, il avait triomphé des résistances du taïcoun et réduit la plupart des grands vassaux de la couronne à l'état de simples préfets!

Déjà Kaïdo, prince de Miko, successeur d'une longue lignée de daïmios puissants, avait senti le poids de la large main du mikado. Ses droits de prince régnant avaient subi plus d'un accroc et le jour n'était peut-être pas loin où il lui faudrait se résoudre à vivre avec une ombre seulement d'autorité sur ses terres patrimoniales.

Kaïdo était résolu à reculer ce jour le plus possible et à défendre ses

prérogatives pied à pied, avec le concours des nobles à deux et trois sabrés de sa province.

Ses ministres l'encourageaient fort dans cette voie énergique; par malheur il vivait depuis longtemps déjà sous le coup d'une sorte de malchance fatale, toutes ses entreprises échouaient avec une constance et une obstination bien faite pour donner à réfléchir. A force de voir les affaires les mieux combinées tourner régulièrement à mal, Kaïdo, inquiet, avait songé à consulter ses amis, ses ministres et enfin en désespoir de cause les bonzes et les astrologues les plus renommés. Les astres, interrogés par ces hommes savants dans le silence et la solitude, avaient répondu; un beau jour les bonzes et les astrologues, un peu effrayés de la commission, étaient venus en corps instruire le prince Kaïdo du résultat de leurs recherches.



*Divertissements à bord.*

Hélas ! les oracles étaient unanimes, le règne du prince Kaïdo devait rester constamment malheureux, à moins que, et ici les astronomes hésitèrent, à moins que le prince Kaïdo ne fût trompé par sa femme, auquel cas tout changerait pour le prince, tout lui réussirait, son règne deviendrait parfaitement heureux et même atteindrait le plus haut degré de prospérité.

Ironie du destin, justement le prince Kaïdo n'était pas marié !

Le prince Kaïdo, homme héroïque, interrompit alors les bonzes et les astronomes et déclara que renonçant au célibat, il allait incontinent chercher femme pour donner à l'oracle possibilité de s'accomplir ! Il n'était rien qu'il ne fût décidé à souffrir pour le bonheur de son peuple ! puisque les dieux



l'exigeaient, il se sacrifiait au salut de sa province, il fallait qu'avant un mois il fût marié et trompé !

Les ministres, immédiatement convoqués, avaient hautement approuvé la détermination du prince; enfin on allait pouvoir braver les coups du sort.

Après trois semaines de diplomatie, une grande nouvelle fut annoncée à la province; le puissant seigneur Kaïdo allait épouser la belle Yamida, fille unique d'un grand daïmio d'Osaka.

Le brillant Kaïdo, jaloux comme un tigre cependant, attendait avec une impatience fébrile le moment où il pourrait être trompé par une épouse légitime. L'oracle avait précisé, une seule erreur suffirait. Kaïdo n'en demandait pas davantage et n'avait pas caché à ses ministres son intention bien arrêtée de faire immédiatement après la faute couper la tête au coupable.

C'est dans une baie à une quinzaine de lieues au sud de la ville de Miko que Farandoul, Mandibul, les quinze marins et l'interprète siamois étaient débarqués incognito par une nuit sans lune. Nos amis, connaissant l'antipathie prononcée du puissant Kaïdo pour les Européens, avaient pris leurs précautions: ils s'étaient munis à Yokohama de dix-huit costumes complets d'officiers japonais, avec casques, cuirasses, cottes de mailles, éventails et sabres.

Leur premier soin, en débarquant, fut de jeter à la mer leurs costumes européens hors d'usage et d'endosser les armures japonaises. Ce fut un changement à vue, tous portaient à merveille les noires cuirasses, les brassards et les cuissards quadrillés; des casques bizarres fermés par des figures grimaçantes à moustaches hérissées cachaient les figures, aux ceintures étaient passés les trois sabres de gentilhomme de première classe. Seul Farandoul, en sa qualité de chef, s'en était attribué quatre.

Après quelques heures consacrées au repos, nos héros se mirent aussitôt en route pour Miko avec l'espoir d'y arriver le jour même.

Nos amis parcouraient gaillardement de gais paysages, accablés de politesses par les bons villageois qui les prenaient pour des grands seigneurs en promenade. Vers onze heures du matin, l'œil perçant de Farandoul signala au loin un nombreux cortège s'avançant sur la grande route.

Quelques yacounines s'avançaient en tête, montés sur de petits chevaux bruns, au poil long, d'une race particulière au pays. Ensuite venait une longue file de norimons ou palanquins, richement décorés et bariolés de couleurs élatantes, portés chacun par deux hommes robustes. Dans le premier de ces norimons Farandoul ébloui distingua la plus charmante des

apparitions, une Japonaise de dix-huit ans, à l'œil noir et profond, aux sourcils arrachés et remplacés par une tache noire, aux joues peintes, aux lèvres roses, montrant une double rangée de dents dorées.

Farandoul ébloui, nous l'avons dit, s'était avancé jusqu'au milieu de la route pour la mieux voir. — Soudain, toute la troupe s'arrêta, les yacounines descendirent de cheval, et le chef du cortège, après une longue série de salutations, s'avança vers Farandoul, comme pour le haranguer.

Dans son ignorance absolue de la langue japonaise, Farandoul ne savait trop ce que cela voulait dire, il chercha des yeux l'interprète et ne le voyant pas, se rappela qu'il l'avait envoyé en avant, pour recueillir des renseignements sur l'éléphant blanc.

Farandoul contrarié ne savait que répondre aux politesses, mais la jeune Japonaise étant descendue de son norimon, il se tira d'affaire par des salutations solennelles et empressées. — Nouvelle harangue du chef du cortège et, conclusion inattendue : en manière de péroraison, cet homme aimable mit la main de la jeune Japonaise dans celle de Farandoul !

Cette main était charmante, Farandoul y déposa un baiser, ce qui lui permit de ne pas répondre en japonais.

Quand il releva la tête il vit que le cortège se remettait en marche. La jeune fille ne retirait pas sa main, Farandoul dut marcher avec elle sans savoir où tout cela le conduirait.

Où allait-on ? Et que signifiait tout ceci ? La jeune Japonaise était si jolie que Farandoul, tout entier au jeu alternatif des paupières et de l'éventail de la belle enfant, fût allé ainsi au bout du monde sans demander d'explications. On n'alla pas si loin, au bout de quelques minutes on arriva devant un temple superbe adossé au flanc de la montagne et caché sous la futaie.

Evidemment le cortège était attendu au temple, car les bonzes étaient là ; sous les portes triomphales et dans le fond, au pied d'une grande statue de Bouddha, se distinguait une nombreuse et brillante assemblée.

— Quelle amabilité chez ces grands seigneurs japonais, se disait le bon Mandibul ; à peine arrivés, nous voilà déjà traités comme de vieux amis !



*La belle Yamuda.*

Le cortège s'était avancé jusque devant le grand Bouddha de bronze doré ; — la jeune Japonaise, arrivée là, s'assit gracieusement sur une natte, et, sur une invitation du chef du cortège, Farandoul en fit autant. Il entendit alors le murmure de deux voix européennes ; c'était non loin de lui un Anglais en brillant uniforme qui causait avec un Français galonné. Deux diplomates probablement.

Un Japonais richement vêtu, arrivant avec un superbe plateau chargé d'une sorte de théière, Farandoul pensa que les rafraîchissements allaient circuler dans l'assemblée. L'homme remit la théière à la jolie Japonaise qui fit un signe coquet à Farandoul.

— Nous allons prendre le saki, la liqueur nationale, pensa notre héros.

Le vase à saki avait deux goulots, la jolie Japonaise prit l'un et offrit l'autre à Farandoul.

— Quelle faveur ! adorable enfant ! se dit encore Farandoul.

Et appuyant ses lèvres, il aspira le saki en même temps qu'elle.

L'assemblée entière poussa un joyeux vivat que sous leur visière les compagnons de Farandoul répétèrent instinctivement.

— Allons ! c'est fait ! murmura l'ambassadeur français.

— Quoi donc ? pensa notre héros en prêtant soudain l'oreille.

— Oui, reprit le diplomate, la cérémonie n'est pas longue. Le prince Kaïdo n'a pas mauvaise tournure, mais pourquoi donc n'a-t-il pas retiré son casque ? je ne connaissais pas cet usage, se marier casqué, c'est original ! enfin le voilà marié, ce fameux prince Kaïdo...

— Kaïdo.... le prince de Miko ? Que disent-ils ? se demanda Farandoul.

— Savez-vous, poursuivit le diplomate, que la jeune Yamida est charmante ; j'aurais bien voulu être à la place du prince Kaïdo et boire le saki avec elle dans le vase des épousailles ! Allons, on se lève, la cérémonie est terminée, ils sont unis !

En effet l'assistance se levait. Farandoul, troublé, restait toujours assis comme perdu dans la contemplation de la jeune Japonaise. En réalité il était atterré ! Quelle catastrophe ! tout était clair maintenant pour lui, il avait rencontré le cortège de la fiancée du prince de Miko se rendant au temple pour la célébration du mariage ; à ses quatre sabres on l'avait pris pour le prince, et sans le savoir il avait épousé la femme du farouche Kaïdo !

Aventure terrible ! Que faire ? Impossible maintenant de revenir sur ce qui





TROUBLES AU JAPON. — LES HOMMES POLITIQUES S'OUVRENT LE VENTRE AVEC FUREUR.



était fait, l'événement était accompli! Qu'allait-il advenir de cette erreur fatale?... En ce moment l'interprète, dont l'absence avait causé tout le mal, parut, fendant la foule des seigneurs japonais. Il put arriver jusqu'à Farandoul, malgré l'étonnement de l'assemblée, et lui glisser quelques mots.

— Qu'avez-vous fait! Épouser la fiancée du prince!... Je suis arrivé trop tard pour vous prévenir... Vite il faut fuir, ou bien nous sommes tous perdus... il en est encore temps, il y avait justement conspiration des daimios... J'ai rencontré, sur la route que nous suivions, le cortège du vrai prince arrivant pour la cérémonie nuptiale; mais, sous mes yeux, les daimios en embuscade se sont jetés sur l'escorte,

l'ont dispersée et sont partis avec le prince prisonnier et garrotté!... Sans cette coïncidence de la conspiration, vous seriez déjà pris... Vous le voyez, il faut fuir bien vite!

Farandoul ferma les yeux pour mieux concentrer toutes les facultés de son cerveau: il venait d'entrevoir une autre et plus heureuse issue à l'aventure; un serrement de main de la douce fiancée inquiète de son trouble acheva de le décider.

— Fuir! dit-il à l'interprète, impossible! Ne voyez-vous pas qu'au premier signal du beau-père, les cinq cents sabres des Japonais qui nous

entourent luiraient au soleil! Il est un autre moyen de nous tirer d'affaire; le prince Kaïdo a disparu, on m'a pris pour lui, on m'a fait épouser sa fiancée; eh bien, je conserve mon rôle, je reste le prince de Miko, heureux époux de la belle Yamida! Prenez la parole, prévenez l'assistance qu'une conspiration de partisans du mikado vient d'être découverte, et que le prince prie tous ses amis de rentrer bien vite à Miko pour organiser la résistance.

L'interprète, épouvanté de la hardiesse de Farandoul, hésitait; un geste énergique de notre ami lui donna du courage. S'adressant alors aux Japonais étonnés, il les avertit avec emphase de la découverte d'une conspiration contre la vie du prince de Miko et annonça l'intention du faux prince de combattre énergiquement les révoltés.



*Le prince Kaïdo, d'après une peinture japonaise.*



Il n'y eut qu'un cri parmi tous les nobles japonais ; les sabres brillèrent au grand effroi des dames, et toute l'assistance jura de combattre jusqu'à la mort pour les droits du prince et la liberté de la province de Miko.

— Profitons de l'enthousiasme, murmura Farandoul à l'oreille de l'interprète ; vite en route pour Miko !

Déjà les dames étaient conduites jusqu'à leurs norimons par des serviteurs empressés. Tous les hommes, pères, frères, maris ou parents, se rangeaient sur les côtés le sabre à la main. Farandoul vint le dernier avec Yamida un peu effrayée ; il la mit galamment dans son norimon, lui montra ses quatre sabres pour la rassurer sur les dangers de la route, et fit signe aux porteurs de se mettre en route.

Sur un ordre de l'interprète, des hommes de l'escorte avaient amené des chevaux pour le faux prince et ses amis. Farandoul sauta en selle ; immédiatement, Mandibul et ses marins en firent autant et vinrent se ranger, sabres nus, autour de Farandoul.

— Voilà donc, se disaient les daïmios en chevauchant, pourquoi le prince Kaïdo est venu à son mariage armé jusqu'aux dents et la tête couverte du casque. Malgré les dangers de la situation, le galant prince n'a pas voulu que son mariage avec Yamida fût retardé d'une minute, mais il a pris ses précautions. Les guerriers à trois sabres qui l'entourent paraissent être des hommes solides, et il n'eût pas fait bon les attaquer.

Pendant que Farandoul, devenu prince de Miko, galopait avec sa femme Yamida sur la route de Miko, le vrai prince Kaïdo, jeté garrotté et bâillonné dans un norimon fermé, était conduit à marches forcées par les conspirateurs vers Fatzouma, seconde ville de la province, où l'étendard de la révolte avait été arboré le matin même.

Le pauvre Kaïdo était bien triste. Décidément ses ennemis ne voulaient pas lui laisser le temps de fléchir le destin ! S'ils ne l'avaient enlevé qu'après le mariage, il eût encore espéré. L'oracle aurait eu toute facilité pour s'accomplir pendant sa captivité ; mais les conspirateurs ne lui avaient même pas laissé cette chance !

Revenons à nos amis. La nuit était venue quand le cortège se présenta aux portes de Miko. On courut jusqu'au palais ; là, cinq ou six grands personnages voulurent haranguer le prince.

— Quels sont ces hommes ? demanda tout bas Farandoul.

— Les ministres du prince, répondit l'interprète.

— Diable ! Il ne faut pas qu'ils m'approchent. Arrêtez-les, dites-leur que

j'accepte leur démission. Ils n'ont pas su prévoir les troubles, qu'ils rendent leurs portefeuilles! Allez, parlez! soyez sévère! Révoquez tous les fonctionnaires et renvoyez tout le personnel du palais. Je fais maison nette!

Pendant que Farandoul, après avoir reçu la bénédiction du beau-père, gagnait un peu au hasard ses appartements avec la jeune Yamida, on s'entretenait, dans la foule des officiers du palais, de la sévérité du prince envers ses ministres. Ce fut bien pis lorsqu'on vit toutes les personnes de la maison particulière de Kaïdo quitter le palais et laisser leurs postes à seize guerriers, cuirassés et casqués comme pour le combat.

L'interprète avait suivi Farandoul.



*Retour du prince Kaïdo.*

— Prenez toutes les mesures de défense possibles, lui dit celui-ci; convoquez pour demain les milices et la noblesse de la province, il faut nous tenir prêts à repousser toutes les attaques!

Yamida, la jeune épouse de Kaïdo, prince de Miko, ou plutôt de notre ami Farandoul, était allée s'asseoir, rouge et confuse, sur une pile de coussins de soie bleu de ciel. Ses yeux languissants restaient fixés sur les nattes du parquet ou s'abritaient derrière son éventail fébrilement agité. Farandoul, assis à côté d'elle, ne disait rien non plus, absolument ébloui par le sourire et les grâces de cette jeune Japonaise que des événements imprévus venaient de jeter dans sa vie avec le titre charmant d'épouse.

Quelle journée fertile en événements! Et combien l'éléphant du roi de Siam était alors loin de sa pensée!

Cependant Yamida rêveuse jette un regard sur Farandoul silencieux.

Elle doit s'étonner de ce silence prolongé; il faut parler, mais comment? Farandoul maudit son ignorance de la langue japonaise.

Mais l'interprète est encore là. Farandoul lui parle à voix basse.

— Puissante princesse, perle de l'empire! s'écrie l'interprète après trois grands saluts, le prince votre époux a juré par le dragon Tats-maki de ne pas prendre la parole en japonais avant d'avoir subjugué les rebelles aussi complètement qu'il l'a été lui-même par vos yeux. Et cependant il voudrait vous dire que son cœur, pareil au volcan de Fuzi-hama, brûle d'inextinguibles feux; son serment lui défend de le dire en japonais, mais il pourrait le faire dans une langue étrangère, savez-vous le français, princesse?

Yamida fit un signe de tête désolé.

— Et l'anglais?

— Non plus.

— Alors, reprit le Siamois, il lui faudra vous le dire par interprète jusqu'à nouvel ordre. Je vous supplie, gracieuse princesse, d'être indulgente pour ma faible voix, qui ne pourra que vous répéter froidement ce que le prince vous eût dit avec beaucoup plus d'âme et de passion. Maintenant, le prince désirerait savoir si son visage a le bonheur de vous plaire?

— Comment pourrais-je le dire? soupira Yamida, le prince garde son casque baissé.

— Vous n'aviez jamais vu le prince avant la cérémonie?

— Vous savez bien, répondit naïvement Yamida, que j'ai toujours vécu retirée chez mon père à Osaka; je n'ai vu que le portrait du prince quand il a envoyé la demande de ma main.

— Bravo! pensa Farandoul, elle ne connaissait pas le prince, je vais pouvoir quitter mon casque dans l'intimité! Ouf! je respire!

Et il se leva pour dire deux mots à l'interprète.

— Gracieuse princesse, reprit celui-ci, le prince doit vous avouer une chose, c'est que le portrait était peu ressemblant.

Yamida eut un petit cri de contrariété qui changea d'expression et devint de la surprise. Farandoul venait de jeter son casque.

— Ah! s'écria Yamida, pas ressemblant du tout; le prince est mieux que son portrait! mais pourquoi est-il coiffé comme les étrangers?

— Cela, princesse, c'est de la politique! mystères de la diplomatie!... Vous connaissez les difficultés de la situation, le prince cherche à gagner, par quelques concessions, la confiance des diplomates étrangers.





*Les Guerriers a trois sabres.*

## VII

Combats et révolutions. — Crise politique.

Les généraux et les hommes politiques s'ouvrent le ventre avec fureur.

Catastrophe. — Condamnés à périr

dans la graisse bouillante! — La prédiction s'accomplit!

La ville de Miko eut le lendemain un réveil agité. Des nouvelles étaient arrivées pendant la nuit, les rebelles avaient proclamé un nouveau prince à Fatzouma, la ville tombée en leur pouvoir, et de plus se vantaient, avec une impudence extrême, d'avoir fait prisonnier le prince Kaïdo. Déjà même de nombreux partisans tenaient hardiment la campagne sur la route de Miko.

La situation s'assombrissait. Ce qui rassurait les habitants de Miko, c'est que le prince, que l'on disait tombé entre les mains des rebelles, était parmi eux organisant la défense. Par les soins de l'interprète, une proclamation du faux Kaïdo avait été affichée. La milice était convoquée d'urgence, pour coopérer avec les troupes à la défense de la ville. Le vieux général Faxiba, commandant des troupes régulières, appelé au palais avec ses officiers, avait reçu les instructions écrites du prince.

Le prince était un homme de fer, la chose était connue, le général Faxiba le trouva plus énergique encore que de coutume. Il donnait trois heures aux milices pour s'assembler et prétendait les conduire aussitôt à l'ennemi.

Le général Faxiba, électrisé, partit ventre à terre pour l'esplanade où se réunissaient les troupes. Dans un discours d'une concision antique, il fit passer dans l'âme de ses colonels l'énergie du prince Kaïdo ; trois colonels jurèrent de s'ouvrir le ventre si l'ennemi n'était pas vaincu avant le coucher du soleil. A midi sonnant toutes les troupes étaient sous les armes et prêtes à partir. On n'attendait plus que le prince. A l'heure dite, s'arrachant aux lamentations de la pauvre Yamida, qui le voyait avec un chagrin mortel courir aux dangers dès le lendemain de leur mariage, le prince quitta le palais à la tête de son peloton de farouches guerriers à trois sabres.

L'interprète s'était un peu fait prier pour endosser le harnais, mais se sentant plus que jamais nécessaire pour porter les ordres, il s'était décidé en soupirant.

Farandoul, se plaçant à la tête des troupes, fit un geste, les commandements et les sonneries éclatèrent, et toute l'armée s'élança comme un seul homme sur la route de Fatzouma.

Le prince et ses guerriers à trois sabres galopèrent en avant, suivis au pas de course par les régiments haletants. Le vieux général Faxiba, homme prudent, avait dès le matin fait partir quelques compagnies légères chargées d'éclairer la route. Après trois heures de marche, on trouva les archers de cette avant-garde aux prises avec les premières troupes des rebelles.

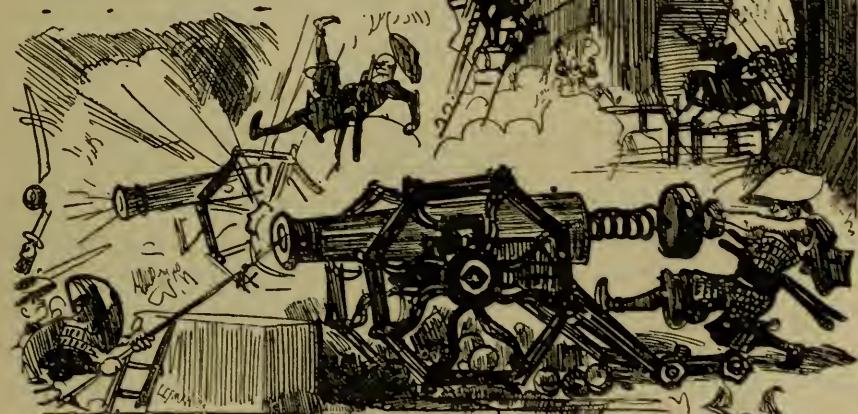
Farandoul-Kaïdo donna une heure à ses hommes pour souffler. Les rebelles accourant à marches forcées, se déployaient dans la plaine ; quand il les vit bien embarrassés de leurs mouvements, notre héros donna soudain le signal de l'attaque. Ses troupes se lancèrent avec furie sur l'ennemi ; après les premières volées de flèches, les feux de peloton des compagnies armées de fusils à pierre, on s'aborda le sabre au poing. Les guerriers à trois sabres de la garde du prince, descendus de leurs montures, manœuvrèrent leurs sabres à deux mains avec une habileté qui fit l'admiration générale ; en un clin d'œil, le corps des rebelles sur lequel ils s'étaient jetés fut éparpillé dans la plaine.

L'affaire prenait bonne tournure pour le faux prince Kaïdo. Une charge de Farandoul, à la tête de la compagnie de réserve du général Faxiba, acheva la déroute des rebelles. Tout fut enfoncé et dispersé. Les bourgeois de Miko, fiers de leurs prouesses, firent une grande quantité de prisonniers ; l'état-



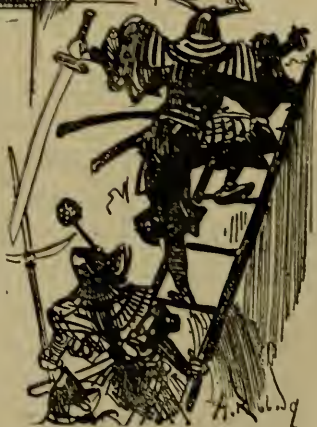
major des rebelles seul prit la fuite en bon ordre et disparut dans la montagne.

L'armée, ivre de joie, reprit la route de la ville avec ses trophées et ses prisonniers, on fit dans la soirée une entrée triomphale à Miko; le faux prince dut passer sous des arcs de triomphe improvisés, subir des discours dont il ne comprit pas un mot et répondre aux félicitations, par l'organe de l'interprète heureusement. Sous la grande porte du palais, illuminée de milliers de lanternes, Yamida



attendait impatiemment Farandoul; dès qu'il parut, elle jeta sa lanterne et tomba dans ses bras.

Il y eut le soir même délibération entre Farandoul, Mandibul et l'interprète. Il s'agissait d'adopter un plan de conduite; les rebelles avaient été vaincus, c'était maintenant à la diplomatie d'achever l'œuvre de Bellone. Le seul diplomate possible pour Farandoul était l'interprète siamois, mais il ne pouvait l'envoyer à Fatzouma, sa pré-



Prise des derniers retranchements des rebelles.



sence lui étant indispensable. Il fut convenu que l'on enverrait dès le lendemain des saufs-conduits aux chefs rebelles pour ouvrir les négociations à Miko même.

Comme la marche et la bataille avaient fatigué tout le monde, le palais fut bientôt plongé dans un silence profond.

Au milieu de la nuit, à l'heure même où les songes les plus azurés venaient battre de l'aile au chevet de nos amis profondément endormis, un homme poudreux, haletant et furieux, se présentait aux portes de la ville, écartait violemment les sentinelles, se faisait reconnaître du chef de poste ahuri et réunissant quelques gardes, marchait vers le palais. Les hommes de garde faillirent à sa vue tomber à la renverse ; il fit un signe et toutes les portes s'ouvrirent.

Cet homme, entouré de soldats, se dirigea sans hésitation vers les appartements de Farandoul. Les guerriers à trois sabres, nos amis, dormaient pleins de sécurité dans les pièces d'entrée, ils furent en deux minutes garrottés et bâillonnés.

Puis l'homme mystérieux, toujours suivi de ses sicaires, entra comme une bombe dans la chambre de Farandoul.

On l'a sans doute deviné, cet homme furieux c'était le prince Kaïdo lui-même, le vrai, le seul, accourant altéré de vengeance !

Farandoul avait trop bien battu les rebelles ; ceux-ci désespérant de leur entreprise avaient, pour obtenir leur grâce, rendu la liberté au prince et lui avaient appris, en le relâchant, tous ses malheurs à la fois, c'est-à-dire l'apparition d'un faux prince, le mariage du faux prince avec la belle Yamida, et la prise de possession du palais de Miko par l'usurpateur du trône et de la fiancée du vrai prince.

Triste réveil pour nos amis. Écroulement général de tous leurs rêves. Ils étaient là tous, jetés sur le plancher, les marins d'un côté et Farandoul de l'autre. Non loin de là, Kaïdo arpentait une galerie donnant sur la ville encore illuminée, et donnait des ordres d'une voix tonnante aux officiers debout devant lui. Tout était en rumeur dans le palais, les états-majors, réunis à la hâte, se disputaient, s'accusaient mutuellement de manque de perspicacité et s'ouvraient le ventre avec fureur dans le cours de la discussion.

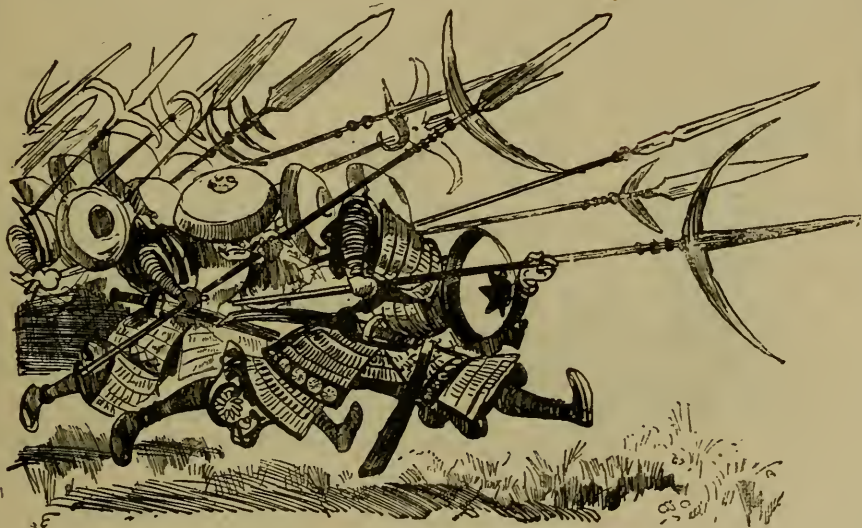
Le vieux général Faxiba, furieux de s'être laissé tromper comme les autres, venait de s'ouvrir le ventre à la tête de ses troupes, et son exemple avait été suivi par plusieurs ministres.

A l'aube, le moment fatal parut être arrivé pour nos amis, une garde de

soldats farouches vint le sabre nu se poser devant eux ; sur le commandement d'un officier, les liens qui retenaient leurs jambes furent tranchés et nos amis, sommés de se lever à coup de plat de sabre, défilèrent sur la galerie ; au lieu de les faire descendre dans la cour pour la cérémonie suprême, comme ils s'y attendaient, on les fit entrer dans une immense pièce que Farandoul reconnut pour être la salle du Trône.

Douze officiers assis sur une estrade les attendaient, c'était un conseil de guerre chargé de les juger sommairement.

Devant les juges étaient les pièces à conviction, c'est-à-dire le trône de



*Charge décisive de la garde nationale de Miko.*

Miko, sur lequel Farandoul s'était assis pendant trente-six heures, les armes des guerriers à trois sabres, et enfin Yamida elle-même, la fiancée du prince, épousée par l'usurpateur.

Farandoul et la princesse échangèrent un regard désolé. O bonheur ! Farandoul ne lut aucun reproche dans les yeux de Yamida : au contraire, sur sa joue charmante coulait une larme qui consola d'avance notre héros de tout ce qui pourrait suivre.

Le terrible Kaïdo étant arrivé, les juges entrèrent immédiatement en fonctions. Il n'y eut qu'un court interrogatoire, auquel les accusés dédaignèrent de répondre faute d'avoir compris les questions, puis Kaïdo faisant l'office de ministère public, montra pour tout discours les pièces à conviction. Cet

éloquent réquisitoire suffit aux juges. La délibération commença, le prince Kaïdo manifestant une impatience fébrile, tout fut bientôt terminé, le président griffonna rapidement son arrêt, les juges signèrent et lecture en fut faite aux condamnés.

A l'effroyable grimace que fit l'interprète siamois en écoutant l'arrêt, les marins comprirent que le conseil de guerre s'était montré sévère.

— Allons, voyons, fit Mandibul, renseignez-nous... Qu'est-ce que c'est ? la pendaison ? la décapitation ? le ventre ouvert ? non ? Diable ! diable ! alors c'est pire qu'en Chine.

— Hélas ! fit l'interprète.

— Ne nous faites pas languir ! dites-nous la chose tout de suite.

— Nous sommes condamnés à être jetés dans la graisse bouillante et cuits jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— La graisse bouillante... quelle horreur ! J'en appelle ! s'écria Mandibul avec force.

Les juges, pour toute réponse, griffonnèrent quelques lignes dont le président donna lecture. C'était un léger *post-scriptum* ajouté sur une réclamation du prince Kaïdo, qui fixait l'exécution au jour même.

Yamida, évanouie, avait été ramenée dans ses appartements. Les marins, furieux de la sévérité de la condamnation, se répandaient en récriminations. Ils accablèrent le prince Kaïdo de reproches. Après tout, n'avaient-ils pas combattu la veille contre ses ennemis les rebelles, et n'était-ce pas à leur bravoure que le prince devait sa mise en liberté ? Tournesol surtout était hors de lui ; périr dans la friture lui semblait le comble de l'ignominie. Peut-être, en sa qualité de Marseillais, eût-il préféré l'huile !

Le farouche Kaïdo, toujours grinçant des dents, donnait des ordres pour les préparatifs funèbres ; déjà les soldats entraînaient les condamnés vers la porte du palais où les bourreaux donnaient la dernière main aux apprêts de leur œuvre infernale, lorsque tout à coup le prince Kaïdo bondit. Une idée soudaine venait de lui passer par la tête ; il donna l'ordre de réintégrer les condamnés dans la salle du jugement et courut vers son état-major.

Aussitôt les officiers montèrent à cheval et disparurent dans toutes les directions. L'assistance étonnée se demandait la raison de ce changement dans les idées du prince ; l'étonnement fut encore plus grand lorsqu'on vit revenir les officiers accompagnés de vieux bonzes et d'antiques savants courbés par l'étude. Kaïdo les attendait et s'enferma bien vite avec eux.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? La chose est bien simple. Un scrupule



était venu à Kaïdo. On se rappelle la prédiction des bonzes et des ans relativement au bonheur que le ciel devait accorder au prince aussitôt qu'il aurait été trompé par sa femme. Cette prédiction était-elle accomplie? Le prince pouvait-il se considérer comme bien et valablement trompé?

Cela pouvait être sujet à controverse; le prince avait été trompé, cela était certain, mais les casuistes pouvaient faire des objections.

En effet, dès que l'assemblée des bonzes et des docteurs eut été mise au courant des événements, elle décida tout d'une voix que la prédiction ne pouvait être considérée comme accomplie.

La belle Yamida n'était que la fiancée du prince, cela ne pouvait suffire



*Devant le tribunal. — Les pièces à conviction.*

à l'oracle. Le prince n'avait aucun droit à se prétendre trompé, tout était à refaire.

Le pauvre Kaïdo, absolument désolé, se plongea dans de sombres réflexions. Que faire? Quel parti prendre? Un vieux bonze se permit de lui donner un conseil qui ramena l'espérance dans l'âme de Kaïdo. Après tout, le condamné Farandoul n'était pas exécuté, rien n'était perdu.

Kaïdo allait s'élancer vers la salle servant de prison aux marins; mais il réfléchit, courut aux appartements de Yamida, la ramena devant les bonzes et fit demander à la chapelle du palais le vase à saki servant aux épousailles.

Le saki apporté, il le présenta lui-même à Yamida surprise; comme elle hésitait, il lui dit quelques mots tout bas qui la décidèrent.

La charmante Yamida, encore tout éplorée, porta le saki à ses lèvres. Cette fois, Kaïdo et Yamida étaient mariés.

— Et maintenant que les destins s'accomplissent ! Puisse la province de Miko être heureuse !

Et calme, fier et résolu, le prince Kaïdo se dirigea vers la salle où les prisonniers attendaient l'heure de marcher au supplice. Il alla droit à Farandoul, tira son sabre et coupa ses liens.

— Tout est oublié ! dit-il. Tu es un homme comme je les aime ; je te fais mon premier ministre !

Farandoul, étonné, regardait le prince sans comprendre.

— Que dit le prince ? demanda-t-il à l'interprète.

— Le prince vous fait grâce et vous nomme son ministre, balbutia l'interprète ; implorez-le pour nous, il ne serait pas juste de nous faire périr dans la graisse bouillante.

Kaïdo avait compris, et déjà ses ordres étaient donnés. Les officiers mêmes qui venaient de condamner nos amis à de si terribles tourments s'empressèrent de trancher les cordes serrées autour de leurs poignets. Le président du tribunal, homme susceptible, se considéra comme offensé par ce dénouement imprévu et montra sa mauvaise humeur en s'ouvrant brutalement le ventre avec le sabre de ses pères.

— Plus de graisse bouillante ? exclama Tournesol.

— Grâce pleine et entière, répondit le prince en serrant les mains du sympathique Mandibul, et amitié de même !

Les braves qui avaient combattu la veille sous les ordres de Farandoul apprirent avec joie que leur jeune chef n'allait point, au lendemain du triomphe éclatant remporté sur les rebelles, subir le terrible supplice de la graisse bouillante. Seuls quelques courtisans, s'étant montrés, depuis le retour du vrai prince, particulièrement hostiles à notre héros, jugèrent qu'il était de leur dignité de s'ouvrir fièrement l'abdomen en manière de protestation. A part ces légères nuances de dissentiment, la joie des daïmios et des soldats fut partagée par toute la population.

Kaïdo, sans perdre de temps, avait donné l'ordre à ses anciens ministres de se réunir pour leur présenter Farandoul. En présence de tous et malgré les grimaces de quelques-uns, il le confirma dans ses nouvelles dignités et le nomma général commandant l'armée régulière, en remplacement du général Faxiba qui s'était ouvert le ventre le matin.

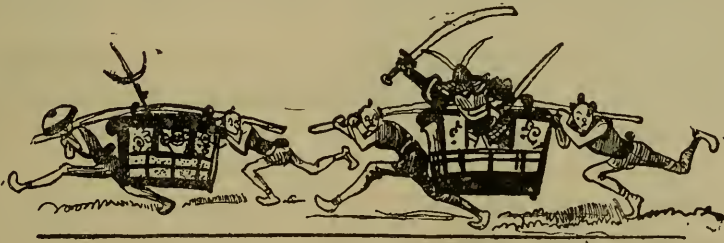
Complimenté, choyé par tout le monde, Farandoul aurait dû se sentir la joie au cœur ; condamné à mort le matin, premier ministre le soir, la différence était grande ; sans parler des appointements : quatre-vingt mille

sacs de riz, dont le premier trimestre venait de lui être payé en nature.

Mais il y avait une ombre au tableau, Yamida était perdue pour lui, son mariage, entaché de nullité pour cause d'erreur dans la personne, avait été cassé par les bonzes, et Yamida était maintenant la femme du prince Kaïdo !

Un autre homme aussi, malgré sa gaieté apparente, avait l'esprit préoccupé de pensées peu agréables : c'était le prince Kaïdo, toujours songeant à l'ennuyeux oracle et souhaitant ardemment de voir la prédiction s'accomplir pour être tranquille après.

Ce fut avec un véritable chagrin que le prince Kaïdo apprit le lendemain matin que le nouveau général en chef Fa-ran-doul était parti au milieu de la nuit pour Fatzouma, dans le but de disperser les dernières bandes de rebelles tenant encore la campagne dans les environs de cette ville.



*Retraite de l'état-major des rebelles.*

Le prince n'hésita pas et fit partir en diligence un de ses officiers pour prier Farandoul de ne pas exposer inutilement une existence nécessaire au bonheur de la province de Miko.

— Drôle de pays! pensa Mandibul, qui n'avait aucun soupçon des intentions cachées du prince, hier, on voulait nous faire périr dans la friture comme de simples pommes de terre, et aujourd'hui on veille sur nos jours avec une sollicitude maternelle! Étrange! étrange! mais j'aime mieux ça!

Bien entendu, la seule annonce de l'arrivée du général avait suffi pour faire rentrer les derniers rebelles dans le devoir. La province de Miko était entièrement pacifiée; à son retour, Farandoul fut reçu avec les plus grands honneurs. Le prince augmenta ses appointements, lui conféra de nouveau quelques titres et dignités et fit monter tous les marins de quelques grades dans la hiérarchie japonaise.

Farandoul et ses hommes allaient regagner leurs logements, après avoir reçu les remerciements du prince, lorsque celui-ci les arrêta.

— Attendez, général Fa-ran-doul, je veux vous charger d'une mission



de confiance. Connaissez-vous le temple des 33,333 génies, à Tocoto ?

— Non, répondit Farandoul étonné.

— Alors, vous ignorez qu'outre les statues des 33,333 génies et celles innombrables des dieux auxiliaires les Kwamon, les Bosatz et les Dsizoo, outre les chapelles de Raïden, dieu du tonnerre, et du dragon Tats-maki, ce temple fameux offre maintenant à la vénération des fidèles une émanation de Bouddha lui-même, un éléphant sacré de la plus éclatante blancheur !

— L'éléphant blanc ! s'écria l'interprète.

— Où veut-il en venir ? se demanda Farandoul.

— Voici la mission que je vous confie : mon épouse Yamida et ses cinquante dames d'honneur se rendent en pèlerinage à ce temple de 33,333 génies ; je vous charge de les escorter

Farandoul et l'interprète échangèrent un regard. Mandibul parut extraordinairement surpris.

— O bonheur inespéré ! pensa Farandoul, Yamida et l'éléphant blanc !

— Oui, reprit le prince avec un sourire énigmatique, je compte sur vous ;

Et Kaïdo partit au galop, pendant que Farandoul, encore tout étourdi de sa double chance, allait prendre les ordres de la princesse.

Après les terribles événements qui s'étaient passés, Farandoul avait bien des choses à dire à Yamida ; celle-ci, de son côté, semblait avoir quelques confidences à lui faire ; mais comme justement l'interprète était absent, il leur fallut se contenter du langage des yeux, éloquent, mais légèrement obscur.

Une petite heure suffit aux préparatifs de départ.

Les cinquante dames d'honneur, toutes jeunes et charmantes comme elle, suivaient la princesse dans leurs plus beaux atours. Cinquante norimons ouverts et brillamment ornés s'avancèrent ; les dames montèrent gracieusement dans les palanquins, et, sur un signe de Farandoul, les porteurs, enlevant leur délicat chargement, partirent d'un pas cadencé.

Quelle promenade délicieuse à travers les charmantes campagnes de Miko ; on passa plusieurs rivières à gué ou à la nage, ce fut un charmant coup d'œil que celui de ces cinquante palanquins peinturlurés voguant comme des embarcations féeriques sur la surface unie des rivières, à la suite de leurs porteurs qui nageaient comme des poissons.

On arriva vers le soir à l'étape, un petit village de plaisance où l'on devait passer la nuit. Une grande maison de thé reçut toute la caravane. Tout y était préparé pour le repas du soir et pour le repos de la nuit. Les cinquante



KAIDO TRIOMPHANT. — ENFIN JE SUIS TROMPÉ!!!





dames d'honneur soupèrent à la clarté joyeuse des lanternes dans le jardin de la maison de thé; Yamida prit son repas sur une terrasse supérieure et ne manqua pas d'inviter Farandoul à le partager avec elle.

La terrasse où se tenaient Yamida et Farandoul était enguirlandée joyeusement de fleurs et de branchages. D'immenses transparents l'éclairaient de lueurs jaunes, rouges et bleues; dans le fond douze grandes potiches, de véritables monuments étagés devant les balustrades, se détachaient sur des plaines baignées de flots de lumière bleue par la pleine lune.

Farandoul et Yamida, après une conversation franco-japonaise où tous deux s'étaient entendus sans se comprendre, étaient venus s'accouder à la balustrade pour contempler les beautés poétiques de ce site merveilleux.



*Joyeux tête-à-tête.*

Était-ce illusion, il parut à Farandoul que la grande potiche contre laquelle il s'appuyait tressaillait lorsque, d'un accent passionné, il parlait à Yamida. Cependant notre ami n'y prit point garde, il tenait dans sa main la main charmante de Yamida.

— O Yamida! Yamida! dit-il d'une voix émue.

— O Fa-ran-doul! répondit la jeune Japonaise qui avait appris ce nom et semblait prendre plaisir à en moduler les trois syllabes.

Farandoul déposa un brûlant baiser sur la main qu'on lui abandonnait.

— O Fa-ran-doul! répéta Yamida.

Un bruit épouvantable leur coupa la parole, les douze gigantesques potiches venaient de s'écrouter avec fracas sur le plancher de la terrasse... Douze hommes se dressant au milieu des débris, se jetèrent sur Farandoul, et avant qu'il pût tirer un seul de ses trois sabres, le renversèrent sous leur masse.

— Trompé ! je suis trompé !!! s'écria le prince Kaïdo triomphant, l'oracle est satisfait ! Enfin, mon règne va pouvoir être heureux !

Yamida épouvantée s'était jetée à ses genoux.

— Relevez-vous, madame, dit le prince, et daignez accepter mon bras jusqu'à votre norimon. Du calme, le Japon nous contemple !

Cette route si joyeusement faite dans la journée en caracolant autour du norimon de la princesse, Farandoul la refit la nuit même dans une plus triste situation. Enfermé dans un norimon étroit et peu rembourré, il put compter tous les cahots de la route et toutes les secousses que des porteurs brutaux lancés au pas de course faisaient subir à la prison ambulante.

Dès son arrivée au palais de Miko, Farandoul, retiré de sa boîte un peu endolori, fut enfermé dans un cachot étroit et obscur où de tristes réflexions vinrent encore une fois l'assaillir. Quels coups de la destinée ! Quels changements de fortune soudains ! Bah ! tout espoir n'était pas perdu, Mandibul et les marins étaient libres, ils sauraient bien le tirer de là.

Kaïdo revenait excessivement joyeux et disposé à voir enfin la vie en rose ; son premier soin dès le débotté fut de convoquer le conseil des ministres et les grands fonctionnaires de la couronne.

Ces nobles personnages accoururent un peu surpris d'une convocation aussi pressante et se demandant si quelque nouvelle révolte ne venait pas d'éclater dans la province. L'air guilleret du prince les rassura dès leur entrée dans la salle du conseil.

— Nobles daïmios ! s'écria le prince dès qu'ils furent tous réunis, un cruel souci de moins pèse sur votre prince, la principauté de Miko peut être heureuse désormais, rien ne s'oppose plus à sa félicité !

— Rien ? s'écrièrent les ministres au comble de l'émotion.

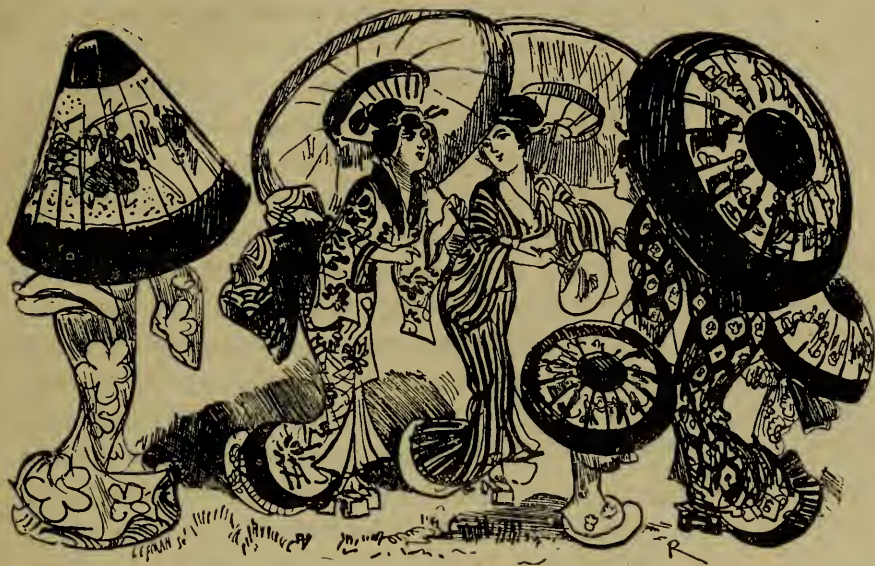
— Absolument rien ! L'oracle est accompli ! La condition imposée par le destin a été remplie, le prince s'est sacrifié pour le bonheur de son peuple !

— Et le coupable ? demanda le ministre de la justice et des exécutions d'une voix sévère.

— Le coupable attend son arrêt. Mais voici les bonzes et les savants que j'ai fait mander, nous allons voir s'ils sont satisfaits aussi.

Les vieux docteurs en astrologie et les savants bonzes entraient dans la salle, le prince les reçut avec les plus grands égards et d'une voix émue leur exposa la situation.

— Loué soit Bouddha ! s'écrièrent-ils après avoir entendu, la principauté de Miko est sauvée, son prince a été trompé par sa femme !



*Les jolies curieuses attendant le supplice de Farandoul.*

### VIII

#### Nouvelle condamnation.

Deux incisions en croix, Vlic et Vlic! — Poursuite à travers les murailles.

Le temple des 33.333 génies.

Dans l'après-midi de ce jour mémorable, qui fut marqué de grandes réjouissances parmi la population instruite du sacrifice du prince Kaïdo, Farandoul fut extrait de son cachot et conduit, en traînant ses chaînes, devant un tribunal composé des plus puissants seigneurs de la principauté.

La procédure ne fut point longue, Kaïdo exposa les faits et le tribunal tout d'une voix conclut à la peine de mort. La discussion relative au genre de supplice à infliger à ce grand coupable dura plus longtemps; l'assemblée voulait quelque chose de solennel et de digne à la fois du prince offensé et de l'importance du coupable.

La conférence menaçant de s'éterniser, un ministre eut une idée.

— Mais, dit-il, nous nous évertuons bien inutilement à chercher un genre de mort imposant; le coupable Fa-ran-doul n'a-t-il pas déjà été condamné au supplice de la graisse bouillante? Nous n'avons qu'à reprendre cette idée, nous ne trouverions pas micux.



— Bravo ! s'écrièrent tous les daïmios, c'est parfait, il ne reste plus qu'à rédiger l'arrêt.

— Arrêtez ! s'écria tout à coup Kaïdo, pas de graisse bouillante, je m'y oppose formellement ! Il ne sera pas dit que sous mon règne, un homme à qui le Japon doit tant, car, ne l'oublions pas, c'est à lui que notre patrie devra le bonheur, il ne sera pas dit qu'un tel homme périra de cette façon ignominieuse ! pouah ! la graisse bouillante !!! non, c'est par le sabre qu'il doit périr, en vrai chevalier, en courageux guerrier ! d'une main ferme il s'ouvrira le ventre, deux incisions en croix, *vlic et vlic*, et c'est fini !

Les juges électrisés n'hésitèrent plus, l'arrêt rédigé par un scribe fut fièrement paraphé par chacun et lu à l'infortuné Farandoul. Comme il n'avait pas eu le temps, en si peu de jours, d'apprendre la belle et douce langue japonaise, notre ami ne comprit pas grand'chose à l'arrêt et fût resté longtemps dans l'incertitude, si l'obligeant Kaïdo ne lui eût, par la pantomime et des *vlic et vlic* répétés, expliqué quelle douloureuse opération il était appelé à se faire subir à lui-même.

Un banquet réunit les juges et le prince affamés par cette longue séance. Le prince étant en belle humeur y invita le condamné et voulut à toute force l'avoir à sa droite pendant toute la soirée. Farandoul, assez mal nourri dans sa prison, ne refusa point cette faveur et tint tête aux plus forts buveurs de saki du conseil des ministres.

Il n'est si belle compagnie qui ne se quitte ; vers onze heures, il fallut que le malheureux condamné regagnât son cachot. A peine y fut-il rentré qu'il se rappela soudain qu'il avait oublié de demander au prince quel jour avait été fixé pour l'exécution ; il était trop tard pour réparer cet oubli, il lui fallut rester dans l'incertitude.

Pas de nouvelles de personne le lendemain. Le geôlier seul visita le condamné ; la journée parut longue à Farandoul, mais le lendemain matin le ministre de la justice et des exécutions se fit ouvrir le cachot et vint lire à Farandoul une forte liasse de papiers.

— Pure formalité judiciaire, pensa notre ami sans comprendre un seul mot.

Mais le ministre de la justice, voyant son air distrait, prit la parole en français plus ou moins intelligible.

— Quelle chance ! s'écria Farandoul, vous parlez français, vous allez me renseigner. A quand la petite cérémonie du sabre ?

— Mais, je suis chargé de vous avertir, c'est pour ce soir !

— Ce soir ! Déjà !... Je pensais avoir du temps.

— Si cela vous contrarie, peut-être pourrait-on reculer de quelques jours... vous vous diriez indisposé; mais c'est ennuyeux, parce que la population est prévenue, le... la... l'événement doit avoir lieu en grande solennité, sur une esplanade réservée, à la porte du Nippon; les affiches sont posées...

— Les affiches, dites-vous?

— Oui, pour avertir toute la population de votre passage, car vous serez conduit processionnellement à l'esplanade.

— Bon, pensa Farandoul, s'il y a des affiches, si tout le monde est prévenu, Mandibul est averti, il doit avoir tout préparé pour me tirer d'affaire, ne changeons rien à ses plans!

— Eh bien! reprit-il tout haut, puisque les affiches sont posées, je ne veux pas faire manquer la cérémonie, j'accepte votre heure — à ce soir donc, et merci pour votre amabilité.

Cette journée passa plus vite que la précédente. A la nuit tombante, Farandoul fut extrait de son cachot et conduit dans la cour centrale du palais.

Une foule de personnages officiels l'attendaient pour le saluer. A leur tête, le ministre de la justice et des exécutions reçut Farandoul et lui remit une boîte de laque rouge longue d'un mètre et demi, et couverte de charmants dessins.

— Qu'est-ce que cela? demanda Farandoul étonné.

— Ouvrez! répondit le ministre de la justice.

Farandoul fit sauter quelques cordons de soie, enleva le couvercle et s'arrêta ébloui. Le contenu de la boîte était un superbe sabre, à lame trempée et damasquinée, pourvue d'une poignée splendide enrichie de diamants.

— C'est... l'instrument? demanda notre héros.

— C'est l'instrument fatal, le prince Kaïdo vous prie de l'accepter en souvenir de lui et d'en faire bon usage; vous savez, deux incisions en croix, vlic! vlic! c'est le meilleur procédé.

— Je ferai de mon mieux, répondit modestement Farandoul; seulement je voudrais être débarrassé de ces incommodes chaînes.

— A un criminel vulgaire, je n'accorderais pas cette faveur, mais à vous je n'ai rien à refuser, vos chaînes vont tomber!



— Vlic! vlic! une incision en croix!

Toute la population de Miko, surexcitée par tant d'émotions depuis huit jours; remplissait les rues que le cortège devait suivre; les femmes se montraient en pleurant le jeune héros marchant au supplice; les hommes, plus graves, saluaient le condamné au passage. Tous les yeux étaient fixés sur le sabre destiné à jouer un si grand rôle dans la cérémonie dernière.

Farandoul était tout yeux et tout oreilles; il s'attendait à chaque coin de rue à voir Mandibul et les matelots se jeter sur le cortège et se préparait à se servir vaillamment du sabre d'honneur envoyé par le prince: mais rien ne venait, il ne voyait personne et n'entendait aucun signal.

Et l'esplanade fatale approchait. On distinguait à quelque distance une grande quantité de lanternes autour d'un point central brillamment illuminé. Ce devait être le lieu du drame. Comme pour lui enlever le dernier doute, justement le ministre de la justice se retourna et lui montra d'un geste gracieux les illuminations.

— C'est là, dit-il, nous sommes arrivés!

En effet, on était arrivé! Et Mandibul qui ne paraissait pas!

— Oh! oh! pensa Farandoul, les choses se gâtent!

Une superbe estrade avait été préparée, élevée de deux mètres au-dessus du sol, flanquée de mâts bariolés et garnie de nombreuses lanternes de toutes les couleurs. Une quinzaine de guerriers, armés de toutes pièces et sabres nus, se tenaient sur le large escalier de l'estrade.

Le ministre de la justice se montra surpris de leur présence; pendant que les autres troupes faisaient le cercle autour de l'échafaud et maintenaient la foule, le ministre s'approcha de ces guerriers et leur demanda si ce n'était pas le prince qui les avait envoyés.

— C'est le prince! répondit une voix qui fit tressaillir Farandoul, car elle ressemblait étrangement à celle de l'interprète siamois.

Il essaya de plonger le regard sous les casques de ces sombres guerriers et reconnut enfin sous l'un d'eux l'œil loyal de Mandibul!

— Ah! ah! dit-il, en escaladant l'estrade pour chercher d'en haut le côté le moins gardé, le sabre du prince va servir!

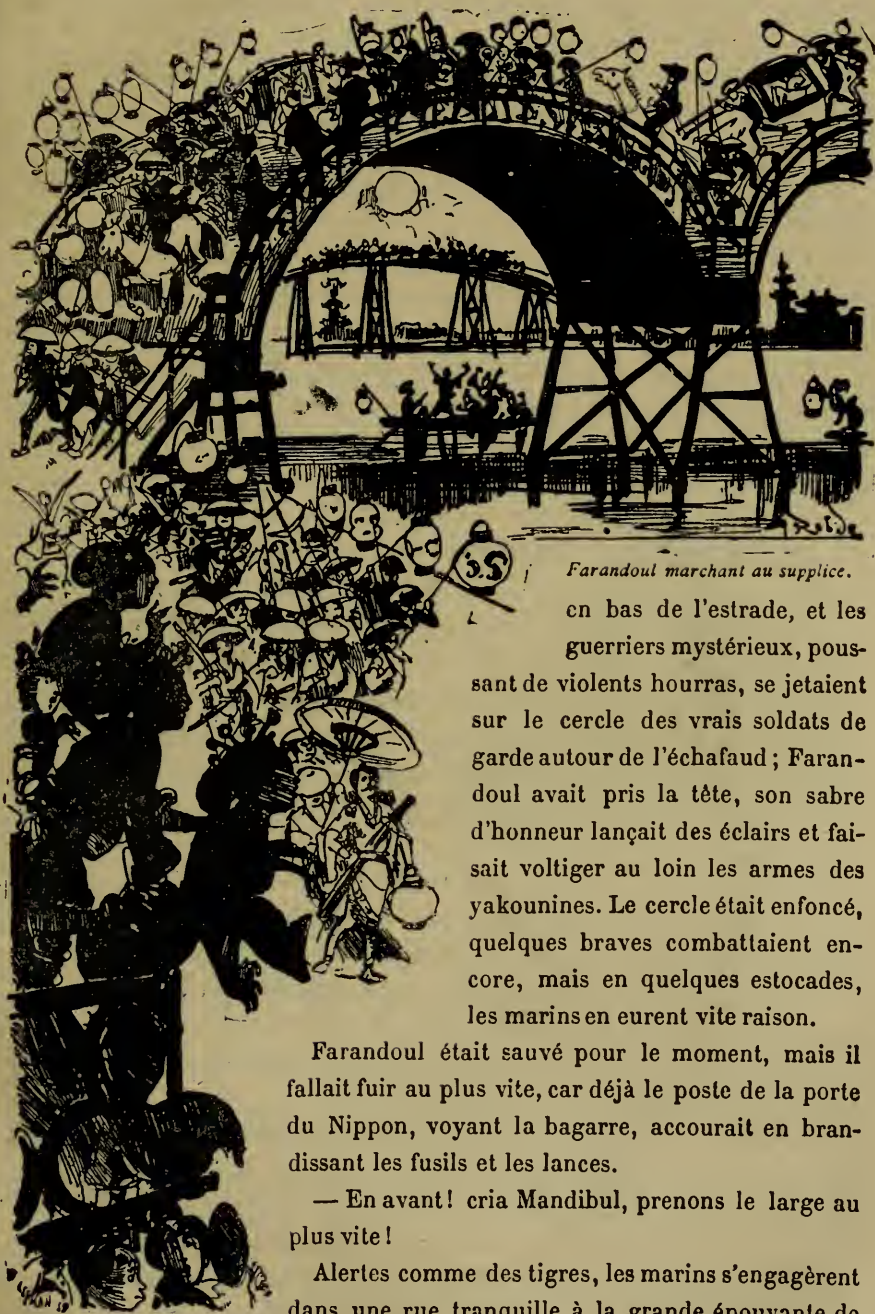
Un cliquetis de sabres significatif lui apprit que Mandibul et ses hommes étaient prêts.

Farandoul s'arrêta.

— L'incision en croix! lui cria le ministre de la justice et des exécutions, vlie! vlie!

Il n'acheva pas, une brusque poussée de Mandibul venait de le précipiter





*Farandoul marchant au supplice.*

en bas de l'estrade, et les guerriers mystérieux, poussant de violents hurras, se jetaient sur le cercle des vrais soldats de garde autour de l'échafaud ; Farandoul avait pris la tête, son sabre d'honneur lançait des éclairs et faisait voltiger au loin les armes des yakounines. Le cercle était enfoncé, quelques braves combattaient encore, mais en quelques estocades, les marins en eurent vite raison.

Farandoul était sauvé pour le moment, mais il fallait fuir au plus vite, car déjà le poste de la porte du Nippon, voyant la bagarre, accourait en brandissant les fusils et les lances.

— En avant ! cria Mandibul, prenons le large au plus vite !

Alertes comme des tigres, les marins s'engagèrent dans une rue tranquille à la grande épouvante de

quelques habitants ou habitantes. Derrière eux les soldats du poste accouraient renforcés de minute en minute.

— Bagasse! s'écria tout à coup Tournesol, en tournant un angle de la rue, tron de l'air, c'est une impasse!

Fatalité! dans le fond de cette impasse nos amis allaient être accablés par le nombre des poursuivants... Déjà les marins étaient retournés pour faire tête à l'ennemi.

— Au contraire! au contraire! cria Farandoul, enfonçons les maisons, vous savez bien qu'au Japon les murailles sont en carton et les cloisons en papier; nous passerons! Allons, tête baissée!

Et d'un seul coup de sabre il fit dans une muraille un trou par lequel tous se précipitèrent tête baissée. Les locataires de la maison, épouvantés par cette invasion subite de guerriers en fureur, sautèrent par les fenêtres ou s'évanouirent dans des coins.

— En avant! criait Farandoul en se jetant à travers les cloisons, crevant à coups de sabre les plus résistantes et passant de maison en maison avec autant de facilité qu'une écuyère du cirque à travers les cerceaux de papier.

Mandibul, l'interprète et les quinze matelots bondissaient derrière lui; leurs sabres pratiquaient de larges ouvertures dans les cloisons et balafrèrent les murs mitoyens. Hélas! que de dégâts et que de réparations locatives pour les propriétaires des immeubles traversés! Le cœur de Farandoul saignait de ces atteintes à la propriété, mais il était dans le cas de légitime défense, l'existence de dix-huit hommes était en danger!

Et que de brèches dans le mur de la vie privée! tantôt par les déchirures des murailles on se jetait au milieu d'une famille en train de prendre le repas du soir, on bousculait les plats, on enfonçait la cloison d'en face et l'on tombait dans une chambre à coucher; tantôt on arrivait en traversant les murs avec la discrétion d'un obus, dans un boudoir ou dans un cabinet de toilette juste à point pour assister au petit coucher d'une dame!

L'épisode le plus saisissant de cette course à travers les maisons de tout un quartier fut celui-ci : nos dix-huit amis venaient de passer comme l'éclair au milieu des cuisines d'un grand restaurant; après avoir traversé deux pièces vides, ils se jetèrent sur une cloison de carton, la fendirent à grands coups de sabre et tombèrent dans un cabinet particulier occupé par une dame de la plus haute société, aux pieds de laquelle roucoulait un jeune et aimable Japonais. Dans Farandoul, apparaissant le sabre nu, la dame crut reconnaître son mari, elle poussa un cri terrible et s'évanouit.

Les dix-huit guerriers, casqués et farouches, défilèrent devant le groupe épouvanté; le compatissant Mandibul venant le dernier, s'arrêta pour jeter quelques gouttes d'eau à la figure de la dame, et ne rejoignit ses amis qu'après l'avoir vue revenir à elle.

Les soldats japonais lancés à la poursuite des marins s'étaient arrêtés ahuris devant la première brèche, puis avec force excuses pour les gens qu'ils dérangaient, ils avaient pénétré aussi dans les maisons. Mais au lieu de marcher droit devant eux comme les fuyitifs, ils avaient perdu beaucoup de temps en hésitations et en précautions. Au bout d'un quart d'heure, la trace était perdue, et les Japonais renonçaient à la poursuite.

Nos amis avaient traversé tout un quartier de la ville pendant ce temps, ils avaient gagné une rue donnant sur la campagne et s'étaient jetés à travers champs. Après trois heures de marche forcée sans rencontrer personne, ils purent enfin se reposer sans crainte au milieu d'une épaisse forêt accidentée, montueuse et coupée de ravins dans lesquels il était facile de se tenir caché. En conséquence, après un petit souper fourni par le restaurant où ils avaient fait une si belle peur à deux amoureux, les braves marins se jetèrent sur les feuilles sèches et se livrèrent au sommeil.



*Mandibul la fit revenir à elle.*

— Eh bien? demanda Mandibul en se dégourdisant les bras et les jambes le lendemain à son réveil, que faisons-nous maintenant? Voilà encore un pays qui me semble malsain pour nous!

— Restons-y quelques jours encore, répondit Farandoul, nous n'aurons pas le temps de nous ennuyer, car nous avons maintenant deux entreprises à mener à bonne fin: enlever l'éléphant du temple des 33,333 génies et arracher la charmante Yamida du palais de cet affreux Kaïdo!

— Très bien! mais comment quitter le Japon ensuite? Une princesse et un éléphant blanc, cela ne laisse pas que d'être légèrement embarrassant.

— Oui, la vraie difficulté est là. Pas de bateau et pas d'argent pour en fréter un! Attendez cependant, et notre bateau de fleurs? nous l'avons quitté



bien brusquement... Si nous allions le chercher à Yokohama, en proposant à ces dames de les reconduire en Chine? Nous pousserions d'abord jusqu'à Siam avec l'éléphant...

— Bonne idée! c'est l'affaire de trois jours, voyage à Yokohama et retour dans le petit port où nous sommes débarqués.

— Eh bien, mon cher Mandibul, partez avec six hommes, retournez au bateau de fleurs, soyez persuasif, enlevez-le au besoin et revenez vite! Pendant ce temps, nous allons combiner un plan pour nos deux entreprises.

Les marins connaissaient la route. Six lieues à peine les séparaient de la côte, ils eurent bientôt arpenté cette route sans mauvaise rencontre et retrouvé la barque qui les avait amenés. Tout alla bien. Le bateau de fleurs s'ennuyait à Yokohama et accueillit avec empressement l'idée de retourner en Chine sous la direction de l'habile marin qui lui avait fait quitter son fleuve Bleu.

Trois jours après, nos amis se trouvaient au lieu du rendez-vous. Farandoul avait bien employé son temps, il avait été reconnaître le temple des 33,333 génies, situé heureusement non loin de la mer, et bien déguisé s'était aventuré, en compagnie de l'interprète, dans la ville de Miko jusque sous les murs du palais de Kaïdo.

L'interprète avait pu recueillir quelques renseignements. Tous les soirs la princesse Yamida sortait en norimon et sans escorte pour prendre le frais dans les immenses jardins du palais. Il était facile d'entrer dans ces jardins et d'enlever le norimon et la princesse.

Farandoul fixa au soir même l'exécution de ses deux projets. Il se chargea de la plus délicate des deux missions, l'enlèvement de Yamida, et confia l'enlèvement de l'éléphant blanc à Mandibul, secondé par dix matelots. Les deux troupes se séparèrent immédiatement pour se trouver à la nuit tombante sur le terrain de leurs opérations.

Mandibul et ses dix hommes avaient à gravir la montagne, qui porte à son sommet le temple des 33,333 génies; ils devaient, quand la soirée serait assez avancée, faire un trou dans les murs d'enceinte, enfoncer quelques portes et partir à fond de train avec l'éléphant.

Farandoul et l'interprète, suivis de cinq matelots, se dirigèrent sur la ville de Miko; aux premiers rayons de la lune, ils escaladèrent une brèche du petit mur du parc et marchèrent de fourré en fourré vers le palais.

O bonheur! devant la porte des appartements de la princesse stationnait

le norimon que Farandoul avait aperçu la veille encore, promenant Yamida dans la ville. Les quatre porteurs se reposaient sur les marches du palais en attendant les ordres.

Enfin quand le calme de la nuit fut descendu sur le parc et sur le palais, Yamida parut au premier étage et s'accouda rêveuse sur l'élégante balustrade. Le cœur de Farandoul battit. A qui pouvait-elle penser, sinon au vaillant étranger qui pour elle avait bousculé le trône du prince Kaïdo et failli



*Une brèche dans le mur de la vie privée.*

devenir le souverain de la province? Après quelques minutes de rêveries à son balcon, Yamida dit quelques mots aux porteurs du norimon qui l'attendait et rentra dans ses appartements.

Sans doute elle allait descendre. Les porteurs s'étaient levés et avaient rapproché le norimon de l'escalier du palais.

Une femme frileusement enveloppée parut sur le perron et se glissa dans le norimon. Les robustes porteurs soulevèrent leur gracieux fardeau et partirent d'un pas cadencé dans la direction d'un petit lac, miroir fantastique dans lequel les arbres, bizarrement taillés, reflétaient, à la clarté de la lune, leurs branches contournées comme des arabesques fleuries.

Farandoul et les marins se glissèrent à pas de loup derrière eux. Après avoir fait plusieurs fois le tour du lac, les porteurs allaient reprendre la

route du palais, lorsque sept hommes armés de toutes pièces se jetèrent sur eux et leur mirent le sabre sur la gorge.

— Pas un mot, pas un cri, ou vous êtes morts ! leur murmura l'interprète d'une voix sourde, suivez-nous avec la princesse !

— Mais.. , voulut dire un des porteurs.

Deux cris aigus sortant du norimon l'interrompirent ; Farandoul courut à la portière du norimon pour rassurer Yamida, mais une exclamation de l'interprète l'arrêta soudain :

— Alerte ! alerte ! une ronde de nuit qui vient !..

En effet, à cinquante mètres à peine, une vingtaine de soldats accouraient, la lanterne d'une main, la pique de l'autre.

— En avant ! cria Farandoul en faisant signe aux porteurs de courir, à la brèche ! Et lui même resta à l'arrière-garde avec Tournesol. La ronde gagnait du terrain. Cependant les marins parvinrent à faire franchir la brèche au norimon, puis la moitié de la troupe continua sa route avec lui, tandis que l'autre moitié restait sur la brèche pour en défendre le passage aux Japonais de la ronde.

La position était bonne, les marins en profitèrent pour estocader pendant une bonne demi-heure ; enfin désespérant de franchir le mur, l'officier commandant la ronde envoya chercher du renfort au palais. Farandoul et ses marins sautèrent à terre et partirent au galop pour rattraper le norimon.

La route fut longue, les porteurs n'en pouvaient plus ; mais les Japonais accouraient à cinq cents mètres derrière la petite troupe, il ne fallait pas se laisser rattraper. On fit ainsi quelques lieues qui parurent d'une longueur mortelle à tout le monde ; Farandoul ne quitta pas l'arrière-garde, pour couvrir la retraite avec ses meilleures lames.

Enfin l'on approcha du petit port de pêche, lieu du rendez-vous général, où le bateau de fleurs était arrivé et où Mandibul, s'il avait réussi, devait avoir amené l'éléphant blanc.

Des acclamations éclatant à peu de distance firent tressaillir Farandoul. C'était Mandibul qui, voyant ses amis serrés de près par les Japonais, accourait au-devant d'eux avec quelques hommes.

— Eh bien ? lui cria Farandoul en pressant la marche.

— Réussite complète ! répondit Mandibul, l'éléphant blanc est à nous ! Enfoncés, les pirates ! j'avais si peur d'arriver après eux comme les autres fois !

— Bravo ! Les millions du roi de Siam sont gagnés !

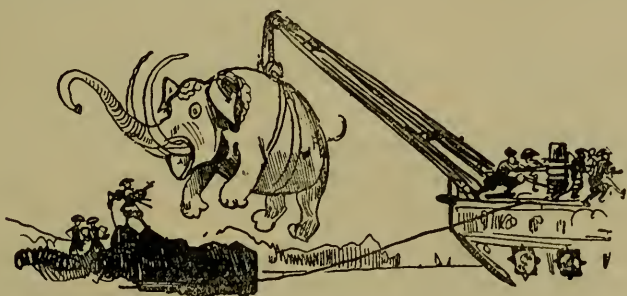


— Voyez, reprit Mandibul, en montrant à quelque distance dans les rochers les mâts pavoisés du bateau de fleurs, voyez! nos hommes embarquent l'éléphant, vous avez la princesse, nous allons immédiatement couper les amarres et prendre le large!

Cependant les marins ayant achevé l'embarquement peu facile de l'éléphant blanc, accouraient pour faire face aux nombreux Japonais lancés à la poursuite des ravisseurs de Yamida.

Le norimon parvenu aux rochers, avait été déposé sur la grève par les porteurs éreintés; on venait d'amener une barque pour gagner le bateau de fleurs ancré à quelques mètres du rivage. Farandoul se précipita vers le norimon, ouvrit la portière et poussa un cri terrible.

La Japonaise, dont l'enlèvement venait de lui coûter tant de peines,



*Embarquement de l'éléphant blanc.*

n'était pas Yamida! C'était la gouvernante des dames d'honneur, dame éminemment respectable, que Farandoul avait enlevée!

Épouvantable catastrophe! que faire? que tenter? Et les Japonais qui dans deux minutes allaient se jeter sur les marins!

— Embarquons tout de même! cria Farandoul, laissant la pauvre gouvernante des dames d'honneur à moitié évanouie dans son norimon, sauvons l'éléphant blanc au moins.

Tous les marins réunis sur la plage allaient sauter en barque pour gagner le bateau de fleurs, lorsqu'un hurra violent retentit à bord de ce bateau; une vingtaine de figures horribles venaient de sortir de la cale et se jetaient la hache à la main sur les câbles.

Les jeunes Chinoises, épouvantées, s'étaient réfugiées à l'arrière, l'éléphant blanc installé solidement, entravé par les marins sur le pont, poussa aussi des cris désolés. Il venait de reconnaître ses persécuteurs, les pirates qui l'avaient déjà vendu et volé à tant de gens.

Farandoul avait tout compris. Encore une fois l'éléphant blanc lui échappait, un triomphe complet se changeait en désastre irréparable !

Le bateau de fleurs, entraîné par la marée, s'éloignait du rivage, et les pirates hissaient la grande voile avec des hurlements de triomphe. Dans le chef debout sur le tillac, Farandoul reconnut l'homme aperçu à Nankin sur le fleuve Bleu, le faux musicien des bayadères de Kifir !

— Je vais toucher les millions du roi de Siam, cria insolemment le pirate, adieu et merci pour nous avoir amené l'éléphant vous-mêmes !

Farandoul jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Déjà ses hommes étaient aux prises avec les Japonais du prince de Miko.

— En retraite ! en retraite ! cria-t-il en montrant aux marins la petite barque échouée sur la rive.

Tous s'y entassèrent pêle-mêle et la repoussèrent du rivage. Il était temps, car le flot des soldats de Miko allait les accabler ; mais la situation n'était pas belle, la petite barque semblait à tout instant prête à sombrer sous son chargement.

Farandoul et Mandibul sautèrent sur les rames.

— Trop d'ennemis à terre, s'écria Farandoul, tâchons de tenir la mer et de rattraper le bateau de fleurs.

Mandibul secoua la tête.

— On peut le suivre, dit-il, mais le rattraper me paraît difficile ; voyez, justement la brise s'élève et le fait voler sur les lames !

En effet, la distance entre la faible barque et le bateau de fleurs augmentait de minute en minute. Avant une heure, il devait avoir disparu, emportant tout espoir de gagner jamais la prime promise par S. M. le roi de Siam.

— N'importe, suivons toujours ! d'ailleurs pouvons-nous faire autre chose ? ne nous faut-il pas aussi échapper aux Japonais qui cherchent en ce moment une barque pour nous poursuivre ? Heureusement que tous les pêcheurs du port sont en mer... Mais, j'y pense, si nous pouvions gagner une des barques de pêche qui courent des bordées là-bas, à deux ou trois lieues, nous aurions chance de retrouver notre éléphant. C'est cela ! nageons ferme, tout n'est pas perdu, nous les rattraperons !

— Ah ! les brigands ! murmurait Mandibul en s'arrachant quelques cheveux, qui pouvait se douter que pendant que nous nous donnions tant de mal pour enlever l'éléphant du temple des 33,333 génies, ces gueux de pirates nous attendaient cachés dans le bateau de fleurs, pour nous le souffler à notre nez et à notre barbe !





JAPON. — POURSUITE ACHARNÉE A TRAVERS UN QUARTIER TRANQUILLE.







*Préparatifs pour l'envoi des condamnés à Pékin.*

## IX

Retour imprudent en Chine. — Repris et recondamnés!  
 Émouvante évasion en tonneau. — La grande muraille de la Chine.  
 L'éléphant du roi de Siam est sur le point d'être mangé.

L'équipage d'un gros bateau de pêche japonais parut on ne peut plus surpris de voir monter à bord une troupe de guerriers à trois sabres à l'air farouche; le patron crut d'abord avoir affaire à des conspirateurs en fuite et se disposait à leur demander un bon prix pour les transporter quelque part n'importe où; mais lorsqu'il comprit, aux discours de l'interprète, qu'il s'agissait de courir sus à une troupe de pirates, il fit une forte grimace.

Farandoul, debout tristement à l'arrière du bateau de pêche, jetait un dernier regard vers cette terre japonaise qu'il ne reverrait peut-être jamais et parmi les buissons de laquelle il laissait un lambeau de son cœur, de ce cœur si souvent et si cruellement déchiré!

C'était fini! Yamida devait rester princesse de Miko, Kaïdo triomphait! Le destin l'avait voulu ainsi, cette charmante Yamida devait être une simple apparition dans sa vie.

Bientôt la nuit vint, les côtes du Japon disparurent, le bateau de fleurs s'évanouit dans l'obscurité; heureusement ses fanaux brillèrent pendant toute la nuit et maintinrent nos amis sur ses traces.

Au petit jour on le revit: il avait repris la route suivie en venant de Chine et descendait dans le sud pour gagner la mer Jaune, soit par le canal de Bango, soit par le détroit de Diémen, entre la pointe sud du Japon et les îles Liéou-Khiéou.

Par malheur, les coups de vent sont fréquents dans ces parages, et, dans l'après-midi de ce jour, la forte brise de la matinée se changea en véritable tourmente.

Le bateau de fleurs dansait sur les vagues, et présentant au vent une large surface, devait avoir beaucoup de peine à se maintenir. Les marins suivaient avec angoisse les manœuvres de leurs ennemis en péril; s'ils allaient sombrer et emporter avec eux au fond des mers le pauvre éléphant blanc si terriblement ballotté!

Enfin, le dénouement prévu arriva: les deux navires s'en allèrent, presque à la vue l'un de l'autre, se briser sur les côtes de Corée.

Farandoul et ses hommes réussirent à gagner la côte à la nage, et partirent à la recherche des débris du bateau de fleurs. Hélas! qu'était devenu le pauvre éléphant dans ce lamentable désastre? Pendant des heures on marcha sans découvrir aucune épave, on fouilla toutes les ramifications de la côte, toutes les anfractuosités de rochers sans rien trouver. Et pourtant on l'avait vu s'en aller à la dérive, démâté par la bourrasque!

Après bien des fatigues, on aperçut enfin, tout au fond d'une petite baie, le pauvre bateau de fleurs presque intact couché sur le sable et entouré d'une multitude de Coréens qui s'occupaient avec ardeur à le déménager. On fut bien vite au milieu d'eux, à leur grande stupéfaction; un riche seigneur, propriétaire de ce point de la côte, était là, procédant au partage des petites Chinoises entre les gens distingués du pays, enchantés de l'aubaine.

Le bateau de fleurs et son chargement lui appartenaient par droit d'épave, les Chinoises semblaient assez heureuses de ce dénouement de leurs pérégrinations et coururent, dès qu'elles l'aperçurent, remercier Farandoul, leur bienfaiteur.

— Et l'éléphant blanc? demanda celui-ci en coupant court à leurs démonstrations, il ne lui est pas arrivé de malheur à l'échouage?

— Non, le choc n'a pas été trop rude, nous nous sommes enfoncés dans le sable. Il a roulé à terre en enfonçant les bordages du bateau, les pirates ont sauté derrière lui, et sont partis en nous abandonnant... Ah! les brigands! pas la moindre délicatesse! des êtres brutaux! figurez-vous...

— Ce n'est pas la peine. De quel côté sont-ils partis et à quelle heure?



— Par là! au milieu de la nuit.

— Douze heures d'avance! nous les rattraperons. En avant!

Nos amis s'étaient ouvert le passage et suivaient déjà les traces de l'éléphant dans la plaine. Où était-on et où allait-on? Personne n'en savait rien. On arriva le soir dans une ville coréenne nommée Tsin-tsou. L'éléphant y avait été vu le matin, mais il n'était plus blanc, les pirates avaient eu le temps de le peindre en gris. On passa le lendemain les montagnes et l'on arriva sur les côtes de la mer Jaune; les voleurs suivaient ces côtes et remon-



*Naufrage sur les côtes de Corée.*

taient vers la Chine, sans doute pour s'aboucher avec quelque jonque de pirates coréens sur laquelle ils pourraient prendre passage.

Mais les questions de l'interprète relatives à un éléphant blanc avaient donné l'éveil aux autorités coréennes; les Coréens s'étaient aussi mis en campagne pour arrêter les pirates et l'éléphant blanc ou noir. Les côtes étaient gardées; sans doute les pirates s'en aperçurent, car ils firent de nombreux détours pour dépister toutes les recherches.

Ce fut ainsi que les pirates et l'éléphant, Farandoul et ses marins, les uns suivant les autres, arrivèrent en Chine après avoir traversé les monts Pepi-

sehan, les monts Tsi-jouan, et la province de Ching-king, pays accidenté que les Chinois appellent la province aux dix mille montagnes.

La grande muraille de la Chine montrait ses tours et son interminable ligne crénelée sur le flanc des collines, au fond des ravins et jusqu'au sommet des rochers parmi les nuages.

— Aïe ! fit Mandibul à cette vue, la Chine, les quatre-vingt-dix-huit mille morceaux ! nous sommes condamnés à mort ici !

— Bah ! nous commençons à nous habituer aux condamnations.

Nos amis commirent alors l'imprudence extrême, en égard au chargement de leur casier judiciaire en Chine, de mettre encore une fois le pied sur le sol du Céleste Empire. Ils y pénétrèrent un soir et s'arrêtèrent dans une auberge pour faire causer les habitants, l'hôtellerie était médiocre, on n'eut à leur servir que des sangsues frites provenant des laes du voisinage. — Comme ils étaient sans défiance en train de fureter dans la cuisine pour découvrir quelque mets moins chinois, une trombe de tigres de guerre leur tomba tout à coup sur les épaules, et vint à bout de les renverser et de les couvrir d'inextricables liens.

Ils étaient prisonniers et, pour comble de malheur, ils étaient reconnus. Un mandarin à globule bleu arrivant un rouleau de papier à la main les examina et constata leur parfaite ressemblance avec le signalement envoyé de Nankin, des barbares qui avaient cassé la tour de porcelaine.

Le mandarin se frotta les mains et donna l'ordre de les conduire dans la petite ville de Kou-fau à six lieues de là ; aussitôt arrivé à Kou-fau, le mandarin courut consulter sa femme, une mandarine un peu mûre mais de bon conseil, sur un point qui le préoccupait. Devait-il faire immédiatement exécuter l'arrêt des juges de Nankin, ou envoyer les coupables à Pékin pour faire sa cour au fils du Ciel ?

Un joli supplice était chose agréable à contempler, mais l'avancement avant tout, la mandarine pencha pour l'envoi à Pékin. Les gens de Kou-fau devaient se contenter d'une petite exposition. En conséquence, le chef Faracoul fut enfermé dans une étroite cage de fer suspendue par un croc à la porte de la ville, à quatre mètres de hauteur. Ses complices, logés chacun dans un tonneau hermétiquement fermé et cloué, avec la tête seule au dehors, furent rangés en deux files de chaque côté de la porte, en attendant de partir pour Pékin.

L'idée du mandarin eut un succès fou, toute la population valide se fit un devoir de venir contempler les horribles criminels ; la jeunesse des deux

sexes s'amusa beaucoup, pendant toute la journée, à faire des plaisanteries aux malheureux marins exposés comme des décapités parlants; les jeunes demoiselles chatouillaient le bout du nez des pauvres marins avec leurs éventails, les garçons leur tiraient les cheveux, ou faisaient à ces nez sans défense respirer du tabac en poudre. — C'était alors des bordées d'éternuements qui plongeaient toute la société dans une joie intense; le pauvre Tournesol, nature irascible, devint le point de mire des mauvais plaisants, il ne pouvait répondre, hélas, que par des explosions d'injures marseillaises peu dangereuses pour ses persécuteurs.

On se lasse de tout, même des plaisirs les plus purs. A la tombée de la nuit on laissa les condamnés seuls avec leurs réflexions et un factionnaire du régiment des tigres de la garde.

Le pauvre homme avait six heures de faction à faire, il chercha quelques distractions pour employer son temps et s'amusa à exercer son adresse en envoyant des cailloux sur la tête des marins les plus éloignés.

Farandoul ne restait pas inactif. Chauffé à blanc par le soleil toute la journée, gelé par le froid de la nuit, il employait toutes ses forces décuplées, par la fureur, à démolir sans bruit le fond de sa cage; ses mains étaient en sang, mais déjà la cage était à moitié défoncée.

Vers dix heures du soir, alors que tout était silencieux en ville, alors que le poste des tigres établi à 50 mètres de là sur le rempart devait dormir, il résolut d'en finir par un dernier effort.

Il attendit le moment où le factionnaire chinois passerait dans sa promenade au-dessous de sa cage et quand il le vit venir, il la défonça d'un formidable coup de pied en restant suspendu lui-même aux barreaux supérieurs.

Le lourd plancher tomba avec un bruit sourd sur le factionnaire et l'étendit assommé sur le sol. Farandoul se laissa tomber à terre aussitôt et se précipita sur ses armes pour se défendre en cas d'alerte. Le soldat avait deux sabres, un poignard, une lance, un arc et des flèches, une arquebuse à rouet et un bouclier, Farandoul prit le tout et endossa son uniforme.

L'événement avait fait peu de bruit, rien ne bougea du côté du poste.



*L'aubergiste de Koufau.*



— Un peu tranquilisé, Farandoul courut à ses amis qui suivaient tous ses mouvements avec anxiété.

— Hélas ! fit Mandibul, les tonneliers chinois travaillent bien, il faudrait des outils et du temps pour nous extraire !

Farandoul examina les tonneaux et fronça les sourcils. Les tonneaux étaient presque à l'épreuve de la hache, les couvercles avaient été cloués avec le plus grand soin. La chose était grave.

Tout à coup Farandoul se frappa le front, il avait trouvé !

— Du haut de ma cage, dit-il, j'ai vu une petite rivière qui me paraît se diriger vers l'est du côté de la grande muraille, je vais rouler vos tonneaux jusque-là et les mettre à l'eau, nous verrons après.

— En avant ! s'écria Mandibul, mais commencez par les autres, je suis officier, je reste le dernier !

Farandoul avait dix-sept tonneaux à rouler à plus de 150 mètres de la ville. Quand il les eut tous amenés sur la berge, il les lança doucement à l'eau ; le courant assez rapide les emporta bien vite.

— Ouf ! fit Mandibul, quand il se sentit balancé par les flots. Cela va déjà mieux.

Les dix-sept tonneaux naviguant de conserve formaient un assez bizarre spectacle ; les pauvres prisonniers encaqués jusqu'aux épaules ne pouvant rien faire pour aider leur marche, parfois ils dérivèrent et s'en allaient échouer dans les roseaux, ou tournaient sans avancer.

C'était une évasion d'un genre peu commun. Par bonheur, à un moment donné tous les tonneaux se trouvèrent arrêtés par la corde d'un bac, Farandoul la coupa, la dédoublâ et s'en servit pour lier tous ses tonneaux comme un chapelet. Quand il les eut tous réunis, il sauta dans le bac, les attacha à l'arrière et se mit à descendre le fleuve suivi de son chapelet, en ramant vigoureusement avec deux perches.

Après trois heures de navigation, au petit jour, Farandoul jugea prudent de débarquer, il aborda avec tous ses tonneaux dans une île boisée et cacha soigneusement son monde et sa barque.

— Eh bien ? demanda Mandibul, que faisons-nous maintenant ?

— Vous allez voir, répondit Farandoul, il faut vous tirer de vos tonneaux, n'est-ce pas ? Or, comme je n'ai pas d'outils, pas de temps, il ne me reste qu'un moyen !

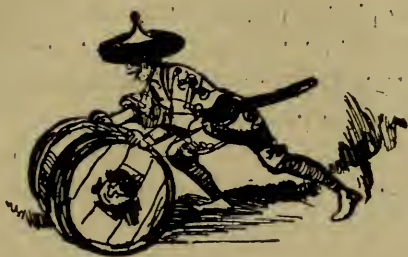
Je vais allumer du feu avec la poudre du factionnaire chinois, je vous mettrai sur le feu, et quand les planches de vos tonneaux seront suffi-

samment carbonisées et disjointes je vous roule à l'eau pour vous éteindre... La démolition des tonneaux sera facile ensuite.

Les opérations

Farandoul était très-fatigué, lui seul avait travaillé, au lieu de descendre la rivière paresseusement accroupi dans un tonneau ; néanmoins il se leva et donna le signal du départ.

La grande muraille se distinguait à l'horizon. On arriva sans encombre au pied de ce gigantesque ouvrage, mais il fallait trouver un moyen de



*Une évasion.*

marchèrent vite, en deux heures tout fut terminé, les matelots joyeux s'étirèrent avec volupté leurs bras et leurs jambes engourdis.



*Suite de l'évasion en tonneau.*

passer par-dessus, car on ne pouvait sortir par les portes, toujours gardées.

A la nuit, les marins découvrirent un point assez dégradé qui permettait de tenter l'escalade. Après quelques violents efforts, ils réussirent à se hisser sur la crête de la muraille. La descente était encore plus difficile que la montée ; on fit des lieues sans pouvoir trouver un point moins élevé. De temps en temps, on se heurtait aux grosses tours assises de distance en distance sur la muraille. En tournant autour d'un de ses donjons, Farandoul fut assez surpris d'entendre un murmure de voix sortir d'une meurtrière.

L'interprète avait à peine prêté l'oreille aux voix qui montaient jusqu'à eux, qu'il poussa un cri étouffé et faillit se laisser choir.

— Eh bien ? eh bien ? demanda Farandoul en le retenant.

— Eux ! eux ! les pirates, murmura-t-il.

— Ah ! s'écria Farandoul, la chance nous revient ! je savais bien que nous les rattraperions... Mais que font-ils dans cette tour ? que disent-ils ?

— Attendez ! attendez ! Ils se disputent, ... ils...

— Quoi ?

— Ciel ! l'éléphant ! l'éléphant !...

— Eh bien ?...

— Ils vont le manger !

— Le manger, mille tonnerres, manger notre éléphant blanc !... Mais nous sommes là ! Voyons, traduisez-nous leurs paroles...

En effet, on se disputait dans la tour, les voix montées au diapason de la colère résonnaient avec netteté sous l'immense voûte. Voici ce que l'interprète entendit :

— Eh bien, Nao, je vous dis moi, qu'un seul parti nous reste et qu'il faut nous dépêcher de le prendre. Voici assez longtemps que l'on nous traque depuis deux mois, depuis notre naufrage en Corée, nous sommes toujours sur le point d'être pris et massacrés par les marins ou par les Chinois ! Maintenant, la famine s'est mise de la partie, voilà huit jours que pour échapper à nos ennemis, nous nous sommes cachés dans cette tour, et...

— On ne nous y trouvé pas ; la brèche que nous avons découverte pour y pénétrer a été soigneusement masquée...

— Ce n'est pas cela, la brèche est fermée, mais la famine est ici ! nous crevons de faim, eh bien, mangeons l'éléphant !

— Manger l'éléphant ! vous renoncez donc à toucher la récompense ?

— Bah ! signalés partout comme nous le sommes maintenant, il nous sera impossible de passer avec lui dans les provinces chinoises. L'éléphant est à la fois inutile et nuisible ; donc, nous pouvons bien le manger ! n'est-ce pas, camarades ? Est-ce votre opinion ?

— Oui ! oui ! Il a raison ; mangeons l'éléphant !

Farandoul n'en entendit pas davantage et se glissa par la lucarne sur un escalier qui s'enfonçait dans les profondeurs du donjon.

C'était un escalier de bois supporté par des crampons de fer, et dont les marches branlantes offraient peu de sécurité. N'importe, on s'y aventura, et avec des précautions infinies, on descendit jusqu'au bout. L'escalier s'arrêtait au premier étage de la tour, dont le plancher à demi ruiné était encombré de grosses pierres et de poutres formidables ; au milieu, une large ouverture laissait apercevoir le fond de la tour, le rez-de-chaussée et les vingt



pirates debout ou assis autour d'un feu mourant. Dans un angle se distinguait la croupe amaigrie du pauvre éléphant blanc.

Les pirates, dans le feu de la discussion, n'avaient rien entendu. Mandibul, le sabre à la main, allait sauter le premier au milieu d'eux, lorsque Farandoul l'arrêta.

— Ne bougez pas ! le poste est excellent, d'ici nous pouvons les écraser, les projectiles ne nous manquent pas, mais l'éléphant pourrait être tué dans le combat ; parlementons d'abord.

— Oui ! s'écriait un des pirates, mangeons l'éléphant !

— Ne mangez rien ! s'écria l'interprète d'une voix qu'il s'efforça de



*Mangeons l'éléphant!*

rendre formidable, vous êtes pris, si vous bougez, nous vous écrasons comme des chiens !

Les pirates s'étaient levés tumultueusement et sautaient sur leurs armes. Un coup de feu éclata, la balle passa à deux lignes de la tête de Mandibul qui, furieux, lança par l'ouverture une énorme poutre.

— Rendez-vous ! reprit l'interprète, ou vous êtes tous morts !

La vue des pierres et des poutres suspendues sur leurs têtes fit réfléchir les pirates ; ils jetèrent leurs armes et se collèrent contre le mur.

— Passez-nous vos armes ! dit l'interprète, c'est la première condition ; votre vie sera épargnée. Vous nous livrez l'éléphant et vous serez libres.

On se consulta. Le chef des pirates, convaincu de l'impossibilité de la défense, courba la tête et rendit silencieusement les armes. Quand tous les sabres, les poignards et les fusils eurent passé des mains des pirates dans celles des marins, ceux-ci sautèrent au rez-de-chaussée de la tour.

— Enfin! s'écria Farandoul, j'étais bien sûr de vous rattraper, mais vous nous avez donné du mal.

Un des marins raviva le feu, la lueur des flammes éclaira tout à coup la figure du chef des pirates, debout, l'air confus devant Farandoul.

— Ah! s'écria celui-ci, vous êtes l'homme du fleuve Jaune, le musicien des bayadères, mais ce n'est pas tout, je vous reconnais enfin, vous êtes Nao-ching, le mandarin de la police de Siam!

— Pas possible! s'écria Mandibul.

Le pirate courba la tête.

— J'avoue tout! dit Nao-ching, mes appointements étaient si rarement payés et la vie est si chère! J'ai trente-quatre femmes à nourrir, messieurs, ne perdez pas un père de famille!... je suis bien coupable, je l'avoue. C'est moi qui ai volé l'éléphant de Sa Majesté le roi de Siam, c'est moi qui l'ai vendu à l'empereur des Birmans, puis au radjah de Kifir, puis aux bonzes chinois, puis au prince de Miko! mais je me repentai, messieurs! le remords m'avait saisi et je le reconduisais à Siam...

— Pour toucher les soixante millions de prime! Je comprends votre plan!

— Je suis père de famille!

— C'est bon! allez vous faire pendre où vous voudrez, nous l'avons cet éléphant qui nous a fait tant courir, nous le tenons, c'est tout ce qu'il nous faut, maintenant nous ne le lâcherons pas!

Un grand cri, poussé à la fois par les marins et par les pirates, le fit se retourner brusquement. L'éléphant blanc, que les marins croyaient bien enfermé, venait brusquement de passer à travers la muraille et fuyait dans la campagne.

Voici ce qui s'était passé. Quelques pirates, lorsque les marins s'étaient montrés, avaient couru à la brèche de la muraille pour la rouvrir et gagner le large, mais la paix s'étant faite, ils avaient abandonné leur travail. L'éléphant blanc, animal intelligent, voyant une issue presque ouverte, s'était jeté sur la muraille et l'avait enfoncée brusquement.

Maintenant il galopait en liberté, loin des voleurs et loin de ceux qui s'étaient donné tant de peine pour le retrouver!

— Cette fois-ci, c'est la dernière catastrophe! s'écria Mandibul en se laissant tomber sur une pierre, c'est fini! nous ne remettrons plus la main dessus!

— En chasse! riposta Farandoul, pas de faiblesse, il nous le faut, discussions-nous aller le chercher au fond du désert de Gobi!



Retour à Siam.

## X

Encore un héros de Jules Verne !  
 Les malheurs de l'éléphant ne sont pas terminés.  
 Noyé, mangé ou gelé.  
 Farandoul garde-malade. — Retour triomphal à Siam.

L'éléphant blanc du roi de Siam, qui avait déjà fait voir tant de pays et causé des désagréments si nombreux à nos amis, était destiné à leur faire parcourir encore beaucoup de kilomètres, et par des chemins peu agréables, tantôt dans les sables sans fin du désert de Gobi, tantôt dans les ravins pierreux des montagnes mongoles.

Rien à manger souvent, sauf quelques maigres plantes de rochers ou quelques ours plus maigres encore. Les dangers furent nombreux, moins cependant que les misères gastronomiques de toute sorte ; au grand étonnement de Mandibul, les marins ne se virent l'objet d'aucune condamnation à mort, pas plus en Mandchourie qu'en Mongolie.

L'éléphant, souvent aperçu mais jamais pris, les conduisit, après bien des détours, jusqu'au pays des Khalkhas, sur la frontière sibérienne. Comme on le voit, l'éléphant tournait de plus en plus le dos à sa terre natale, à son palais doré de Siam, où toute une légion de prêtres et d'esclaves, attentifs à ses désirs, lui avaient rendu jadis la vie si douce.



Chaque fois que les chasseurs purent entrevoir l'animal rendu désiant par le malheur, ils constatèrent une diminution notable de l'embonpoint d'autrefois, l'éléphant maigrissait de semaine en semaine par suite de tant de souffrances morales et physiques.

Pour comble de malheur, une guerre terrible désolait ces contrées, les hordes tartares ravageaient les frontières russes et menaçaient Irkoutsk. L'éléphant, serré de près par les marins, passa en Sibérie et monta vers le nord jusqu'à l'embouchure du lac Baïkal.

Le froid était venu soudain avec une intensité vraiment sibérienne. Partout de la neige ou de la glace; ce fut au milieu de ces contrées en proie aux horreurs polaires qu'enfin, au moment où ils désespéraient presque, nos amis parvinrent à cerner l'éléphant.

Acculé au lac, alourdi par la neige, l'éléphant ne put éviter les lasses des marins et après une longue résistance dut céder au nombre. L'éléphant blanc était pris! tout était oublié, périls, souffrances, privations, dans la joie du triomphe.

Les marins trouvèrent un abri momentané dans une isba ruinée et sans habitants. Un voyageur s'y reposait aussi; c'était un grand gaillard à tournure d'officier russe, aux grandes moustaches et à la barbe longue. La fatigue d'un long voyage avait creusé ses traits, effiloché sa houppe et affligé ses fourrures d'une calvitie prématurée. Cet homme se nommait Michel Strogoff, il fuyait devant les hordes tartares et cherchait à gagner Irkoutsk menacé par elles.

Les marins partagèrent fraternellement, avec Michel Strogoff, le peu de viande d'ours qui leur restait; Strogoff était le premier individu civilisé qu'ils rencontraient en Asie, aussi lui firent-ils fête comme à un ami retrouvé.

Comme on devait partir aux premières lueurs de ce qu'on appelle le soleil dans ces tristes pays, tout le monde mit à profit cette première nuit de tranquillité après tant d'alarmes et dormit à poings fermés. Quel bon sommeil! Les hommes chargés de veiller à la sûreté de la troupe ne purent résister et dormirent comme les autres, en rêvant aux millions du roi de Siam.

Vers le matin cependant un bruit léger réveilla Farandoul en sursaut, il roula sur quelques dormeurs, et parvint à la porte, juste au moment où l'éléphant, monté par une espèce d'ombre, s'enfonçait dans le brouillard.

Un grand cri de Farandoul réveilla tout le monde.

— Qui donc nous vole notre éléphant?... mille tonnerres! le Russe n'est pas là, c'est lui!

Les marins éclatèrent en imprécations farouches. Décidément le sort s'acharnait contre eux. Le Breton Trabadec émit l'idée que cet étonnant animal devait être le diable en personne et quelques hommes se rangèrent à son avis.

— Vite! du feu pour allumer la mèche de mon arquebuse! s'écria Farandoul en chargeant l'unique arme de toute la troupe.

Mais l'antique arquebuse chinoise demandait une dizaine de minutes pour être en état de fonctionner; lorsque Farandoul, soufflant sur sa mèche, s'élança sur les traces de l'éléphant, le malheureux animal, talonné par le voleur, était déjà loin.



*L'éléphant blanc était gelé!*

— En route! en route! cria Mandibul, Strogoff s'en va à Irkoutsk, il doit suivre les bords du lac Baïkal; nous pouvons prendre cette direction en toute sécurité.

Les marins prenaient à la hâte leurs armes et les quelques provisions qui leur restaient. En passant une dernière revue de l'isba pour voir si l'on n'oubliait rien, Mandibul trouvait à la place que Strogoff avait occupée un papier contenant ces simples mots :

« Je mets en réquisition l'éléphant blanc pour le

« SERVICE DU CZAR.

« MICHEL STROGOFF, Courrier impérial. »

Par bonheur pour les marins, la piste de l'éléphant était facile à suivre. Les lourdes jambes de l'animal s'enfonçaient dans la neige à deux pieds de

profondeur. Comme sa marche était considérablement gênée par cette couche de neige, Farandoul ne désespéra pas de le rattraper.

On suivit jusqu'au soir les petits fossés laissés par la bête, sans rien apercevoir à l'horizon. Un sujet d'inquiétude était venu assaillir les marins; Strogoff, au lieu de tourner le lac Baïkal pour gagner Irkoutsk par terre, se dirigeait droit sur le lac comme pour le traverser. Le lac Baïkal était gelé, mais l'était-il assez fortement pour supporter le poids de l'animal?

Quelle anxiété! l'infâme Strogoff allait peut-être se lancer sur la glace trop faible avec le pauvre éléphant, et l'engloutir sous trois cents mètres d'eau glacée!

Mais il était dit qu'aucune angoisse ne serait épargnée aux marins! une inquiétude nouvelle vint s'ajouter à celles qui les torturaient, une bande de loups était lancée comme eux sur la piste de l'éléphant blanc! on apercevait, à côté des pas de l'éléphant, les traces de pattes nombreuses.

— Cette fois, si nous l'en tirons, murmura Mandibul, il aura de la chance! Noyé ou mangé!

— En avant! en avant! riposta Farandoul.

Cette course vertigineuse dura encore quelques heures; à minuit, au moment où l'on apercevait au loin les falaises blanches du lac Baïkal, d'épouvantables hurlements s'entendirent.

— C'est l'hallali des loups! murmura Mandibul d'une voix haletante, ils sont en train de dévorer nos soixante millions!

Dix minutes de course les conduisirent au but de leurs efforts. Sur les bords du lac Baïkal se distinguait une masse blanche acculée aux rochers. C'était l'éléphant toujours monté par Michel Strogoff. Mais pourquoi devant l'attaque des loups gardaient-ils cette immobilité effrayante? Pas un mouvement, pas un geste pour contenir les loups de plus en plus hardis! L'éléphant était debout adossé au rocher les défenses en avant, Michel Strogoff se tenait dans le palanquin, penché en avant les bras étendus.

— Gelé! s'écria Farandoul, nous arrivons trop tard!

Les loups en arrêt devant le groupe gelé se retournèrent tout à coup; des ennemis intacts et furieux venaient de leur tomber sur le corps. En cinq minutes le champ de bataille fut nettoyé; une dizaine de loups restèrent sur le carreau, les autres s'enfuirent éclopés.

Farandoul s'était précipité vers le pauvre éléphant blanc.

Son corps était froid, sa trompe raide et glacée tombait vers le sol comme une branche morte; Farandoul la secouant pour voir s'il lui restait





EXPOSITION DES CONDAMNÉS.



une étincelle de vitalité, eut la douleur de sentir un grand morceau de cette trompe lui rester dans la main. Quant à Michel Strogoff, il fallut les plus grandes précautions pour le descendre du palanquin sans le casser aussi.

— C'est fini ! dit Mandibul, nos soixante millions n'ont pas été noyés dans le lac ou dévorés par les loups, ils sont gelés, ce qui revient au même pour nous.

Tout espoir était perdu. Il allait falloir maintenant, et ce n'était pas le plus gai, aller à Siam, porter la fatale nouvelle à Sa Majesté.

— Campons ici, dit Farandoul, au point du jour nous partirons.



*Le ministre des finances et celui de la police.*

Les marins, pour ne pas éprouver le sort du malheureux éléphant, se mirent en devoir d'allumer de grands feux ; le bois ne manquait pas, d'énormes sapins abattus par des trombes gisaient dans la neige. Bientôt on eut pour se réchauffer un brasier alimenté par une forêt tout entière.

Seuls Mandibul et Farandoul veillaient, assombris par la ruine de leurs espérances. Tout à coup Mandibul, assis aux pieds de l'éléphant gelé, sentit une goutte de quelque chose lui tomber sur le front ; il y porta la main machinalement. C'était du sang ! Mandibul leva la tête, ce sang venait de la trompe cassée du pauvre éléphant.

Farandoul bondit.

— Il saigne !... donc il n'est pas tout à fait gelé ! Vite, du feu ! du feu ! incendions le pays, il faut le réchauffer....

Ces énormes masses ont une telle puissance de vitalité que la mort ne peut faire son œuvre tout d'un coup. L'éléphant vivait, faiblement il est vrai, mais il vivait. Les marins réveillés se mirent à l'œuvre ; pendant que les uns précipitaient dans les flammes des montagnes de bois, les autres faisaient chauffer des couvertures et frictionnaient l'éléphant à tour de bras. Au bout d'une heure d'un énergique massage, on s'aperçut que la circulation du sang se rétablissait d'une façon normale ; en même temps, l'éléphant commençait à sortir de son évanouissement, de rauques soupirs s'échappaient de sa gorge, et des frissons passaient sur sa peau.

— Du thé ! s'écria Farandoul, du thé bouillant !

Le matelot Kirkson se précipita ; en sa qualité d'Anglais, il appréciait fortement l'eau chaude et n'avait pas manqué de faire une bonne provision



de thé vert à son passage en Chine ; cette provision de thé, il l'avait sauvée de tous les naufrages, et l'avait conservée jusque dans le tonneau des condamnés à mort à Kou-fau. On mit une grande marmite mongole sur le feu avec une notable quantité de thé vert. Quand le liquide fut entré en ébullition, on le fit avaler de force à l'éléphant stupéfait.

Un mieux sensible résulta de cette ingurgitation. L'éléphant remua la tête et parut s'inquiéter de la disparition de sa trompe. Après une deuxième marmite de thé, le pauvre animal trouva la force de se coucher sur le sol, on le couvrit de toutes les couvertures de la troupe, avec quelques grosses pierres par-dessus.

— S'il entre en transpiration, dit Farandoul, il y a de l'espoir.

Que le lecteur n'aille pas croire cependant que tous les soins des marins avaient été pour l'éléphant pendant que Michel Strogoff gisait abandonné à son sort. Non ! Comme l'éléphant, Strogoff avait été rapproché du feu et frictionné avec la même énergie. Longtemps tout avait été inutile, mais enfin, après deux heures d'efforts, Strogoff, à moitié rôti par le feu, était revenu à lui. Il avait eu sa part des deux marmites de thé offertes à sa victime, et par suite de la bonté de son tempérament, cela seul avait suffi pour le remettre sur ses pieds.

O bonheur ! l'éléphant transpirait. On jeta de nouveaux sapins dans le feu, et l'on ajouta quelques blocs de rocher sur ses couvertures pour éviter tout refroidissement.

Vers le matin, l'éléphant réveillé commença à tousser. On lui apporta encore de l'eau chaude, qu'il avala sans se faire prier, en tournant vers Farandoul un œil plein de reconnaissance.

— Si nous le sauvons, il ne nous quittera plus, murmura notre héros, car il a enfin compris que nous seuls étions ses amis !

Strogoff, dur comme un Sibérien, n'avait pas trop souffert, il ne toussait pas et ne se sentait aucunement malade ; mais il s'était aperçu avec terreur que sa congélation momentanée l'avait rendu très cassant. La vue de la trompe cassée lui donna à réfléchir ; aussi, mettant de côté toute fierté, vint-il demander quelques conseils à Farandoul.

Notre ami l'accueillit d'abord avec froideur, mais bientôt son cœur s'attendrit et il chercha tous les moyens de soulager son ennemi dans la détresse. Le remède à la fragilité dont se plaignait Strogoff fut bientôt trouvé, quatre marins s'occupèrent de chercher dans la forêt des bois solides et flexibles pour cercler le courrier du czar comme un simple tonneau.

Cette besogne prit toute la matinée. Enfin Michel Strogoff, solidement cerclé, se vit en état de reprendre sa route sans courir le risque de se casser au moindre heurt. Il fit ses adieux à ses bienfaiteurs et disparut sur le chemin d'Irkoutsk sans oser tourner les yeux vers l'éléphant sa victime.

Ainsi la grande entreprise pour laquelle Farandoul et ses marins avaient déjà couru tant de dangers, avait failli échouer au port, par suite de la rencontre fatale de ce courrier du czar, de ce Michel Strogoff ! Étrange ! étrange ! cette fois encore, c'était un héros de Jules Verne qui venait se jeter à travers la route de notre Farandoul !



*Sotns maternels donnés par les marins à l'éléphant*

Cette fois encore, un héros de Jules Verne, par une noire machination heureusement entravée par la Providence, avait failli mettre à néant tous les projets d'avenir de notre ami !

Le rhume du pauvre éléphant était d'une gravité qui frisait la fluxion de poitrine. Mandibul, qui possédait quelques connaissances en botanique, partit à la recherche de certaines plantes pouvant servir à faire de la tisane. Il revint avec une grande brassée d'herbes que l'on mit de suite infuser. Cette tisane, donnée par seaux au pauvre éléphant, et des fumigations au lichen lui firent

beaucoup de bien ; le rhume céda à cette énergique médication, la fièvre disparut et enfin la respiration redevint normale.

Après une quinzaine de jours l'éléphant entra enfin en convalescence ; sa trompe seule le faisait toujours souffrir, et encore ses souffrances étaient-elles plutôt morales que physiques, car le moignon était cicatrisé. Mais c'était le souvenir de cette trompe absente et l'idée qu'il était estropié pour la vie, qui chagrinait le noble animal.

Un beau matin, on leva le camp, on quitta les parages maudits du lac Baïkal pour se replonger dans les déserts de la Mongolie. — A côté des courses précédentes ce voyage était devenu une simple promenade de plaisir, on avançait à petites journées pour ne pas fatiguer le convalescent, on prenait le temps de choisir un bon campement pour la nuit, et l'on ne repartait que bien reposé et bien pourvu de vivres par la chasse.

Après bien des jours de voyage, on aperçut enfin la mer ! Farandoul avait dirigé sa troupe vers Hing-hing, pointe septentrionale de la Corée, sur la mer du Japon. — Son intention était de fréter un petit navire, une barque quelconque, pour gagner Bangkok. Ce ne fut pas sans peine qu'il réussit à s'aboucher avec une grande jonque coréenne capable de porter le précieux éléphant sans le mettre trop à la gêne.

Ce pauvre éléphant, depuis qu'il avait revu la mer, avait donné des signes d'inquiétude ; il se rappelait ses pérégrinations avec les pirates et ses longues semaines de mal de mer. Cependant, plein de confiance dans ses vrais amis, il prit bravement son parti, et s'embarqua sans objections.

Ce fut un beau jour que celui de l'arrivée de la jonque en rade de Bangkok. L'éléphant blanc, tout guilleret depuis que l'on avait retrouvé le soleil des tropiques, ne toussait presque plus ; dès l'entrée en rade il reconnut le pays natal et salua les dômes des pagodes par de rauques cris de joie.

Une foule immense attendait la jonque sur la rive ; les quais, les bateaux, les toits, les arbres, tout était garni de Siamois haletants. Le régiment des amazones, accouru en toute hâte, faisait la haie sur le quai de débarquement, avec sa colonelle brillamment chamarrée en tête. Lorsque la jonque toucha les dalles du quai, d'immenses acclamations s'élevèrent. Farandoul sauta à terre pour présider au débarquement de l'idole.

Dans le groupe des autorités qui s'avancéait pour recevoir nos amis, Farandoul aperçut au premier rang la figure bien connue maintenant de l'auteur de tous les maux du pauvre éléphant, de l'homme qui l'avait enlevé de Bangkok et promené de ville en ville par toute l'Asie ; nous avons nommé



Nao-ching, le mandarin de la police. Il s'avancait le sourire aux lèvres pour féliciter les marins.

— Par exemple! murmura Mandibul, voilà qui est fort, vous voilà encore!

— N'avons-nous pas fait la paix, là-bas en Chine? répondit Nao-ching. En vous quittant je suis revenu prévenir Sa Majesté de votre arrivée prochaine avec l'éléphant reconquis sur les voleurs, et j'ai repris mes fonctions de mandarin de la police que j'avais dû laisser pendant mon absence à mon vice-mandarin et secrétaire.

— Très bien! répondit Farandoul, je ne doute pas que sous votre direction, la police ne soit admirablement bien faite à Bangkok. Mais dites-moi donc, maintenant que tout est fini, vous pouvez l'avouer, est-ce que votre intention était réellement de ramener l'éléphant à Bangkok?

— Sans doute! puisque c'était moi qui avais donné à Sa Majesté l'idée d'offrir la prime de soixante millions. J'avais même eu la précaution, sachant que les coffres de l'État ne sont pas toujours pleins, de faire préparer la somme; c'est ce qui fait que vous n'aurez qu'à vous présenter chez mon collègue, le mandarin des finances, pour toucher votre prime. En considération du service que je vous ai rendu par ma sage prévoyance, j'espère que vous me réserverez une petite commission de cinq pour cent?



*Mandibul et la colonelle.*

La colonelle des amazones, s'avancant la main tendue vers Farandoul, arrêta le mandarin de la police dans ses réclamations. Cette bonne et franche figure militaire réconcilia Farandoul avec la race siamoise; il tourna le dos à l'impudent mandarin et présenta ses civilités à la colonelle. L'interprète, compagnon de tous les périls de nos amis, s'avança pour offrir son ministère.

Le brave Mandibul n'avait pas besoin d'interprète, il saisissait parfaitement de sanglants reproches dans les yeux de la guerrière, reproches tout personnels, car elle causait avec Farandoul sur le ton le plus amical. Mandibul allait s'esquiver lorsque la colonelle, quittant Farandoul, lui saisit le bras sans affectation.

— Eh bien ? demanda l'œil étonné de Mandibul.

La colonelle mit la main sur son sabre avec un geste significatif.

— Un duel ! s'écria Mandibul en reculant de deux pas. Voyons, si je vous faisais des excuses ?

— Je ne les accepterais pas ! répondirent les yeux de la colonelle.

— Diable ! diable ! pensa Mandibul, gagnons du temps !

Et il indiqua d'un mouvement de tête l'éléphant à la colonelle, comme pour lui demander de le laisser achever sa mission, avant de l'appeler sur le terrain. La colonelle comprit et s'inclina.

Bientôt un immense cortège se forma sur le quai et suivit l'idole dans sa route triomphale vers le palais. Il est inutile de dire avec quelle pompe l'étincelant cortège fut accueilli dans le palais du roi ; ministres, mandarins de tous grades, dignitaires de toutes castes, tout le monde était là.

Dire la joie de Sa Majesté siamoise serait inutile aussi ; elle fut d'ailleurs bien vite tempérée par une grande douleur ; Sa Majesté, après les premières embrassades, s'aperçut que l'éléphant sacré, émanation du divin Bouddha, avait perdu son auguste trompe !

Le pauvre éléphant blanc était tout ému de ce retour dans ses lares, on le voyait à son œil ; le roi, prévenu de la délicatesse de sa santé, ordonna de le conduire à son temple.

Il ne restait plus à nos amis qu'à rendre une visite au mandarin des finances. Lorsqu'ils prirent congé de Sa Majesté, quelques roses tombant à leurs pieds des fenêtres du palais leur firent lever la tête. Derrière les stores, les femmes du roi étaient là ! Ces roses étaient des souvenirs adressés aux hommes condamnés jadis à subir huit cents fois la décollation par le sabre.

Le lendemain fut un jour solennel. On toucha les soixante millions de récompense en bon or européen chez le mandarin des finances.

— Enfin ! s'écria Mandibul, vite au port ! embarquons rapidement.

— Pourquoi tant nous presser ? demanda Farandoul, qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que j'ai un duel sur les bras et que je je fais ! la colonelle des amazones m'a provoqué !

— La colonelle ! Partons, alors ! A la jonque, mes enfants, et en route pour Calcutta. Là nous trouverons des paquebots pour tous les pays. Où voulez-vous aller, mes enfants, maintenant que vous êtes millionnaires ?

— Paris ! Paris ! répondirent à l'unanimité les nouveaux nababs.

— Soit ! En route pour l'Europe !













1155

(5)

SPECIAL  
92-B  
6389  
V. 4

